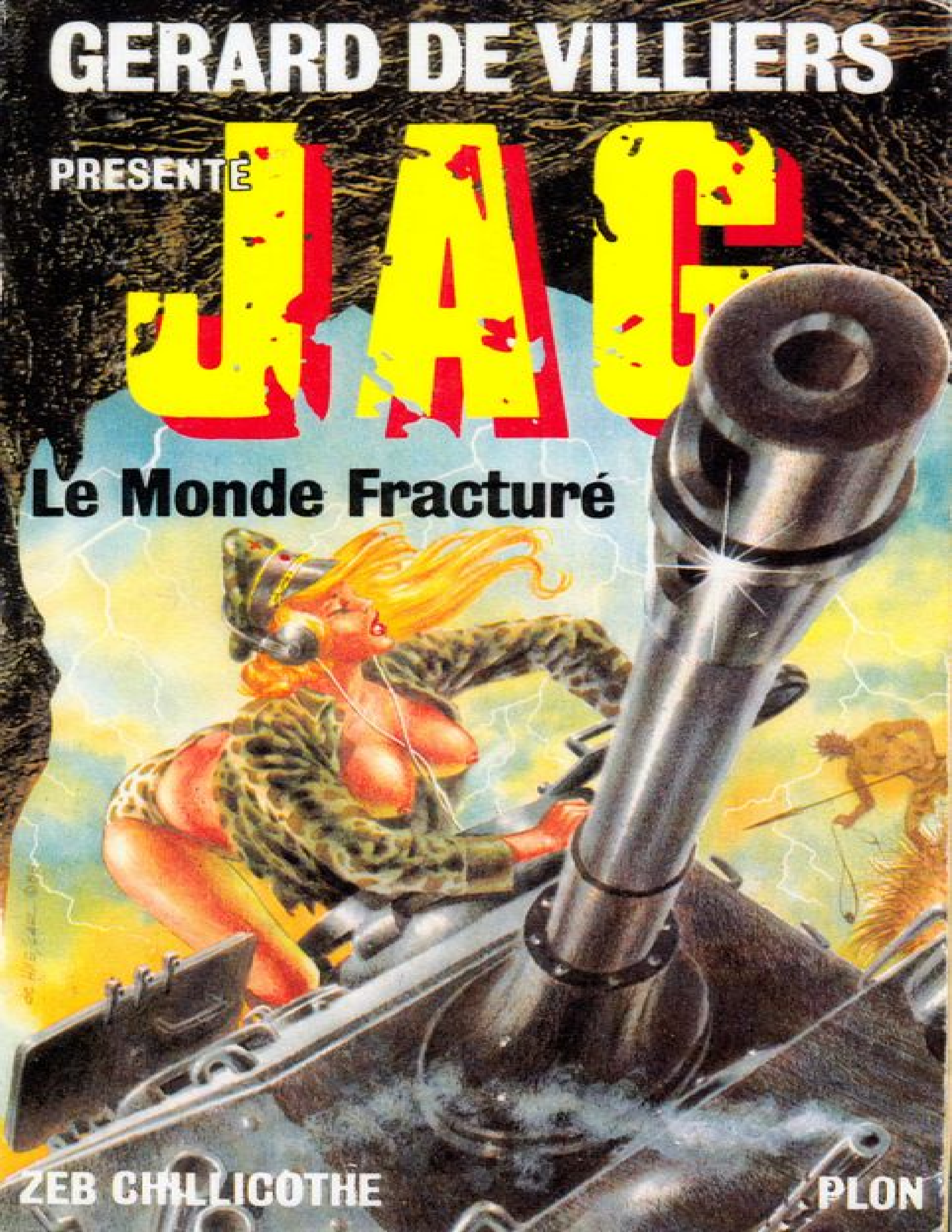

GERARD DE VILLIERS
PRESENTE
J.A.G.
Le Monde Fracturé
ZEB CHILLICOTHE
PLON

Zeb Chillicothe

Le Monde Fracturé

JAG N°06

(1986)

Illustration : José de Huescar

PLON

À l’Est de l’Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l’Ouest de l’Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n’était plus rien qu’une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l’espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d’Eldorados qui débouchaient inéluctablement sur des vallées d’immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L’asphalte était bouffé par des lichens sauvages et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de culs-de-sac.

C’était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d’hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l’on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d’un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu’il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l’Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l’Univers, tel que nous le connaissons, né d’une explosion cosmique vieille de vingt billions d’années, avait

vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur Avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et avec elles la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

CHAPITRE PREMIER

Le corps était allongé sur le flanc droit, tout près d'une souche pétrifiée.

— Il aura guère été plus loin que son cheval, commenta Cavendish en ôtant son chapeau à larges bords avant de s'essuyer le front d'un revers de manche.

Machinalement, Jag se retourna. Mais son regard incisif glissa sur le paysage environnant sans accrocher sur rien. La carcasse déchiquetée, écorchée, puis finalement équarrie demeurait invisible, noyée dans l'océan lactescent qui s'étendait loin, à perte de vue tout autour d'eux.

Dans cette marée uniforme, d'où émergeait de temps à autre un tronc noirci ou une ramure racornie, il était quasi impossible de se repérer, et a fortiori de se faire une idée des distances.

— Je me demande de quoi il est mort, fit pensivement Cavendish en laissant à son tour son regard errer sur la vastitude blanchâtre et crémeuse qui les entourait.

Jag eut une moue dubitative.

Si l'on s'en remettait à la partie du corps qui émergeait de l'épaisse couche d'écume livide, il était effectivement mal aisé de se prononcer.

— Dans l'état où il est, c'est dur de risquer un diagnostic !

Des lambeaux de vêtements déchiquetés laissaient entrevoir l'articulation de l'épaule, nœud d'os rosâtres où adhéraient encore quelques fragments de chair.

Le flanc et la poitrine, également dépouillés, offraient aux regards les demi-cerceaux des côtes, cage naturelle vidée de son contenu

d’entrailles et de viscères.

Enveloppés par le médiastin antérieur, le cœur et le thymus étaient encore intacts mais c’était juste une question de temps.

— On a interrompu les agapes, constata Cavendish en désignant le vol lourd des charognards qui tournaient inlassablement au-dessus d’eux, haut dans le ciel filandreux.

— Urubus, condors, zopilotes, vautours à tête blanche, vautours papes, je n’ai jamais vu une telle concentration de rapaces, dit Jag en levant la tête à son tour. Qu’est-ce qu’ils attendent, à ton avis ?

Cavendish haussa les épaules.

— Dans un premier temps, qu’on leur laisse finir leur repas. Mais je doute qu’il y en ait pour tout le monde ; il doit y avoir autre chose…

— Oui : nous !

Cavendish gonfla les joues.

— Deux de plus, c’est pas ça qui peut expliquer ce rassemblement.

— Il y a nos chevaux, aussi.

— C’est pas suffisant. Un tel rameutement a d’autres origines. Fatalement. Seulement j’ai beau me dévisser la tête, je comprends pas bien.

Perplexe, Jag choisit de se confiner dans un mutisme de circonstance. Si Cavendish se perdait en conjecture, lui qui s’était patiné le cul à sillonner à cheval tout un tas de contrées et de territoires, c’est que l’affaire dépassait l’entendement.

Aussi loin que ses souvenirs le portaient, Jag ne se souvenait pas non plus avoir assisté à pareil phénomène. Et le vieux Patch, son père adoptif, ne lui avait jamais rien rapporté sur le sujet. Et lui aussi avait bouffé de la poussière !

Profitant de cette halte improvisée, Jag décrocha sa gourde, s’abreuva. Ensuite, il recueillit quelques gouttes d’eau tiède au creux de sa main et entreprit de masser doucement le chanfrein de sa monture. Il renouvela l’opération à plusieurs reprises, encouragé par l’alezan qui renâclait de satisfaction.

— Il est peut-être mort de soif, émit soudain Jag en désignant la dépouille déchiquetée.

L'éclaireur eut une grimace.

— Ça m'étonnerait, il fait trop humide, trop poisseux. Mais il y a un bon moyen de savoir…

Ce disant, il dégaina le revolver qui lui battait la cuisse, ajusta une outre qui pendait le long du tronc fossilisé, accrochée à un rejet, tira.

Explosant littéralement sous l'impact, le réservoir de peau se dégonfla instantanément, noyant les environs immédiats sous un déluge d'eau.

— Nous voilà renseignés, fit Cavendish en rengainant son arme. Il n'est pas mort de soif.

— Il était peut-être blessé, malade, fit Jag.

— Peut-être, renvoya Cavendish en écho tout en observant le paysage alentour les yeux plissés. Mais peut-être bien qu'il s'agit de tout autre chose…

— Quoi, par exemple ?

Cavendish haussa de nouveau les épaules.

— J'en ai pas la moindre idée ! Mais j 'en suis à me demander si on ferait pas mieux de faire demi-tour…

Jag fronça les sourcils.

— Comment ça, demi-tour ? Qu'est-ce qu'on y gagnerait ?

— On sortirait de cette drôle de crème, ce serait déjà pas si mal !

— On doit bien pouvoir en sortir tout en poursuivant, non ? Ça doit fatalement s'arrêter quelque part.

— C'est ce qu'on pensait avant de s'y engager, rappelle-toi ; seulement, on n'en voit pas le bout ! Avoue que ça fait longtemps qu'on y patauge, dans cette bouillie ! Et de la faute à qui ?

Ne trouvant rien à rétorquer, Jag se replongea dans un passé récent.

CHAPITRE II

Ils chevauchaient depuis plusieurs jours sur un interminable lit de rocailles trachytiques, immense étendue désolée recouverte de cailloux polis par le temps et les éléments, brillants, vernis, enkystés dans un sol stratifié par des remontées de solutions de minerais venues à la surface par capillarité, lesquelles, en s'évaporant, avaient formé comme une épaisse pellicule de laque dure et luisante comme le diamant.

Revêtement consistant, pénible, glissant, qui mettait les jambes des chevaux à rude épreuve et obligeait souvent les deux hommes à poursuivre à pied, la bride à la main.

Heureusement, il faisait un temps couvert, sinon la réverbération aurait rendu la progression intenable.

— Ça me donne l'impression de marcher sur des écailles, pas toi ? avait lancé Jag en faisant des prodiges pour fouler les maigres parcelles de bon terrain.

— Certains appellent ça de la « peau de lézard », avait bougonné Cavendish. Une belle vacherie, oui ! Si tu te voyais, on dirait une danseuse !

— Ce n'est pas moi qui ai choisi l'itinéraire ! Tu parlais d'une oasis, d'un coin paradisiaque…

L'éclaireur avait gonflé les joues.

— Tout se mérite, petit. L'heure est au pain noir, je te l'accorde, mais patience : viendra le temps de la brioche !

En attendant, ils avaient continué à progresser, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, parcourant, de l'aube au couchant, des étendues désertiques, suite de vallonnements empierrés sinistres,

véritable terre brûlée par la vitrification, où plus rien ne poussait, où plus rien ne vivait.

Le soir, au bivouac, Jag laissait rituellement percer son étonnement car c'était le seul moment où son compagnon consentait à entamer le dialogue.

Toute la journée durant, il ne faisait que jurer, que pester, s'en prenant la plupart du temps à des interlocuteurs imaginaires, à sa monture qu'il trouvait tour à tour nerveuse, mollassonne, maladroite ou trop leste, selon ; puis il déversait sa bile sur Jag, sans toutefois le prendre de front, se contentant de marmonner quand ce dernier traînait à l'arrière, ralentissant la cadence, entretenant leur enfer, et dardillonnait mêmement lorsque l'autre ouvrait la route, l'accusant dès lors de mener un rythme dément, de détaler comme si la peur l'aiguillonnait.

Le soir donc, dans l'obscurité, car il était impossible de ramasser quoi que ce soit qui pût servir à alimenter la plus petite flambée, tout en mâchonnant des carrés de boucan, Jag amorçait doucement la conversation ; d'abord par monosyllabes, se parlant à lui-même, lançant des évidences, des truismes, jusqu'à ce que son compagnon, passablement énervé par la vacuité de ses propos, fasse éclater le silence.

— T'arrêteras jamais de jacasser, hein ? tonitruait-il. T'aimes tellement le son de ta voix que tu te mettes à penser tout haut à tout bout de champ ?

— On dit que la fonction crée l'organe, répondait Jag, alors je ne fais rien d'autre que de m'entretenir. Je parle pour ne pas devenir muet ni sourd. Et je te rends le même service.

— Foutaises ! Il y a des choses qu'on ne saurait oublier !

— On ne dirait pas, à t'entendre sacredire à chaque instant ; ce terrain, tu le connaissais, pour l'avoir déjà emprunté, non ?

— Il n'y a rien de plus menteur que les souvenirs. Le temps estompe les charogneries, patine les obstacles. La mémoire colore les choses, dilue la grisaille. Tu verras plus tard, tu ne te rappelleras que le bon. Dans ma tête, toute cette étendue en peau de lézard ne durait pas plus qu'un lever de soleil… alors que nous y sommes depuis près d'une semaine !

Cela faisait effectivement six jours qu'ils cheminaient sur cette vastitude laquée. Avant, ils avaient traversé d'autres régions désolées, des sylves clairsemées, quelques villages abandonnés où ils avaient fait halte le temps de laisser récupérer leurs montures.

— Peut-être bien qu'on tourne en rond ? émettait Jag à la fin de chaque étape.

Cavendish hochait alors négativement la tête.

— Nous sommes dans la bonne direction, j'en suis sûr. Mieux, je le sens !

Sur cette assertion, l'éclaireur prenait le temps d'allumer un de ses médianitos, petits cigares dont il raffolait mais qui se révélaient quelquefois difficiles à trouver, avant de poursuivre :

— En fait, la dernière fois que je suis passé par ici, je ne savais pas ce que j'allais découvrir ; c'est peut-être pour ça que le chemin ne m'a pas marqué. Sans compter que j'étais plus jeune, moins impatient…

Rituellement, Jag posait la même question.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'on va découvrir ? Une ville ? Une de ces cités avec des tours si hautes qu'elles déchirent les nuages ? ou bien la mer, cette eau vivante dont Patch disait qu'elle avait toutes les vertus ?

Tirant sur son cigare et savourant longuement la fumée, Cavendish finissait par répondre invariablement :

— À quoi bon vouloir toujours tout dépeindre ? Pourquoi vouloir toujours courir au dénouement ? Il y a des moments où il faut savoir attendre. Et puis quelquefois les mots sont vains, ils sonnent creux face à la réalité. Ou alors il faut être un fameux conteur, ce qui n'est pas mon cas. Je n'ai jamais bien su apprivoiser les mots.

À ce stade, Jag se taisait. Lui non plus n'était pas très à l'aise lorsqu'il s'agissait de s'exprimer. Il était capable de ressentir les choses, les sentiments, mais avait toutes les peines du monde à les faire sortir de lui-même. Il en avait pris conscience lors de sa rencontre avec Monida, la seule femme qu'il ait jamais aimé. Dès qu'il l'avait vue, il avait été sûr de ses sentiments mais jamais il n'avait été de taille à le lui faire savoir. En fait, il avait fallu que la jeune femme prenne l'initiative pour qu'il ose se déclarer. Et encore,

cela lui avait coûté. Il était plus un homme d'instinct qu'un adepte du verbe.

Alors, dans le silence épais, il se prenait la tête à deux mains et s'ensevelissait dans la méditation. Il se revoyait chevauchant aux côtés de Patch, son père adoptif, l'homme qui lui avait quasiment tout appris de ce qu'il savait. Puis les visions s'enchaînaient et il revivait la mort de Patch dans ce bordel minable à la lisière du Désert Salé, son emprisonnement, sa vie d'esclave, son passage chez les gratteurs de terre durant lequel, assujetti à un joug pesant, il avait servi de bête de somme, puis son combat dans l'arène, sa victoire sur Bascom l'homme aux doigts palmés et ses quatre sbires… Ensuite il y avait eu son rachat par Galaxius, un Sous-Proctor qui se déplaçait en train, l'Empire Mouvant, assurant ainsi qu'il était partout chez lui. Là, Jag avait vécu avec un collier vivant autour du cou, une machine infernale qui se resserrait jusqu'à l'étranglement si l'on tentait de s'enfuir. C'était là que Jag avait rencontré Monida et Angel, un enfant monstrueux, une erreur de la nature. Puis il avait fallu affronter les cannibales de la Compagnie des Os, jusque dans leur citadelle, Palizada.

Après le carnage, Jag s'était retrouvé libre, pour la première fois depuis des années, mais seul, car Monida avait été tuée lors de la boucherie. Recueillant Angel, il était alors parti nez au vent, sans bien savoir où le mènerait son errance. Chemin faisant, il avait été rattrapé par Cavendish, l'ancien éclaireur de Galaxius, un homme énigmatique, difficilement cernable, moins cynique pourtant qu'il y paraissait à première vue. L'accompagnant, Jag s'était retrouvé sous le dôme d'Éden, la cité des Immortels, entraîné à son insu dans une affaire de vengeance qui avait failli lui coûter la vie et dont il ne s'était sorti qu'en participant aux Jeux de l'Aigle, en se mesurant, entre autres, aux Grands Blancs, redoutables poissons carnivores d'une demi-tonne chacun.

Ensuite, et c'était là le plus récent, il y avait eu la métamorphose d'Angel, mutation fantastique qui avait fait de l'enfant difforme un homme-oiseau magnifique.

Dans la foulée, Jag avait dû répondre à son appel de détresse et se frotter à une horde de chasseurs professionnels qui, poussés par

l’appât du gain, avaient entrepris de décimer les Icariens, ces êtres d’une nouvelle ère.

C’était alors que Cavendish intervenait. Il savait que Jag avait été profondément marqué par la séparation, qu’il gardait au cœur comme une déchirure et il s’efforçait, lorsqu’il sentait son compagnon sombrer, de le tirer du gouffre de l’affliction.

Levant les yeux au ciel, considérant la lune ou les étoiles par les béances nuageuses, il lançait :

— Drôle de temps ! Ça fait un fameux moment qu’on n’a pas eu un ciel dégagé ! C’est à se demander si ça reviendra jamais…

Effectivement, depuis qu’ils avaient quitté les contrées montagneuses, ils n’avaient pour ainsi dire pas connu de véritables éclaircies. En dehors de quelques soleillées furtives, le plafond était toujours resté moutonneux, bas, générateur d’une atmosphère lourde, poisseuse, torpide. C’était d’ailleurs durant ces embellies que Cavendish arrivait à faire le point par rapport au soleil.

Tiré de sa nostalgie, Jag embrayait instantanément sur un sujet qui lui tenait à cœur :

— J’ai connu un homme qui affirmait sans rire que les étoiles se rapprochaient, disait-il. Il prétendait aussi que nous retournions vers le néant, que les choses de la vie et du temps ne sont qu’un perpétuel recommencement. Il m’avait également prédit un avenir de continuelle errance…

— Rien qu’à te voir, on sait que tu seras toujours un sans feu ni lieu ; c’est pas bien malin de jouer les augures dans ces conditions ! Pour ce qui est des étoiles, ton bonhomme n’a pas complètement tort…

— Elles reviennent ? Elles tombent ?

— À ce qui se colporte.

— Mais j’ai beau les fixer, je ne les vois pas bouger !

— Il faudrait des yeux bien plus aiguisés que les nôtres pour faire des différences. En tout cas, il y a du vrai là-dedans. Prends les Chutes par exemple, c’est un signe. Ceux d’avant, qui avaient entrepris la conquête des cieux, avaient construit, entre autres, de véritables villes volantes qui devaient théoriquement rester

éternellement accrochées entre le sol et les étoiles. Eh bien, elles tombent bel et bien ! Ainsi que tout ce dont ils avaient voulu se débarrasser en se servant de l'espace comme poubelle ! Tout finit par redescendre, les froides cités stellaires comme les containers chargés de pestes chimiques ou atomiques. Après, ce sera le tour des étoiles, mais c'est loin, ça ne nous concerne pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudra du temps, beaucoup de temps, plus que toi et moi n'en aurons jamais. Bon maintenant il faut dormir ; plus tôt on partira demain matin et plus tôt on sortira de cette région sinistre. Si ça continue on va finir par manquer d'eau !

Le lendemain, une paire d'heures après avoir levé le camp, ils étaient enfin sortis de cette vaste zone volcanique pour pénétrer sur un territoire plus accidenté fait de moutonnements sablonneux hérissés çà et là de véritables murailles rocheuses qui obligeaient à emprunter mille détours pour seulement parcourir cent mètres à vol d'oiseau.

Écrasé par le décor, Jag ne savait pas où donner du regard. Quelquefois, comme il fallait s'engager dans des défilés qui ressemblaient à de véritables tunnels, notre homme hésitait et Cavendish devait intervenir.

— Au début, il n'y avait probablement qu'une simple fissure, expliquait-il. Puis, petit à petit, les vents de sable, en s'y engouffrant, ont quasiment rongé la pierre en partant de la base, créant une voûte naturelle. Mais il n'y a rien à craindre, l'assise est solide. Pas de danger que ça s'écroule sur nous. Dans un millénaire ou deux, peut-être. Mais toi et moi ne serons plus là pour le voir !

Méfiant au début, Jag avait pourtant fini par s'accoutumer. En fait, il ne faisait que se plier aux circonstances car chaque traversée de ces boyaux forés par les éléments lui émerisait la peau.

Puis, au sortir de l'un de ces tunnels, le décor avait basculé et Jag n'en avait pas cru ses yeux.

Devant lui s'étendait, plat jusqu'à l'horizon, un paysage tout verduré parsemé çà et là de nappes d'eau miroitante.

La transition se révélait si brutale qu'il resta bouche bée, confondu.

— Ça fait drôle, hein ? rigola Cavendish en observant son trouble. Moi aussi, j'en ai pris plein la gueule la première fois.

Désignant le ciel toujours plombé, il ajouta :

— Et encore, ce n'est rien : il faut voir tout ça sous le soleil ! C'est un tout autre spectacle !

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, souffla Jag. Toute cette végétation, et ces lacs, c'est incroyable !

— Il y a bien longtemps, ce coin était très
pluvieux. L'eau s'est infiltrée, créant de vastes réservoirs souterrains qui alimentent des lacs, différents points d'eau, baignant tout le sous-sol. C'est une région très fertile. Un coin protégé. Pour le moment, du moins.

— Comment ça ?

L'éclaireur désigna les couloirs naturels desquels sortaient de véritables langues de sable qui s'étendaient, en pointe, dans la luxuriante végétation.

— Parce que le désert gagne petit à petit. Les fissures s'élargissent et le vent pousse le sable de plus en plus loin. C'est inéluctable. De tout temps, le désert a progressé. C'est une constante. Un jour il y aura du sable partout. La planète sera jaune d'un bout à l'autre. Il n'y aura plus un arbre, plus un brin d'herbe. Que du sable !

— Et les océans ! Tu oublies les océans !

Cavendish eut une moue dubitative.

— Peut-être bien. Y aura plus que ça : du sable et de l'eau. Ça fera de bien belles plages !

Sur cette considération, ils étaient repartis, avaient pris le temps de se décrasser et de se baigner. Ensuite, les membres lourds, fatigués par une activité qu'ils n'avaient pas l'habitude d'exercer, ils étaient restés allongés sur la rive du lac, à paresser.

— On pourrait s'installer par ici, non ? proposa soudain Jag. C'est un coin de rêve. Il y a des arbres, des fleurs, du gibier, du poisson, on pourrait vivre sur nous-mêmes. Ça vaut tous les paradis du monde, tu avais raison. Je comprends pourquoi tu ne voulais rien

me dire, rien me raconter. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! Patch aurait adoré cet endroit !

— Ah oui ?

— Certainement ! Il y a tout ! Tout ce qu'il cherchait.

— Parce que tu crois qu'il n'a jamais croisé un coin comme celui-là ? Durant toute une vie de dérive ?

Jag eut une grimace.

— Faut croire que non.

Un rire de gorge secoua l'éclaireur.

— Et moi je t'assure du contraire ! Seulement l'homme est rarement en accord avec ses pensées. Il y a ce qu'on voudrait et il y a ce qu'on fait. Ailleurs, l'herbe est toujours plus verte, plus haute, plus riche. Tu resterais ici ?

— Pourquoi non ?

— Eh bien, tu aurais tort !

— C'est toi qui dis ça ? Toi qui n'arrêtes pas de m'étourdir avec tes paroles dorées, tes promesses ronflantes ? C'était bien la peine de faire mille mystères pour en arriver là !

— Comme si j'étais homme à m'enflammer pour un bout de désert amélioré !

Du coup, Jag resta interdit, bouche ouverte, front ridé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chevrota-t-il lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole.

— Ça veut dire que tout ce qui t'entoure n'est qu'un hors-d'œuvre, un échantillon de ce qui t'attend ! Maintenant, si tu veux t'installer là, tu es libre. Personne ne viendra te chercher chicane. Tu pourras te construire une hutte et vivre tranquille jusqu'à la fin de tes jours. T'auras même de quoi t'occuper en essayant de couper la route au sable… Mais je croyais qu'on t'avait prédit une vie d'errance…

Jag haussa les épaules.

— Je ne suis pas homme à adopter ma vie à des voyances, répliqua-t-il. Si j'ai décidé de poser mes fontes, je le ferai, sans tenir compte des élucubrations d'un charlatan !

— Tu as bien raison, il faut rester maître de son existence. Je vais te laisser des cartouches pour la chasse, mais faudra les économiser, pas tirer à tort et à travers, car tu risques pas de trouver un boutiquier dans les parages. Pour faire du feu, tu pourras te débrouiller avec des silex, c'est pas ce qui manque. Je te laisserais bien mon briquet mais ça me ferait défaut. T'as une pelle dans ton fourniment ? Pour faire reculer le sable, c'est plus pratique. J'en ai une, elle est à toi ! J'en ai pas bien l'emploi, personnellement. Bon, c'est pas tout ça, il va falloir que je reprenne la piste ! C'est que j'ai encore de la route à faire, moi !

Ce disant, il se redressa, gratta l'épaisse toison presque rousse qui lui recouvrait la poitrine et les épaules et entreprit de se rhabiller tout en laissant son regard interroger l'horizon.

Comme Jag l'imitait, il s'inquiéta :

— T'as froid d'un seul coup ?

Devant le silence de son interlocuteur, il insista :

— Ne me dis pas que tu as choisi de m'accompagner !

— J'ai choisi d'aller voir ce qui te fait courir. Ce sera peut-être à mon goût, après tout… Si ça ne m'enchante pas, je pourrai toujours faire demi-tour. Ou bien continuer encore, tout en sachant qu'il existe un coin qui me va comme un gant !

Ils étaient repartis, tranquillement, traversant un désert enchanteur, quasi féerique, recouvert de pâquerettes blanches, d'ériophyllum jaunes, de nama pourpres sortis de la poussière.

Ailleurs, ils découvraient un océan jaune de fleurs de pissenlits.

Plus loin, ils cheminaient sur un tapis rose de verveine des sables.

Puis le terrain se couvrait d'arbustes, de buissons d'épineux, de créosotes bushes, d'aloès aux fleurs qui ressemblaient à des épis de maïs, et aux différents cactus tels que le figuier de barbarie, le cactus-tonneau dont les épines recourbées pouvaient servir d'hameçon, le cactus-candy qui servait à faire des bonbons, et le saguaro, cactus géant qui pouvait atteindre jusqu'à quinze mètres de hauteur et contenir plus d'une tonne d'eau.

Stupéfait, Jag ne tarissait pas d'éloges. Blasé, Cavendish faisait étalage de son savoir en répondant aux étonnements de son compagnon.

Le soir venu, ils purent enfin faire du feu et se régaler de la chair d'un lapin-kangourou abattu par Cavendish, espèce de lièvre râblé capable de faire des bonds de cinq mètres, ce qui le mettait pratiquement hors de portée de tous ses ennemis.

Puis ils discutèrent de tout et de rien en buvant à petits coups une tassée de pousse-rapière qui assomma littéralement Jag, peu coutumier des libations.

Encore bien lucide, Cavendish fit le tour du campement, s'assura que les chevaux étaient bien attachés et alimenta le foyer avant de sombrer à son tour.

Au petit matin, premier levé, Jag était en train de se raser lorsque Cavendish émergea.

Bâillant, pestant contre ses muscles et ses articulations qui mettaient selon lui de plus en plus de temps à se dégripper, contre le mal de crâne qui lui enserrait les tempes, contre ce ciel toujours bouché qui empêchait le soleil de réchauffer sa vieille carcasse, il fit quelques part à l'écart, histoire de se soulager la vessie.

Il était en train de fignoler les arabesques du « n » de son nom, qu'il écrivait rituellement chaque matin en pissant, pour se mettre les idées au clair, lorsqu'une formidable bordée de jurons lui vint aux lèvres, interrompant sa page d'écriture, faisant sursauter Jag si fort qu'il faillit s'enlever le nez.

— Bon sang ! Mais qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie ? maugréa-t-il lorsqu'il eut fini de sacredire.

Suivant son regard, Jag porta ses yeux vers l'horizon et ce qu'il aperçut alors lui coupa le souffle.

À quelques centaines de mètres de là prenait naissance une marée blanchâtre qui s'étendait jusqu'à perte de vue, recouvrant toute la végétation.

— Et toi, tu te barbifies ! Le monde est en complète révolution et tu te préoccupes seulement de te raser la couenne ! T'aurais pas pu me réveiller, non ?

— Lorsque je me suis levé, il faisait nuit ; comment j'aurais pu me rendre compte ? C'est des yeux que j'ai, pas des phares !

— Il n'y a pas que les yeux, il y a l'instinct ! Ton corps est là pour te prévenir, à toi d'interpréter ! Ce mal qui me taraude le crâne, c'est un signal ! Il faut savoir décoder, c'est tout !

— Sûrement, oui ! Ça veut dire qu'il ne faut pas abuser du brûle-gueule ! J'ai reçu le même message toute la nuit !

— Foutaises ! Une petite bolée d'antigel n'a jamais nui ! Ça tue les vers et ça stérilise les microbes !

Sur ce, l'éclaireur s'en revint farfouiller dans ses fontes pour en extraire une longue-vue coulissante dont il désemboîta hâtivement les éléments avant de la coller sur son œil droit.

— Alors ? s'impatienta Jag. Qu'est-ce que c'est ? Tu vois quelque chose ?

— Rien qu'un drôle de tapis livide ; on dirait de la neige. Et il y en a partout, jusqu'à l'horizon. J'ai jamais rien vu qui ressemble à ça ! Je me demande comment ça a pu arriver là, si vite surtout et sans qu'on entende rien.

— Tu crois que ce serait tombé du ciel ?

Cavendish eut une grimace dubitative :

— Ça m'étonnerait ! Je ne vois pas pourquoi ça se serait arrêté tout net…

— C'est peut-être sorti du sol ?

— Peut-être…

— Et si c'était une illusion d'optique, un effet de l'éclairage sur la rosée ? Ce doit être naturel, sinon les chevaux auraient manifesté leur nervosité ! Il y a de drôles de phénomènes, dans le désert. C'est souvent qu'on aperçoit des choses qui n'existent pas.

— Le meilleur moyen de s'en assurer, c'est d'aller voir sur place, décréta l'éclaireur en remboîtant les éléments de sa longue-vue. Allez, on lève le camp !

Une demi-heure plus tard, ils étaient définitivement fixés. Il ne s'agissait nullement d'un mirage mais d'une inquiétante réalité.

Ayant mis pied à terre une cinquantaine de mètres avant la lisière de l'étendue blanchâtre, ils s'avancèrent avec circonspection,

observant soigneusement le ciel et les alentours.

Dans un premier temps, Cavendish huma longuement l’air environnant, cherchant à déceler une senteur familière mais il en fut pour ses frais.

Puis les deux hommes s’accroupirent et, un bâton en main, ils commencèrent à examiner l’étrange matière.

Épais d’une dizaine de centimètres, blanc comme de la salive, crémeux, moussant, le flux livide était constitué d’espèces de billes grosses comme des grains de raisin, resserrées en de vastes grappes d’au moins deux cents unités par des gangues de gélatine, elles-même noyées dans un flot spumescent.

— J’ai vraiment jamais rien vu qui ressemble à ça ! pesta bientôt Cavendish. Et toi ?

Jag gonfla les joues.

— Moi non plus. C’est de la mousse, de l’écume…

— Et ces drôles de grappes, on dirait des œufs…

— Des œufs de quoi ?

— Aucune idée. En fait, c’est peu probable. Pour qu’il y ait des œufs, il faut qu’il y ait une faune correspondante. Et par ici, à part ce lapin que j’ai tiré hier soir, faut reconnaître que c’est pas la bousculade.

— Qu’est-ce qu’on va faire ? s’inquiéta Jag en regardant longuement autour de lui, dépassé.

Cavendish eut une moue d’ignorance.

— J’en sais trop rien, avoua-t-il, également interloqué. T’as une idée ?

— Nous n’avons guère le choix : ou on passe, ou on fait demi-tour. On pourrait aussi essayer de contourner l’obstacle mais ça risque de nous mener loin.

Silencieux, l’éclaireur parcourut à son tour le paysage de son regard délavé. Coureur de pistes, itinérant infatigable, il avait souvent été confronté à des situations épineuses mais jamais à un phénomène de ce genre. En général, les choses étaient plus claires, plus tranchées. Le péril se distinguait au premier coup d’œil et rarement sous une forme aussi étrange.

— La sagesse voudrait que l'on retourne, finit-il par dire lorsqu'il eut fait le tour de la question. Cette saloperie ne me dit rien qui vaille. Je ne la sens pas.

— Et ton fameux instinct ?

— Justement, il ne se manifeste pas ; ni dans un sens ni dans l'autre. C'est pas naturel !

— Ça s'étend loin, selon toi ? demanda Jag en désignant l'océan blanchâtre.

— Aussi loin qu'on peut voir mais ça ne veut pas dire grand-chose.

— Et ton paradis, il se situe où ?

— Tout droit. Maintenant pour ce qui est de la distance, j'ai un peu perdu mes marques.

— Personnellement, j'ai pas très envie de retraverser ta peau de lézard, dit Jag.

Ce disant, il avait rejoint sa monture, l'avait enfourchée.

Puis, sous le regard interdit de Cavendish, il s'était mis en route, au pas, guidant seulement son cheval sans vraiment le forcer.

Arrivé au seuil de la marée blanche, l'animal avait ralenti, s'était arrêté un instant, le temps de balader ses naseaux au-dessus de la couche spumeuse.

Là, Jag l'avait laissé respiré tout son soûl avant de le solliciter à nouveau d'une faible pression des genoux.

Sans marquer la plus petite hésitation, le cheval avait foulé la vastitude écumeuse, y traçant un sillon provisoire.

Cent mètres plus loin, Jag l'avait stoppé avant de s'adresser à Cavendish qui le contemplait, bras ballants, incrédule.

— L'instinct des animaux n'est jamais en panne, lui avait-il lancé alors.

— Balivernes ! J'ai vu des troupeaux de comestibles et de laineux se jeter tête baissée dans des précipices ! Et aussi des chevaux s'enliser dans des sables mouvants !

— Qui te dit qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ?

— Et qui te dit que ton alezan n'a pas non plus décidé d'en finir ?

— Un cheval est le reflet fidèle de son cavalier ; et je n’ai nulle envie de mourir, tu peux me croire ! Tu vas rester longtemps planté là, à me regarder ? Tu attends quoi, que cette mousse nous digère ?

Maugréant, traînant les pieds, l’éclaireur avait fini par céder à l’éloquence de Jag et c’était ainsi que les deux hommes s’étaient enfoncés dans l’étrange marée blanche.

CHAPITRE III

— Tout bien pesé, je me demande si ce n’est pas lui qui a la meilleure part ? considéra soudain Cavendish en désignant le cadavre à demi dépouillé.

— Comment ça ? Qu’est-ce que tu racontes ? s’inquiéta Jag, sourcils froncés.

L’éclaireur haussa les épaules, fataliste.

— Parce qu’il est arrivé au bout de sa route, qu’il n’a plus de décision à prendre, qu’il est débarrassé des contingences de ce triste monde…

— C’est moi que tu appelles « contingences » ? demanda Jag.

— Il n’a plus à se préoccuper de rien, poursuivit Cavendish tout à son idée. Tu crois qu’il a suivi son cheval, lui aussi ?

— Et quand bien même ? Si nous avions fait demi-tour chaque fois qu’un embarras se présentait, on aurait sans arrêt fait marche arrière ! D’accord, c’est moi qui t’ai entraîné dans cette mélasse, mais je te rappelle qu’au départ tu te faisais fort de me faire découvrir un monde meilleur, quelque chose que je n’avais encore jamais vu. Seulement, à t’observer, je me demande si tu sais bien où tu nous emmènes ?

L’éclaireur eut une grimace.

— Comment veux-tu que je me repère dans ce tapioca ? gronda-t-il. Les souvenirs sont déjà mystificateurs, si en plus on brouille les cartes ! J’ai vraiment l’impression de tourner en rond. Plus on avance et moins ça change !

— Et tu t’attendais à trouver quoi ? Tu peux bien me le dire, maintenant…

— Du blé, révéla l'éclaireur comme s'il délivrait un lourd secret.

Le front de Jag se rida incontinent.

— Du blé ? répéta-t-il, incrédule.

L'autre approuva longuement du chef.

— Un océan de blé. À perte de vue. Un empire de graminées. De la céréale sous toutes ses formes, une vaste mosaïque de froment. Imagine du blé poulard, du blé pharaon, du blé miracle, du géant, de l'épeautre, du garagnon, du barbu, du sans-barbe, un empire, vraiment. En chevauchant toute une journée, tu n'en voyais pas le bout !

Littéralement assommé par les confidences de son interlocuteur, Jag resta un moment sans voix.

— Du blé… Tu veux dire que c'est pour ça que tu m'as amené jusqu'ici en me faisant miroiter monts et merveilles, pour du blé ? chevrota-t-il lorsqu'il eut remis ses pensées en ordre.

— Bien sûr que non, pour qui tu me prends ? Il y avait aussi du seigle, du méteil, de l'orge normale, de l'escourgeon, de l'avoine, du sarrasin, du millet…

À ce stade, il s'interrompit, désigna longuement la vastitude livide qui les cernait.

— D'après mes calculs, on devrait nager en plein dedans. Au lieu de ça, on patauge dans une purée venue d'on ne sait où ! Avoue que j'ai des excuses à pas m'y retrouver !

Puis, comme Jag semblait imperméable à ses justifications, il ajouta :

— Fais pas cette tête-là. Ça valait le coup d'œil, je te jure ! Il y avait du maïs aussi, du sorgho, et même du riz ! Tu imagines un peu ? Du riz ! Et des patates, des hectares de patates ! Je te parle pas des fruits, de ce côté-là c'était pas triste non plus. Il y avait des alignements d'arbres, à t'en filer le tournis ! De tout ! Des espèces dont t'as même pas idée ! Ils avaient réussi à tout faire pousser. Faut dire qu'avec ces sous-sols gorgés d'eau ça simplifiait le travail, mais tout de même !

— Ils ? Qui ça, ils ? interrogea Jag soudain plus éveillé.

Cavendish lui jeta un regard au vitriol.

— Ceux qui vivent là, bien évidemment ! Qu'est-ce que tu croyais, que tout ça sortait du sol naturellement ?

— Tu m'emmenais chez des paysans, des gratteurs de terre ? fit Jag les yeux exorbités. C'est ça ? Non mais je rêve ! C'est pour me faire trimer chez des fermiers que tu me dores la pilule depuis des semaines ?

Ayant conservé un très mauvais souvenir de son passage chez les paysans, qui l'avaient employé comme bête de somme, Jag gardait à leur endroit un vif ressentiment. Pas parce qu'ils s'étaient servis de lui comme un esclave, enfin pas seulement, mais surtout parce qu'ils s'étaient révélés résignés, sans envergure, attachés à des lopins de terre qui leur donnaient tout juste de quoi ne pas crever de faim, et cela dans les meilleures circonstances, lorsque les saisons avaient été bonnes, la nature clémente.

— Je sais que tu ne portes pas la paysandaille dans ton cœur, c'est pourquoi j'ai préféré me taire, expliqua l'éclaireur devant sa subite hargne. Si j'avais seulement effleuré le sujet, tu aurais refusé tout net… et tu aurais eu grand tort. Tous les fermiers ne sont pas comme ceux que tu as connus. Ceux dont je te parle ont conservé le savoir et les manières de faire de l'agriculture moderne, ils ne sont pas retombés dans l'obscurantisme comme certains. Ils se servent de machines, des véritables monstres capables de remplacer le travail de centaines d'hommes ; ils ont des méthodes qui leur permettent de faire plusieurs récoltes dans l'année… Il faut le voir pour le croire !

Comme Jag restait cependant incrédule, Cavendish précisa :

— Les hommes de cette région n'ont jamais cessé de travailler, ils ont poursuivi vaille que vaille, veillant à ce que leurs connaissances ne s'éteignent pas avec eux. Bien sûr, ils ont été obligés de se plier aux exigences de notre temps en s'organisant contre les hordes de pillards mais ce sont avant tout des gens hospitaliers. Ils accueillent les coureurs de pistes comme toi et moi et leur offrent gîte et couvert en échange de menus travaux ; ils le font même sans contrepartie. C'est comme une île paisible au milieu d'une mer en folie. Et c'est là que je voulais t'emmener ! Seulement, y a rien qui se passe comme prévu, vraiment rien ! Maintenant que tu sais tout, si tu veux

t'épancher la bile, te gêne surtout pas ! Au point où nous en sommes !

L'attitude de Jag s'était sensiblement modifiée. Une lueur d'intérêt baignait à présent ses yeux. Fasciné depuis toujours par une certaine forme de technologie, il ne pouvait s'empêcher de vibrer à la perspective de se retrouver devant des engins mécaniques d'un autre temps.

— Depuis qu'on progresse, on doit plus être très loin, dit-il. Tout n'a pas pu disparaître, il reste fatalement des traces, ne serait-ce que des ruines.

Rajustant son chapeau sur ses longs cheveux prématurément blanchis par un séjour trop prolongé sous le dôme d'Éden, la ville des Immortels, Cavendish observa maussadement l'horizon avant de donner son avis.

— Je sais plus rien, lâcha-t-il au bout d'un moment. Et puis dans le fond, je crois bien que je m'en fous ! Pas toi ?

Jag le fixa, surpris. Il n'avait jamais vu son compagnon dans un tel état. Sans être foncièrement optimiste, l'éclaireur avait toujours eu jusque-là un comportement constant, exempt de sautes d'humeur spectaculaires. Il se plaisait bien de temps à autre à enfiler les jurons, mais c'était par pure forme, pour se défouler, sans méchanceté. Presque par malice. Mais là, depuis peu, il passait d'un caractère égal à un pessimisme outrancier sans la moindre transition, posant pas mal de problèmes à Jag qui ne savait plus très bien sur quel pied danser.

— Faut tout de même qu'on en sorte, dit Jag. Et ce n'est pas en restant là, à nous lamenter sur notre sort, que nous risquons de nous tirer de ce guêpier ! Allons-y !

Contre toute attente, Cavendish se contenta de secouer la tête.

— Ça ne sert à rien, murmura-t-il. Pourquoi vouloir toujours courir ? Et après quoi, d'ailleurs ?

Inquiet, Jag jeta sur son ami un regard un peu plus appuyé. Le visage fermé, il semblait presque absent. Puis, soudain, son expression changea, et il apparut profondément contrarié.

— On n'en verra jamais le bout, affirma-t-il. Jamais. J'ai jamais rien vu de pareil. Et s'il n'y avait que cette saloperie blanchâtre, ça

irait encore, mais il y a autre chose, fatalement. Tout est cuit, rabougri, calciné, pétrifié… Il y a autre chose !

— Le feu ? proposa Jag en tentant d'entrer dans son jeu.

— Non.

— Quoi d'autre ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de l'éclaireur.

— L'uranium, souffla-t-il. Ça ne peut-être que ça. C'est déjà arrivé dans les Vallées de l'Ouest. Un de ces foutus satellites est tombé dans le lit d'une rivière qui courait sur toute la région. Alors il y a eu comme une lèpre, un cancer, un vilain chancre qui s'est attaqué à la verdure. D'abord, ça s'est limité aux environs du point de chute, puis ça s'est étendu inexorablement et en quelques mois toute la contrée s'est trouvée défoliée. Il n'y avait plus qu'une espèce de liseron tout boursouflé d'ergots et des bataillons de cafards.

Un frisson parcourut Jag. Malgré lui, il jeta un regard angoissé vers le ciel filandreux. Il lui revint alors en mémoire un épisode de sa vie d'enfant, lorsque dans le ciel bleu s'inscrivaient en même temps lune et soleil. Ces jours-là, tout le monde se terrait dans des abris, le cœur battant, guettant attentivement le parcours des astres, sensibilisé par une malédiction qui affirmait que la terre s'ouvrirait le jour où ils se confondraient.

En définitive, le danger ne venait pas de là, il était simplement le fruit de l'homme. Toujours et encore.

— J'arrête ! proclama soudain Cavendish. Je vais m'asseoir à mon tour contre cette souche et je vais attendre. J'en ai assez de gesticuler. C'est du temps perdu !

Interloqué, Jag se tourna vers son compagnon, le découvrit le dos légèrement voûté, les épaules affaissées, le regard fixe, plus transparent que jamais, les jambes raides, les bottes bien trop engagées dans l'étrier, l'assiette languide…

Rien dans cette attitude ne ressemblait à Cavendish.

Cette vision inhabituelle éperonna Jag, balaya l'étrange torpeur qui lui engluait l'esprit.

Se rapprochant, il désigna les fontes rebondies qui reposaient sur l'arrière-main du rouan que montait Cavendish.

— Et ta « robinetterie », tu l’abandonnes aux rapaces ?

Les sacoches contenaient le salaire de l’éclaireur du temps où il travaillait pour le compte de Galaxius, le monarque de l’Empire Mouvant. Ce dernier ayant été tué lors du formidable combat qui avait suivi la tentative de déverrouillage de la ligne de chemin de fer, Cavendish s’était payé en faisant main basse sur une partie de l’équipement sanitaire du train, robinets, systèmes de vidange, siphons, petite tuyauterie, toute cette quincaillerie étant en or massif.

Pas vraiment pingre de nature, mais tout de même âpre au gain, Cavendish veillait d’ordinaire de très près sur ses fontes. C’était d’ailleurs en voulant à tout prix les récupérer dans Éden, la ville dôme des Immortels, qu’il avait vu sa chevelure blanchir.

Pour Cavendish, l’or était primordial. Cette fois pourtant, il n’eut qu’une moue désabusée.

— Ma robinetterie, murmura-t-il, je m’en moque… Vraiment. Tu peux la prendre, si tu veux. Vas-y, sers-toi !

Un signal d’alarme se déclencha dans la tête de Jag.

— On s’en va ! décréta-t-il soudain en arrachant la bouche de l’alezan. Tout de suite !

Monolithique, Cavendish n’eut même pas un frémissement. Il se contenta de jeter sur son compagnon un regard chargé d’ennui, à la limite de l’hostilité.

— Partir ? gloussa-t-il. Partir pour quoi, pour où ?

Le cœur pris dans un étau, Jag promena ses yeux sur le désert de moisissures crémeuse qui les entourait. La notion de danger montait en lui, crescendo, d’autant plus aiguë qu’il était incapable d’en cerner l’origine.

Tout à coup, son cheval se mit à vaciller sous lui, sembla sur le point de se coucher. Déséquilibré, Jag empoigna le pommeau de sa selle, le serra comme s’il voulait le broyer.

Ce simple réflexe lui coûta une folle dépense d’énergie, le laissant anéanti, couvert d’une sueur malsaine.

— Je vais me reposer, décida alors Cavendish sur un ton monocorde. Mon chemin s’arrête là.

— Non ! hurla Jag. Il ne faut pas ! Surtout pas ! Reprends-toi ! Ne te laisse pas aller !

Cavendish eut un soupir d'exaspération.

— Va si tu veux, taille ta route, bâilla-t-il. Fais comme tu l'entends mais arrête de trépigner comme ça. Va, je te rejoindrai plus tard.

Grimaçant, car il se sentait sans forces, quasi aérien, et que le moindre effort lui demandait des tonnes d'efforts, Jag parvint à se saisir d'un long nerf de comestible qui flanquait sa selle.

Puis, se concentrant, faisant appel à tout ce qui lui restait de volonté, il abattit du plus fort qu'il put la trique sur la croupe du rouan.

Surpris, étrillé, le pur-sang lança un terrible hennissement avant de partir au triple galop.

Alors, pour la première fois de sa vie, Cavendish, cavalier émérite, chuta lourdement sur le sol.

*

*   *

Les pales de l'hélicoptère fendaient l'air épais comme les lames d'un mixer géant.

Une chaleur moite, suffocante, transformait le cockpit en hammam. Le vacarme ambiant n'arrangeait rien.

Assis aux commandes, le pilote, un homme dont l'incroyable tignasse rousse descendait en cascadant jusque sur ses épaules, surveillait les différents instruments du tableau de bord d'un œil inquisiteur.

À ses côtés, sanglé dans une combinaison bleu délavé qui avait toutes les peines du monde à contenir son immense carcasse, un fusil automatique Cosmi calibre 20 avec bande ventilée sur les genoux, un colosse noir engloutissait une boîte de soupe de tortue avec de répugnants bruits de succion qui couvraient presque le fracas du rotor principal.

Agacé, le pilote tourna la tête vers lui, déclenchant instantanément un réflexe de rire chez son compagnon.

— Je crois que je m'y ferai jamais, gloussa ce dernier. Ce masque et tes cheveux rouges, on dirait une carotte qui part au carnaval ! T'as une de ces allures ! Remarque que de profil tu ressembles aussi à un gros moustique !

Un tic nerveux agita les mains du pilote et l'appareil plongea d'un seul coup d'une dizaine de mètres avant de reprendre un vol horizontal.

— Eh ! reste cool, mec ! chevrota le Noir en serrant sa boîte de soupe. Je sais que tu n'aimes pas beaucoup qu'on mange dans ton ventilateur mais c'est pas une raison pour voler en pointillé !

Puis, désignant le masque à gaz qui couvrait le visage du pilote, il ajouta :

— Ton masque, faut pas te plaindre, tu peux toujours le retirer. Moi, ma peau noire, je peux pas la laisser au vestiaire. Tu sais, quand on y réfléchit bien, c'est rien qu'un juste retour des choses. Mes ancêtres en ont bavé pendant des siècles avant de pouvoir seulement avoir le droit d'exister pleinement. Vous, les Blancs, vous ne leur avez laissé que la liberté de prier. Il fallait le temps que toutes ces voix parviennent jusqu'à Dieu, tu comprends, mec ? Et voilà qu'aujourd'hui il n'y a plus que les Noirs à pouvoir circuler dans ce coin, le nez au vent, sans ces masques à la con…

S'interrompant, le Noir éclata d'un rire aigu avant de rajouter :

— Dieu est un petit marrant, finalement, tu trouves pas ? Un peu dur d'oreille quelquefois mais marrant !

Comme il replongeait sa cuillère dans sa boîte de soupe, le pilote, la voix altérée par le masque, répliqua sèchement :

— Tu peux toujours te marrer, black bean, ça ne change rien ! Toi et moi, on est dans la même merde ! Avec ou sans masque, tu boufferas du charognard jusqu'à la fin de tes jours !

L'hélico survola en vrombissant un point d'eau invisible qui se découvrit l'espace d'un instant sous les remous provoqués par les pales du rotor principal.

— Du charognard et de la soupe de tortue, fit le Noir songeur. Ça pourrait être pire. Imagine que j'en sois réduit à manger du blanchet. Un faux filet de rouquin par exemple, tu crois que ce serait bien savoureux ?

Haussant les épaules, le pilote désigna un point, vers l'ouest.

— Prépare-toi, au lieu de déconner, dit-il. Il y a une escadrille droit devant, à deux heures !

Buvant à même la boîte pour gagner du temps, le Noir liquida son potage puis il vérifia rapidement le chargement de son arme, un fusil de chasse à répétition dont il avait fait la crosse à son épaule et à sa joue.

— Si tu pouvais viser les têtes, ça éviterait qu'on ait plus d'os que de viande dans nos assiettes !

— Du saumon fumé, je donnerais dix ans de ma vie pour une belle tranche de saumon fumé, ou pour une tranche de foie gras. Pas toi ? T'en as pas marre de bouffer ces foutus oiseaux ? J'ai des nausées rien que de les voir au bout de mon fusil.

— Faut faire avec ce qu'on a, dit le pilote. Attention, ça va être à toi ! On a eu du mal à les trouver mais il y en a une véritable colonie !

Virant sur la gauche, l'hélico entama son approche.

Pas encore concernés, les charognards ne manifestèrent aucun signe d'inquiétude. Ils ne se disperseraient qu'après les premières détonations. Alors seulement ils prendraient de l'altitude.

— Tels qu'ils sont là, je vais en descendre une demi-douzaine par cartouche ! clama le Noir en faisant coulisser un panneau du cockpit. T'as bien fait de revenir par ici, le coin est bon ! Ça va, je les ai bien en ligne, tu peux foncer droit devant !

Parfaitement maîtrisé par le pilote, l'appareil retrouva son assiette et se dirigea droit sur le nuage de volatiles.

— Bon sang ! s'étrangla soudain le Noir. On dirait qu'il y a deux types en bas ! Deux types vivants !

CHAPITRE IV

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'initiative de Jag se révélait désastreuse.

En voyant Cavendish à terre et le cheval rouan s'éloigner à bride abattue, notre homme connut une seconde de découragement.

Puis son tempérament pugnace reprit le dessus et il s'élança bientôt à la poursuite du pur-sang gris.

Aiguillonné par le feu du nerf de bœuf, le rouan ne s'en laissait pas conter, filant comme s'il avait une meute de chiens enragés aux trousses.

Soutenant son alezan aux bras, Jag éprouva les plus grandes difficultés à le rejoindre. Il n'y parvint qu'après une terrible chevauchée, au sommet d'un ressaut, après avoir gagné mètre par mètre.

Là, il fixa la bride du fuyard au troussequin de sa selle et regarda longuement autour de lui. Rien ne changeait. Aussi loin que portaient ses yeux s'étalait le même spectacle. La désolation.

Il apparaissait comme impossible que ces terres aient un jour été recouvertes de blé ou d'arbres fruitiers. Cette étrange lèpre bistre semblait là depuis des éternités. Cavendish s'était trompé de route. Fatalement.

Ce tour d'horizon fait, Jag s'en retourna.

Cavendish ne s'était pas relevé. En le voyant allongé dans la couche lactescente, Jag prit peur. L'éclaireur s'était peut-être blessé sérieusement.

Sautant à terre, il s'approcha de lui, s'accroupit… et se retrouva avec le canon d'un revolver vissé sous son menton.

— Ce langage-là, tu vas peut-être le comprendre ! siffla Cavendish, la barbe maculée d'écume.

Stupéfait, Jag s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est moi, Jag !

— Jag ou pas, je veux qu'on me foute la paix ! cracha Cavendish les lèvres retroussées sur ses dents, comme s'il s'apprêtait à mordre. J'en ai plus qu'assez de t'avoir toujours dans mes jambes ! Je veux être seul, tu m'entends ?

Décontenancé, Jag désigna le rouan d'un geste coulé.

— Je t'ai ramené ton cheval, murmura-t-il.

L'autre approuva en branlant du chef à plusieurs reprises.

— Bien, c'est bien, grogna-t-il. Maintenant tu peux le détacher et foutre le camp.

Ne sachant plus très bien où il en était, Jag fut soudain distrait par un curieux grondement.

Se relevant, il mit sa main en visière et scruta le ciel, circonspect. Bientôt, à contre-jour, il aperçut une espèce d'insecte mécanique stabilisé entre ciel et terre.

Il eut tout d'abord un mouvement de recul, impressionné, conditionné par le contexte ; puis il identifia l'étrange machine volante et son sang-froid lui revint. Un hélicoptère ! Il n'en avait encore jamais vu en action, conservait le souvenir de quelques carcasses de ces engins entrevues dans des casses ou bien sur des murailles de défense où les bulles des cockpits servaient quelquefois d'abris pour les guetteurs.

— Regarde ! hurla-t-il soudain en agitant frénétiquement les bras. C'est pour nous ! On vient nous chercher !

— Je veux voir personne ! grogna Cavendish. S'ils approchent, je leur envoie du plomb !

— Ils viennent nous tirer de là ! insista Jag la poitrine gonflée d'allégresse. Ce sont certainement les fermiers dont tu parlais ! C'est vrai qu'ils sont équipés !

— Fermiers ou pas, je leur brûle la cervelle, bougonna l'éclaireur. Arrange-toi pour qu'ils restent à distance !

Exaspéré, Jag renonça à poursuivre Un dialogue qui ne menait à rien et il se rapprocha des chevaux que le vacarme de l'hélicoptère commençait à effrayer.

*
* *

— Les pauvres mecs ! soupira le colosse noir. On ferait peut-être mieux de les achever tout de suite…

— Brûle pas ta poudre pour rien ! répliqua sèchement le pilote. Et tâche d'aller vite, j'ai juste assez de jus pour rejoindre Robel.

— Robel ! grimaça le chasseur. On pourrait pas s'arranger pour filer jusqu'à Spade ?

— Personne ne t'empêchera de faire le trajet à pied…

Puis l'hélico arriva à portée de tir. Se calant du mieux qu'il pouvait, le Noir épaula son fusil et attendit l'opportunité. Puis il commença tranquillement son carton. Froidement. Sans passion. Avec une efficacité ahurissante étant donné les conditions de tir.

Chaque coup portait. Les rapaces tombaient un à un, comme aspirés par une trombe soudaine, stoppés net par les projectiles de calibre 20 qui leur pulvérisaient littéralement la tête. Certains, mal ajustés, prenaient le déluge d'acier de plein fouet et disparaissaient dans un nuage de plumes.

Obnubilés par la perspective d'un festin prochain, les charognards n'esquissaient pas la moindre tentative de fuite. Ils continuaient à planer dans de longs tourbillons sans se préoccuper du feu roulant qui décimait leurs rangs.

— C'est pas permis d'être si con, déclara le Noir tandis qu'il procédait pour la quatrième fois au réapprovisionnement du magasin de son arme. Ils doivent être sourds, c'est pas possible ! Tu crois qu'ils réagiraient ? Ils sont déjà pas bons à bouffer mais ils sont encore plus mauvais à tirer ! Faudrait vraiment être maladroit pour les manquer !

— Tire et te pose pas de questions, renvoya le pilote. Et réjouis-toi qu'ils ne soient pas plus malins. Ils sont coriaces, d'accord, mais

ils tiennent quand même au ventre ! Et dans notre situation, on peut pas en demander plus…

Et le carnage reprit, finissant cependant par inquiéter les rapaces qui décrochèrent pour s'envoler lourdement vers l'est en poussant d'interminables cris lugubres.

— On les suit ? s'inquiéta le Noir au moment de recharger pour la énième fois.

Le pilote secoua négativement la tête.

— Le temps que je me pose, on sera sur la réserve. Occupe-toi plutôt de ces deux types ; celui qui est debout pourrait bien nous créer des ennuis.

Se penchant, le Noir aperçut une silhouette qui s'affairait à retenir deux chevaux. Son compagnon, en revanche, demeurait allongé, indifférent, visiblement atteint du Mal de la Lande.

Le chasseur se gratta la joue, perplexe.

— On pourrait peut-être les ramener ? proposa-t-il.

Le pilote tourna la tête vers lui ; à travers les hublots du masque, ses yeux lançaient des éclairs.

— Qu'est-ce que tu racontes, black bean ? rugit-il de sa voix démodulée par le port du masque. Nous sommes au complet au cas où tu l'aurais oublié ! Deux éléments de plus, c'est autant de chances en moins pour nous ; et je ne tiens pas à partager !

— Quand même, grimaça le Noir, deux de plus ou deux de moins !

— Tu bouffes du charognard, comme tout le monde, alors il faut bien leur laisser de quoi se nourrir ! Déjà qu'ils n'ont plus que la peau sur les os !

Puis, commandant la descente de l'appareil, il ajouta :

— De toute façon, il y en a déjà un qu'est irrécupérable, on ne peut plus rien pour lui. Quant à l'autre, c'est juste une question de temps…

— Quand même, répéta le Noir tandis que l'hélico se posait, créant des turbulences, repoussant la marée blanchâtre sur un diamètre d'une dizaine de mètres.

Puis, la mort dans l'âme, il déverrouilla sa porte, la repoussa du pied et braqua son arme sur l'homme qui arrivait en courant.

— Reste où tu es, foie blanc ! lança-t-il alors. Reste où tu es si tu veux vivre encore un moment…

Douché, Jag s'immobilisa.

Puis, incapable d'endiguer le raz de marée d'espoir que la vue de l'hélicoptère avait fait naître en lui, aiguillonné par la rage, l'incompréhension, il voulut repartir. Ce n'était pas possible, il avait mal compris. Ces deux hommes venaient forcément à leur secours. Sinon, pourquoi avaient-ils fait fuir tous les rapaces ?

Il s'ébranlait à nouveau lorsque le Noir tira. Un essaim de grenaille laboura la couche spumescente une dizaine de mètres devant lui, le pétrifiant.

— M'oblige pas à tirer une seconde fois, fit le Noir. Je pulvérise la tête d'un charognard en plein vol, alors imagine ce que je pourrais faire sur toi…

Incrédule, Jag resta immobile, serrant les dents à s'en briser les mâchoires. Dans un état second, il vit le pilote descendre, et courir alentour, se baissant de temps à autre pour récupérer les rapaces abattus qu'il glissait dans un sac en toile verte. La vue du masque ne le frappa pas outre mesure car il avait d'autres préoccupations.

— Vous n'allez tout de même pas nous abandonner ici ? s'inquiéta-t-il d'une voix rauque. Vous n'avez pas le droit ! Mon compagnon est malade, nos chevaux sont fourbus, nous ne pouvons même plus faire demi-tour !

— Je regrette, fiston, siffla le Noir. Nous n'avons pas le choix. Mais dis-moi, au lieu de gesticuler de la sorte, tu n'as pas plutôt envie de t'asseoir pour souffler un peu ?

La teneur de la question déconcerta Jag. Il resta un moment à flotter, partagé entre la colère et l'incrédulité. De plus, il ne sentait pas dans le comportement de son adversaire la haine qui rongeait d'ordinaire le cœur des pillards et autres tueurs dont il avait croisé la route. L'autre lui parlait avec une certaine retenue, sans véritable animosité, presque avec commisération.

Mais pourquoi diable lui suggérait-il de se reposer ?

— Je n’ai nul besoin de m’asseoir ! rugit-il soudain hors de lui. Vous pouvez garder vos conseils pour vous ! Et n’allez pas croire que vous allez m’endormir avec vos propositions vaseuses ! J’ai la tête bien plantée sur les épaules ! Assez pour me rendre compte que votre appareil est assez grand pour transporter deux hommes de plus !

Le Noir lâcha un profond soupir avant de lancer :

— Eh ! Le Cramé, t’as pas bientôt fini ?

Le pilote avait justement terminé sa récolte. Il réintégra sa place aux commandes après avoir balancé le sac gonflé de rapaces à l’arrière.

Sans perdre un instant, il relança la mécanique et les pales du rotor principal se mirent en mouvement.

Le regard du tireur se chargea de chaleur.

— T’as peut-être bien du sang noir dans les veines, après tout, se murmura-t-il à lui-même en détaillant Jag.

Puis, prenant une décision subite, il piocha une musette rangée derrière son siège, la balança à l’extérieur.

— Tiens, des boîtes de soupe ! expliqua-t-il. Ça t’aidera peut-être à t’en sortir. Le salut est au couchant ; tente ta chance…

Balayée par les rafales de vent que générait le rotor, la chevelure de Jag flottait comme un étendard. Des paquets de mousse s’envolaient çà et là, tourbillonnant avant de recoller au magma quelques mètres plus loin.

— Combien de jours de cheval pour sortir de là ? hurla Jag.

S’arrachant du sol, l’hélicoptère oscilla un instant, comme hésitant, puis il s’éleva soudain, virant sur la gauche.

Désemparé, Jag resta un long moment planté là, frappé d’hébétude, jusqu’à ce que l’appareil ne forme plus qu’une petite tache grisâtre sur l’horizon.

Alors seulement il s’ébroua, fit les quelques pas qui le séparaient de la musette, la jeta sur son épaule, et fit demi-tour.

Là, une mauvaise surprise l’attendait.

Les deux chevaux étaient allongés aux côtés de Cavendish.

*

*   *

Anéanti, Jag s'approcha, le souffle court.

Les animaux semblaient victimes du même mal que Cavendish. Ils étaient couchés sur le flanc, quasi immobiles, respirant si calmement qu'on aurait facilement pu les croire morts.

Inquiet, dépassé, Jag commença à tourner autour d'eux. Jamais il n'avait vu son alezan se coucher avant que les hommes ne soient eux-mêmes profondément endormis. Quant au rouan, lui qui manifestait tant de nervosité quelques minutes plus tôt, il se contractait de temps à autre, raidissant les jambes, tordant le cou. Des traces autour de lui indiquaient qu'il s'était roulé dans la bouillie livide comme un jeune poulain dans son premier fourrage.

Entre ces deux gisants, le regard perdu, Cavendish mâchonnait un trait de viande boucanée.

En le voyant s'alimenter, Jag reprit espoir. Il mangeait mécaniquement, de la main gauche, sa main droite toujours refermée sur son revolver.

— Tu me fatigues à rester debout, dit-il d'une voix rogue sans même relever la tête. Même les chevaux sont plus intelligents que toi.

Désemparé, Jag s'accroupit, cherchant à accrocher son regard.

— Il y a quelque chose dans ce désert qui est en train de nous tuer, argumenta-t-il. Je ne sais pas vraiment ce que c'est mais j'en suis sûr ! Je le sens en moi. C'est chaud, c'est agréable, mais…

Il marqua un temps d'arrêt avant de hausser brutalement le ton.

— Mais cette saloperie est en train de nous tuer ! répéta-t-il.

Devant lui, Cavendish eut un grimacement agacé.

— Si t'arrêtes pas de me brailler dans les oreilles, c'est moi qui, vais te descendre ! gronda-t-il menaçant. Je t'ai déjà dit une bonne fois pour toutes de me foutre la paix. C'est clair, non ?

Comprenant qu'il n'arriverait à rien, qu'il était en train de pisser contre le vent, Jag prit une profonde inspiration, ferma les yeux un

court instant, puis il se releva tout en balançant à la volée la musette pleine de boîtes de conserves sur le crâne de son compagnon.

Littéralement fauché par l'impact, Cavendish glissa sur le flanc, la tempe immédiatement déformée par un hématome bleuissant, étendu pour le compte.

— Désolé, fit alors Jag en s'assurant que l'éclaireur n'était qu'évanoui, mais c'était le seul moyen. Tu ne m'as pas laissé le choix !

Ensuite, rassuré, il s'occupa de raviver la fougue des chevaux.

L'alezan se releva en hennissant mais le rouan, aussi inflexible que son cavalier, refusa de bouger. Jag eut beau faire, il s'évertua en pure perte. Les coups, la voix, rien ne donna.

Tant et si bien que notre homme dut renoncer et se rabattre sur sa seule monture qu'il chargea en eau et denrées avant de se pencher sur son compagnon toujours inanimé.

— Tu m'en voudras certainement d'avoir abandonné ta robinetterie, souffla-t-il, mais la route risque d'être longue et je ne tiens pas à nous encombrer inutilement. Et puis tu sais, l'or, en enfer ou ailleurs…

Ensuite, d'un bon coup de reins, il le souleva et le coucha sans difficultés sur la selle, en travers de l'alezan.

Alors, au moment de partir, il jeta un long regard sur la dépouille inconnue.

— J'aurais bien voulu t'enterrer, murmura-t-il, mais je crois qu'il vaut mieux que je reste économe de mes efforts !

Après quoi, il vérifia qu'il n'abandonnait rien de vital à leur survivance, puis il empoigna la bride de sa monture et s'ébranla, prenant la direction du couchant comme le lui avait indiqué le Noir.

Le ciel se remplissait à nouveau de rapaces. Certains descendaient déjà vers le rouan…

CHAPITRE V

S'engouffrant par les rares trouées de nuages, le soleil dessinait sur l'horizon des festons de dunettes.

Un spectacle harmonieux que Jag n'était pas à même d'apprécier.

Au fil des kilomètres, l'alezan se révélait de plus en plus récalcitrant.

Tirant sa monture davantage qu'il ne la guidait, les dorsaux et les mollets au zénith de la torture, ruisselant d'une sueur acide qui lui démangeait la peau, faisait larmoyer ses yeux, Jag se revoyait esclave des paysans, traînant une méchante charrue dont le soc émoussé sonnait contre la pierraille qui constellait leurs champs stériles.

Vers quoi marchait-il ? Pourquoi marchait-il, surtout ? Fallait-il être fou pour se lancer dans une telle entreprise sur la seule foi de paroles débitées par un homme qui braque un fusil sur vous ? Fou ou suffisamment désespéré. Un peu des deux, peut-être…

Depuis quelques minutes, la marée blanche avait pris de la densité.

Jag pataugeait dans une pourriture plus épaisse que la neige des Hautes Crêtes. Chacun de ses pas, chacune de ses enjambées lui arrachait une plainte dont il n'avait même pas conscience, dont la répétition servait de rythme à cette marche insensée.

De temps à autre, la tête lui tournait. L'envie d'abandonner s'infiltrait en lui, enflait, se faisait de plus en plus pressante. Il sentait sa volonté reculer insensiblement, cédant pouce par pouce, imposant à son corps entier la nécessité d'un arrêt, d'une pause définitive.

Simultanément, partant d’un foyer de résistance à peine plus gros qu’un noyau de cerise mais aussi dur que le marbre, une onde lui parcourait l’esprit qui brouillait ce Chant des Sirènes et le portait à avancer encore et encore.

Soudain, l’alezan s’immobilisa.

Jag poussa un grognement et, mécaniquement, il glissa la longe sur son épaule, la cala, et commença à tirer de toutes ses forces.

Résistant, le cheval se porta en arrière, déplaçant tout son centre de gravité. Puis, sous la terrible traction, il se mit à trembler des quatre membres, comme terrassé par une fièvre maligne. Et, par saccades, de l’encolure, il chercha à se dégager de l’emprise de . son maître avant de s’écrouler d’un seul bloc, soulevant un tourbillon de moisissure à présent plus sombre.

Planant haut dans le ciel, les rapaces poussèrent des cris de triomphe.

Dans la chute, Cavendish avait roulé sur le sol où il gisait, toujours inanimé.

Exténué, découragé, Jag se prit à l’envier. Lui au moins n’avait plus de tourments.

Couché sur le flanc, les antérieurs légèrement repliés, l’alezan fixait le ciel d’un œil rond et ravi.

La tête pleine de turbulences, Jag vacilla un instant. Puis il s’ébroua en jurant. S’il s’accordait la plus brève des haltes, il ne repartirait jamais. C’était sûr.

Fort de sa récente expérience avec le rouan, il ne tenta même pas de s’occuper de l’alezan. Il ne parviendrait pas à le remettre sur ses jambes. Dans un premier temps, il s’empara d’une des boîtes de conserve que le Noir lui avait données, dans la musette qu’il portait en bandoulière, puis il l’ouvrit avec son couteau, maladroitement, avant de la boire à longs traits. La soupe était tiédasse, épaisse, lourde de graisse figée, de fragments de viande croquante qu’il s’obligea à mastiquer bien que la saveur lui en fût particulièrement désagréable.

Manger en la circonstance pouvait apparaître comme totalement saugrenu mais cela correspondait à un réflexe primaire et en même temps impératif auquel il céda sans se poser de questions. Au

tréfonds de lui-même, la nourriture avait valeur de combustible et il ne tenait pas à ce que son organisme tombe en manque. Car il n'était pas encore au bout de ses peines s'il devait s'en remettre au décor qui s'étalait loin devant lui.

Son frugal repas expédié, il chargea Cavendish sur ses épaules et se remit en route, marchant vers l'horizon qu'une portion de demi-soleil rendait sanguinolent.

Au fil de sa progression, il apprit à ne plus laisser vagabonder ses pensées, mais au contraire à se concentrer, à fixer un point imaginaire du décor dévasté, comme il le faisait lorsqu'il tirait la charrue, pour tracer des sillons rectilignes.

Ses efforts devinrent alors insensiblement moins pénibles et il serait probablement parvenu à progresser mécaniquement, dans une semi-inconscience, si Cavendish n'avait prématurément repris ses esprits.

Transporté comme un ballot de graminées sur le dos d'un mulet, l'éclaireur dut vraisemblablement juger la situation piquante car sa première réaction fut de ricaner. Un véritable fou rire porté à son paroxysme qui dégénéra en hoquets nerveux.

— Il y a bien longtemps que je n'avais pas rigolé comme ça, dit-il d'une voix extatique lorsqu'il eut récupéré son souffle. Et toi, ça va ?

— J'ai dû abandonner ta robinetterie, fit Jag agacé par son comportement et aussi pour juger de son état.

— T'as rudement bien fait, c'est pas moi qui te jetterai la pierre. T'as même bien fait de balancer les chevaux, faut pas s'encombrer, ça donne du souci.

Jag soupira doucement. Apparemment, ça n'allait pas mieux.

— Pourquoi tu marches ? s'étonna soudain l'éclaireur. T'en as pas assez de toujours suivre tes pieds ? Pose-moi ! Je veux pas aller plus loin ! Le coin me convient parfaitement.

— Tu ne veux pas manger ? demanda Jag.

Cavendish eut un soubresaut.

— Manger ? s'étrangla-t-il. Quelle drôle d'idée ! Je me sens bien, merci. Je n'ai envie de rien. Ni de manger ni de boire ! Je n'ai jamais été aussi bien…

— Tu ne fumerais pas un petit médianitos ? insista Jag en jetant un coup d'œil en biais vers la tête ballottante de son compagnon.

Cavendish commença par gonfler les joues, indécis, avant de se décider.

— Franchement, non, soupira-t-il après réflexion. J'ai vraiment envie de rien. Si, d'une seule chose en fait : que tu me déposes.

— Pas question ! trancha Jag. Et si tu ne tiens pas à ce que je t'assomme de nouveau, tu ferais bien de ne plus me parler de ça !

Depuis peu, notre homme était en proie à un nouveau sujet d'inquiétude, et les divagations de Cavendish l'empêchaient de se concentrer.

Comme éperonnés par la nuit qui tombait, les rapaces volaient à présent au ras du sol, en mouvements concentriques dont le rayon ne cessait de diminuer.

Certains, plus audacieux, ou moins patients, sortaient de leurs trajectoires pour esquisser de vagues tentatives d'attaques accompagnées d'abominables hurlements.

Jag savait d'expérience les charognards naturellement lâches et pas vraiment belliqueux. Ils avaient l'habitude d'attendre, donc de se dérober, et leur seule manifestation de colère n'était guère dangereuse puisqu'elle se traduisait par une régurgitation qui les amenait à vomir sur leurs adversaires.

Cependant rien ne se passait normalement ces derniers temps et il valait mieux avoir l'œil.

Bien qu'il s'efforçât à rester vigilant, Jag ne put empêcher l'un de ces maudits volatiles, sans doute plus courageux ou plus affamé que ses congénères, de soudain se laisser tomber comme une pierre, dans un piqué qui l'amena droit sur les deux hommes.

Pivotant au tout dernier moment, Jag ne put éviter l'impact et l'horrible prédateur, un vautour-pape au bec pourvu d'un croc terriblement acéré, se planta littéralement dans l'épaule gauche de Cavendish qu'il déchiqueta au passage sans que l'éclaireur pousse la plus petite plainte.

— Ça va ? s'inquiéta Jag. Pas trop de bobo ?

Seul le silence lui répondit. Les yeux grands ouverts, Cavendish, mi-souriant, fixait un univers qui n'appartenait qu'à lui.

La gorge serrée par l'angoisse, Jag le jeta à terre, se pencha sur lui, retrouva un peu de sérénité en constatant que l'éclaireur respirait toujours, qu'il était seulement plongé dans un état catatonique, privé de jugement, de réflexes.

C'était certainement une des phases de ce mal étrange, une évolution vers une issue fatale mais tant qu'il restait de la vie…

Le relatif optimisme de Jag fut soudain battu en brèche par un nouvel assaut.

Une attaque générale.

Criaillant, trompetant, les rapaces décrochèrent tout à coup de leurs orbes majestueuses pour se lancer, à la file, dans des piqués vertigineux, véritables bombes emplumées.

Dans un premier temps, Jag cerna mal la situation. Accoutumé au comportement pusillanime des oiseaux de proie, il ne put se convaincre d'une révolution dans leurs manières de faire.

C'est pourquoi il resta debout, bras écartés, sémaphore humain, persuadé du bienfait de la bonne vieille politique de l'épouvantail.

Mal lui en prit.

Les charognards fondirent sur lui sans dévier d'un pouce, comme des phalènes sur une lampe-tempête.

Surpris, il put de justesse éviter le premier qui s'enfonça dans la marée d'écume dans une onomatopée écœurante.

Le second, un urubu, s'écrasa au sommet de son crâne, arrachant son bandeau de cuir, avant de bouler au sol, le cou rompu par son piqué suicide.

Grognant de douleur, la tête pleine d'éclairs et de tonnerre, Jag vacilla, sonné. Un autre impact à hauteur du plexus solaire lui coupa le souffle, le plia en deux, et il s'agenouilla, se dérobant involontairement à d'autres offensives du même style qui se terminèrent toutes par la mort des volatiles qui, lancés à une vitesse ahurissante, ne pouvaient plus corriger leur cap et n'avaient alors d'autre destin que de se fracasser contre le sol, la couche de bouillie n'étant pas assez dense pour amortir le choc.

Jag connut alors une panique sans nom. La peur s’engouffra en lui et il hurla, malade d’angoisse et d’incompréhension. Car c’était surtout le caractère extraordinaire de la situation qui avait raison de ses facultés.

Alentour, les rapaces continuaient de s’écraser avec la régularité d’un métronome, sans un cri, soulevant des geysers d’écume grisâtre.

Il encaissa encore un coup, puis un autre. Un troisième l’atteignit sous le flanc droit, et il sentit une de ses côtes craquer. Une douleur intense fusa qui remonta tout le long de sa colonne vertébrale avant d’exploser dans son corps entier, le plongeant dans un maelstrom de souffrance.

La tête dans les épaules, les bras autour de la tête, les mains sur la nuque, le souffle court, il attendit la fin de cette terrible offensive, geignant à chaque impact, se recroquevillant du mieux qu’il pouvait afin d’offrir le moins de surface possible aux volatiles kamikazes.

Puis un curieux silence succéda à cette charge démente et il se crut tiré d’affaire. Mais il fut bientôt entouré, submergé par une vague de sons moelleux, une succession de frous-frous, un bruissement léger, aérien, qui se répétait à l’infini comme porté par une nuée d’échos.

Surpris, ayant peur de comprendre, Jag se détendit et ce qu’il vit le glaça.

L’espace, au-dessus de lui, était noir de plumes, le ciel obnubilé par un océan d’ailes déployées.

Le croyant mort, les rapaces s’apprêtaient à se poser sur lui pour le dépecer.

Oiseaux principalement diurnes, ils avaient employé cette méthode expéditive afin de presser le mouvement, envoyant au combat, à une mort certaine en fait, ceux de l’espèce que la nature avait condamnés.

Les oreilles emplies de ce sinistre fifrelis, Jag se redressa, aux abois.

Certains charognards refluèrent instinctivement tandis que d’autres, plus agressifs, plus avisés aussi, qui ne tenaient pas à ce

que leurs victimes ait le loisir de se reprendre, se laissèrent choir, serres en avant.

Boulant sur lui-même, Jag porta la main à sa botte droite, en tira un couteau de combat qu'il éleva bien au-dessus de lui, bras tendu, zébrant l'air de la longue lame luisante. Ignorant la menace, les charognards poursuivirent leur descente et s'abattirent sur lui sans se soucier du travail du couteau qui, parfaitement aiguisé, tranchant comme un rasoir, taillait des coupes sombres dans le dôme de plumes, entamant une aile, éventrant un corps, cisaillant tout net un cou glabre.

Éclaboussé de sang, recouvert de plumes, d'abattis, Jag sentit bientôt mille feux brûlants lui attiser le corps. Une forêt de serres, de becs lui déchiraient la peau, s'attaquaient à sa chair.

Dépassé par le nombre, il n'eut bientôt plus d'autre ressource que de se rouler à terre pour se libérer de ses agresseurs. Quelques-uns, tenaces, opiniâtres, intraitables, préférèrent se laisser enfouir dans la marée spumescente et laminer par le poids de Jag plutôt que de décrocher. D'autres, moins volontaires, mais pas assez rapides, connurent le même sort.

Cela ne changeait cependant rien au déroulement de la lutte car pour un rapace qui disparaissait, il s'en trouvait dix pour prendre le relais.

Roulant d'un côté, de l'autre, Jag ne pouvait plus faire montre d'initiative, en était réduit à subir, à repousser le moment où un bec acéré lui crèverait la nuque avant de lui déchirer le cervelet.

Ses va-et-vient désordonnés l'amenèrent à buter contre Cavendish. L'éclaireur était allongé, les yeux toujours fixes, complètement étranger au drame qui se jouait près de lui.

Paradoxalement, les charognards ne s'étaient pas encore intéressés à lui.

La pensée vint à Jag qu'il devrait lui-même, en tout dernier recours, sacrifier son compagnon s'il voulait lui éviter d'être dépecé vif.

C'est alors qu'il eut une illumination. Le revolver ! L'éclaireur portait un revolver, comment avait-il pu l'oublier ? À vrai dire, tout

s’était déroulé si vite qu’il n’avait pas bien eu le temps de mettre ses idées en ordre.

Repoussant fébrilement le corps de son équipier, il tapota à la recherche de l’arme, sentit bientôt le poli de la crosse sous ses doigts, dégaina, tira tout en se retournant.

Effrayés par le bruit assourdissant, les charognards se dispersèrent instantanément, déchirant la couverture d’ailes qui recouvrait Jag.

Sur sa lancée, Jag fit encore feu à deux reprises, tirant au jugé, dans le seul but de se dégager.

Momentanément libre de ses mouvements, Jag profita du répit qui lui était accordé pour reprendre ses esprits.

Posés une vingtaine de mètres plus loin, formant un anneau vivant, une ronde sinistre, les rapaces l’observaient de leurs yeux perçants.

CHAPITRE VI

Lointaines, assourdies, les détonations firent néanmoins sursauter la tablée.

Dean, le Patriarche, suspendit son geste, restant fourchette en l'air, bouche ouverte.

Puis, du regard, il consulta les autres commensaux, lesquels semblaient tous au moins aussi surpris que lui. Tous sauf un qui continuait à s'empiffrer sans retenue, sans se soucier de quelques-unes de ses longues mèches rousses qui coulaient dans son assiette, baignant dans le bouillon clairet qui accompagnait invariablement le pot-au-feu de charognards.

— Il reste quelqu'un dehors, à cette heure ? s'inquiéta-t-il d'une voix rauque.

Comme tout le monde se regardait, interloqué, il ajouta :

— Vous êtes tous là et personne n'est capable de piloter un hélico en dehors de vous, non ? Sans compter qu'il est un peu tard pour chasser !

— C'est peut-être un ventilateur de Spade ? émit l'un des pilotes. Ils se sont peut-être laissés entraîner trop loin sans faire attention à l'heure.

Le Patriarche le fusilla du regard.

— On ne vole jamais après la tombée de la nuit, pas plus à Spade qu'ici ! rappela-t-il. Et aujourd'hui, seuls Ogden et son tireur sont sortis de Spade. Ils se sont posés ici pour qu'on révise leur moulin. Vous n'avez rien remarqué d'anormal durant vos différents périples ?

Les pilotes hésitèrent à peine une poignée de secondes avant de répondre :

— Vers l’est, tout était calme, annonça un homme au visage en lame de couteau. Trop même, on n’a pour ainsi dire rien fait !

— C’est pareil pour moi, fit un second. Ce qu’on a ramené ne valait pas le déplacement.

Les autres conservèrent le silence, n’étant pas sortis.

— Et toi, Ogden ? s’inquiéta le vieux Dean. Tu faisais la région Nord, non ?

— Si, fit le rouquin sans lever le nez de son assiette. Et ça a plutôt bien donné. Ça donne toujours bien en général, pour nous…

Sensibles à la nuance restrictive, les autres pilotes se renfrognèrent. Il existait une rivalité larvée entre ceux de Robel et ceux de Spade, les deux bases du territoire, et elle revenait à la surface dès que l’occasion se présentait.

Agacé, le Patriarche donna du poing sur la table, faisant tressauter vaisselle et couverts, tirant le rouquin de son repas.

— Ça suffit, vos gamineries ! gronda-t-il. On a autre chose à faire qu’à entretenir des querelles de clocher ! Dis-moi, Ogden, cette chasse miraculeuse, elle tient à quoi ?

Coincé, le rouquin suça longuement ses lèvres avant de se décider à répondre. Un tic nerveux faisait frissonner sa pommette gauche, lui tirant l’œil, le fermant à demi.

— Il y avait trois hommes à environ quinze kilomètres du point d’eau, finit-il par lâcher. Un mort et deux vivants.

La stupeur s’inscrivit dans tous les yeux de l’assistance.

— En fait, reprit le rouquin, il en restait vraiment qu’un de valide. L’autre était déjà éteint, comme leurs chevaux… Voilà ! Aux prochaines chasses, les charognards auront un peu plus de viande sur les os !

Cette saillie en forme de boutade amena un éclat de rire mitigé que le vieux Dean fit avorter en se levant d’un bloc, jetant sa chaise sur le plancher.

— Et c’est maintenant que tu nous racontes ça ? hurla-t-il visiblement furieux. Tous les pilotes doivent fournir un rapport sur

tout ce qui se passe d'insolite sur la lande, tu l'as fait ?

Le rouquin gonfla les joues.

— J'allais m'y mettre, marmonna-t-il. C'était pas si pressé, après tout. Des tas de types viennent crever dans la lande, et on n'en fait pas un plat !

— C'est moi qui décide de ce qui est important ou pas ! tonna le vieux Dean en se penchant sur la table. Nous avons établi des lois et ce sont elles qui nous ont permis de survivre jusqu'à maintenant. Et que tu sois de Spade ou de Robel ne change rien à l'affaire !

Puis, se radoucissant soudain, il murmura :

— À t'écouter, ils étaient déjà tous morts, ou ne valaient guère mieux. Et voilà qu'à présent ils se manifestent tout près d'ici. Pour des moribonds, ils me paraissent bougrement vigoureux !

Là, il marqua un temps d'arrêt, pour donner plus de poids à ce qu'il avait encore à dire.

— Personne n'a jamais pu traverser la lande jusqu'ici, comment expliques-tu qu'ils aient pu y parvenir ? Et jamais jusqu'ici on n'avait découvert quelqu'un de vivant, et toi ça ne t'étonne pas, tu trouves ça tout naturel !

Voyant tous les regards braqués sur lui, l'assistance retournée, Ogden balaya la table devant lui d'un revers du bras avant de quitter la pièce en jurant.

Le vieux Dean tenta bien de le rappeler mais en vain. Buté, le pilote avait quitté le réfectoire, arpentait déjà l'une des coursives qui menaient aux chambres.

— On ne peut pas lui en vouloir, commenta un de ses confrères. La période d'incubation touche à sa fin et nous savons que la plupart d'entre nous vont mourir. Dans ces conditions, c'est pas si facile de garder la tête froide…

Le Patriarche demeura un moment immobile, les yeux dans le vague, puis il se redressa brusquement et marcha jusqu'à la baie vitrée la plus proche, posa son front buriné contre le carreau froid.

— Qui faisait équipe avec Ogden, aujourd'hui ? demanda-t-il alors.

— Brooks, ou peut-être Roddy, fit une voix.

— C'était Roddy, intervint le pilote au visage en lame de couteau.

— Allez me le chercher ! commanda le vieil homme.

Dans ses prunelles noires dansaient des flammes.

Mais ses yeux ne luisaient pas seulement de colère.

Partout autour du camp, des femmes repoussaient la pourriture blanchâtre avec des lances thermiques.

*

*   *

Ressentant soudain une cruelle morsure au bras gauche, Jag se détendit en hurlant, plus surpris que réellement éprouvé.

Alors il réalisa qu'il s'était endormi !

Assis, occupé à surveiller la ronde de volatiles, il avait fini par piquer du nez et le cercle s'était resserré autour de lui, jusqu'à le toucher.

Épouvanté par ce double constat, il tira à bout portant sur le zopilote qui venait de lui déchirer le bras à travers sa tunique en charcanas.

Giflé par l'impact, le rapace fut projeté à une dizaine de mètres de là.

Effrayés par ce nouveau sursaut, les charognards refluèrent en trompetant, accordant à Jag un répit dont il ne savait que faire, dont il n'avait que faire.

Son esprit s'engourdissait et sa lucidité régressait insensiblement. Il sombrait. Il y avait comme un battement dans sa tête, comme une pulsion. Une sorte de va-et-vient, un mouvement de marée montante dont le flux progressait inéluctablement, grignotant sa plage de conscience.

Encore un peu et il rejoindrait Cavendish dans son néant.

Épuisé, il se laissa tomber sur le côté, resta là, détendu, relâché, sentant une douce et agréable tiédeur envahir son corps. Il n'avait jamais été si bien. Cavendish avait raison, pourquoi ne l'avait-il pas

écouté, plus tôt ? C'était ridicule de gesticuler, de se débattre, tout pouvait être si simple.

La marée blafarde était douce sous lui, veloutée. Inconsciemment, il se recroquevilla, prit la position fœtale. Sous ses doigts, les espèces de billes avaient l'élasticité d'un sein de femme. Leur volume avait doublé, voire triplé depuis que Cavendish et lui les avaient découvertes.

Un soir, au bivouac, alors qu'ils s'étaient réfugiés sur un ressaut rocheux, une éminence que la marée n'avait pas encore submergée, un refuge qu'il avait fallu nettoyer d'une colonie de cafards et de scorpions noirs, l'éclaireur s'était étonné de ce curieux phénomène et il avait décidé de disséquer l'une de ces fameuses sphères. Cependant, une fois le couteau de Jag en main, il avait longuement hésité avant de renoncer purement et simplement, sans donner de raisons précises à son soudain revirement.

Mieux même, en pleine nuit, il avait réveillé Jag, le secouant comme un arbre à fruits.

— Eh ! tu entends cette musique ? s'était-il extasié.

— Quelle musique ? avait râlé Jag tout engourdi de sommeil.

— Ce pétillement, ce chuchotis gazeux… T'entends pas le monde friller ?

— Il n'y à rien à entendre, s'était alors fâché Jag. Rien que les divagations d'un soiffeur !

— Maugrebleu des mauvais coucheurs ! avait alors pesté Cavendish en lui tournant le dos. Le monde frille et il ne veut pas l'entendre !

Au petit matin, Jag avait tenté de revenir sur le sujet mais l'éclaireur l'avait regardé avec effarement, comme s'il était étranger à cet épisode.

Puis l'incident s'était dilué dans la routine et l'affaire était sortie de l'esprit de Jag… pour y revenir en force en cet instant précis, alors qu'il évoluait aux confins du néant.

C'était plus qu'un bruissement, c'était comme une respiration chantante, comme un gazouillis…

— Tu avais raison, murmura Jag, je l’entends, ta musique ! C’est doux à l’oreille, ça fait granuler la peau… Mais ça ne frille pas, ça gazouille !

Puis il sentit son cœur s’emballer et un paquet de conscience très aiguë lui revint, déferlant, qui le replongea une dernière fois dans la réalité.

Il vit les charognards qui avançaient maladroitement, se cognant les uns dans les autres, l’œil rond, le bec luisant…

Et l’idée lui vint tout à coup qu’il ne restait plus qu’un projectile dans son revolver. Il en avait brûlé trois tout à l’heure, un tout récemment… Il aurait dû normalement en demeurer encore deux dans le barillet mais Cavendish n’avait pas rechargé après avoir crevé l’outre plein d’eau.

C’était donc sa dernière balle.

Et pas question de recharger car toutes les boîtes de munitions étaient restées en arrière, avec le rouan et la « robinetterie » de l’éclaireur.

Une seule balle…

Devait-il en faire profiter Cavendish ou bien la garder pour lui ?

Une fois encore, tout bascula et il n’éprouva plus aucun besoin, pas plus celui de mettre fin à ses jours que de tirer sur le rang des rapaces.

Ondulant de tout son corps, il chercha à pénétrer plus encore dans l’épaisse marée blafarde, s’y incrusta en souriant.

*

*   *

Le Noir massait du bout des doigts sa nuque épaisse. Puis il finit par relever la tête et fixer le Patriarche.

— J’aurais peut-être dû en parler mais Ogden m’avait dit que c’était son affaire, qu’il consignerait tout ça dans son rapport, dit-il plutôt mal à l’aise.

Le vieux Dean balaya les explications d’un mouvement du bras.

— Dis-moi ce que tu as vu et ne t'inquiète pas pour le reste !

Roddy hésita encore un instant, puis il se lança dans une confession qui soulageait sa conscience car le souvenir de l'homme qu'ils avaient délibérément abandonné ne cessait de la hanter.

— Il y avait bien trois hommes, avoua-t-il. Enfin trois présences. Un corps déjà bien mutilé par les charognards, qui devait à mon avis se trouver là depuis un moment ; un autre allongé entre deux chevaux, celui-là semblait mal en point ; et le troisième…

Bien qu'il fût décidé à décharger son âme, le Noir s'interrompit, gêné, avant de reprendre :

— Le troisième, lui, eh bien, il était encore tout ce qu'il y a de vif, autant dans le geste que dans le parler. Il nous a même demandé de les embarquer dans l'hélico, lui et son compagnon… Mais c'était pas si simple, je…

Ses épais sourcils froncés, le vieux Dean lui coupa la parole :

— Il était bien, vraiment bien ?

Bien que la nature de sa réponse ne plaide guère en sa faveur, le Noir n'hésita pas une seconde.

— Comme vous et moi, déclara-t-il. Fringant comme un étalon. J'ai pas eu le loisir de bien le détailler mais pour le peu que j'en ai vu c'était un garçon plutôt bien bâti, une véritable force de la nature…

Venant de Roddy, qui était un authentique colosse, le compliment n'en prenait que plus de valeur.

— Et il ne t'a pas semblé atteint ? insista le Patriarche.

Le Noir secoua négativement la tête.

— Il était parfaitement lucide, en pleine possession de ses moyens. Mais il savait que son compagnon était malade.

Une question brûlait les lèvres du vieux Dean mais il retardait le moment de la poser car elle pouvait être lourde de conséquences. En fait, il avait juste besoin d'une confirmation car la discussion n'aurait jamais pris ce tour si tout avait été conforme au quotidien. Ogden aurait eu là le plus élémentaire des arguments et tout aurait tourné court…

— Dis-moi, cet homme, il n'était pas comme toi ; il n'avait pas ta couleur ? C'était un Blanc, hein ?

— C’était un Blanc, attesta Roddy.

Du coup, le vieux Dean resta sans voix, à se mordiller longuement la lèvre inférieure.

Dans la pièce, l’atmosphère s’était radicalement modifiée. Aucun des pilotes présents n’avait véritablement évalué le problème à sa juste valeur. L’incident débouchait sur une situation qui pouvait avoir des prolongements considérables pour eux. La tension monta, les respirations se bloquèrent.

Une nouvelle détonation troua alors le silence, roula dans le lointain, prenant des allures d’explosion atomique pour toutes les personnes présentes.

— Roddy, il y a combien de temps que tu chasses dans la lande ? demanda soudain le Patriarche.

Le colosse noir eut une grimace.

— Depuis le tout début, bien avant qu’on soit obligés de se regrouper.

— Combien de temps un Blanc peut-il tenir dans la « Panade » ?

L’autre gonfla les joues.

— Vous le savez aussi bien que moi… En tout cas personne n’a jamais pu arriver jusqu’ici si c’est ce que vous voulez me faire dire ! Surtout pas un Blanc !

— Pourquoi tu restes, toi, Roddy ? interrogea le vieux Dean. Tu pourrais quitter les camps et traverser tranquillement toute cette saloperie avant l’éclosion des œufs.

Le Noir eut un sourire des lèvres.

— Ma femme est blanche, murmura-t-il. De plus elle est enceinte, je me vois mal l’abandonner. Ce serait bien moche de ma part. Après ça, j’aurais du mal à me regarder dans une glace. Et puis c’est chez moi, ici ; partir, ce serait déserter.

— On a peut-être une chance de s’en sortir tous, les Noirs comme les Blancs, dit alors le vieux Dean. Seulement il n’y a pas une seconde à perdre ! Cet homme qui tire en ce moment, c’est le ciel qui nous l’envoie ! Je ne sais pas comment il a pu résister au Mal de la Lande, mais une chose est certaine : il y est arrivé ! À nous à

présent de savoir pourquoi ! Dis-moi, Roddy : Jones est à Robel ce soir ?

Devant l'affirmation muette du Noir, il ajouta :

— Alors prenez une jeep et arrangez-vous pour me ramener ce type-là ! D'après les coups de feu, il doit être au nord, juste au-delà des dunettes. Je ne sais pas…

Il n'acheva pas sa phrase car le colosse noir était déjà en route.

CHAPITRE VII

À la sensation d'harmonie totale succédait à présent un engourdissement nauséeux, doublé d'une impression de brûlure intense et diffuse qui n'épargnait aucune région du corps.

Allongé, Jag ne distinguait qu'une clarté clignotante au-dessus de lui.

Accablé par une faiblesse persistante, il se sentait incapable d'exécuter le moindre mouvement.

L'esprit brumeux, il percevait les bribes d'une conversation, murmure confus dont il avait du mal à s'imprégner.

— Le réflexe rétinien redevient normal… Vous pouvez enlever la sonde pulmonaire… Vérifiez la tonicité…

— Et dans combien de temps sera-t-il en état de parler ?

— Il récupère incroyablement vite. Je n'ai encore jamais vu un pareil spécimen !

— Les examens sanguins ?

— Négatifs. Du moins pour ce qui nous concerne : il n'a pas développé d'anticorps spécifiques. Il est tout simplement dix fois plus résistant que la normale.

Le reste se perdit dans un tourbillon qui replongea Jag dans un état semi-comateux, un univers peuplé d'êtres insaisissables dont les visages se diluaient dans l'éther.

*

*   *

Lorsque Jag reprit connaissance, il se découvrit allongé dans un lit, un vieil homme au regard d'onyx à son chevet.

Le décor alentour était tout ce qu'il y a de plus fonctionnel. Une grande armoire, une table, des potences tout autour du lit, au plafond un tube lumineux qui dispensait une clarté éblouissante.

Avant de replonger dans la réalité, Jag éprouva le besoin de prendre un peu de temps, histoire de se refaire au contexte.

Alors, petit à petit, tout lui revint de son long périple dans le désert blanc, de la fantastique attaque des charognards, de son renoncement…

Ayant rechaussé ses esprits, Jag s'intéressa alors à l'inconnu qui se tenait debout au pied du lit.

Il s'agissait d'un homme âgé comme en témoignait son épaisse crinière couleur argent et son faciès taillé au burin. La peau cuite et recuite par les éléments, les yeux profondément enchâssés dans des orbites surmontées de sourcils gris incroyablement broussailleux qui renforçaient encore l'acuité de son regard métallique, l'homme avait l'allure d'un lion des prairies.

Grand, plutôt bien découplé, sanglé dans une combinaison grisâtre assez ample qu'il avait dû remplir quelques années auparavant, alors qu'il se trouvait au sommet de ses possibilités, l'homme dégageait un sentiment de chaleur spontanée qui se trouvait cependant tempéré par la minéralité de son regard inquisiteur.

Le point de la situation rapidement fait, Jag décida que le moment était venu de rompre le silence. Ses lèvres se décollèrent comme deux morceaux d'adhésif.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en coassant péniblement.

— Mon nom est Dean, se présenta-t-il. Teri Dean. On me surnomme le Patriarche. Je suis responsable de toute la communauté et en particulier de la base de Robel où nous nous trouvons.

Jag ferma les yeux, emporté par cette avalanche de paroles. Son esprit avait du mal à suivre. Si son corps ne se ressentait pas des épreuves passées, si aucune douleur particulière ne venait le tourmenter, il n'était pas pour autant au mieux de sa condition. Une

étrange langueur l’empêchait de coordonner ses pensées. Il porta la main à son front, soudain victime d’une migraine foudroyante. Sur sa tempe, une veine pulsait follement, saillante comme une cordelette.

— Qu’est-ce qui m’est arrivé ? parvint-il à demander lorsque la douleur eut diminué d’intensité.

— Vous avez été atteint par ce qu’on appelle le Mal de la Lande, ou plus communément le Syndrome de la Panade, expliqua posément le vieux Dean en prenant soin de bien articuler. On vous a récupéré au pied d’une dune, à moins de deux kilomètres d’ici. D’après notre toubib, vous êtes tiré d’affaire, à présent…

Admiratif, le vieil homme secoua la tête.

— Je dois admettre que vous avez réussi là un exploit sensationnel, reprit-il. Personne n’était parvenu à traverser la lande jusqu’à ce jour. Un moment, nous avons pensé que vous étiez immunisé contre les effets de cette saloperie, mais les examens ont révélé qu’il n’en était rien. Seules votre volonté et votre force hors du commun vous ont amené jusqu’ici. Et ça ne peut pas nous aider…

À cet instant, la lumière palpita puis s’éteignit, plongeant la pièce dans le noir intégral.

— Une panne de groupe électrogène, commenta le Patriarche. Ça ne va pas durer.

— Et Cavendish ? s’inquiéta soudain Jag. Où est-il ?

— Je suppose que vous voulez parler de votre compagnon ?

— Oui, s’empressa Jag, comment va-t-il ?

Il s’ensuivit un silence embarrassé, d’autant plus redoutable pour Jag que l’obscurité ne lui permettait pas de lire sur le visage de son interlocuteur.

— Il n’avait pas votre résistance…

Une main d’acier se referma sur le cœur de Jag. Il se sentit glacé jusqu’à la moelle des os. Une question lui brûlait les lèvres qu’il avait peur de poser.

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour le tirer de là, termina le vieux Dean, mais à partir d’un certain stade la maladie devient irréversible. Les principes vitaux sont bloqués.

Définitivement. Pour l'heure, votre ami survit grâce à un oxygénateur.

Jag eut l'impression qu'il sombrait dans un gouffre sans fond. Chaque information lui faisait l'effet d'un coup de poignard.

— Vous me dites bien la vérité ? s'enquit-il en chevrotant. Il n'est pas mort, au moins ?

— Je n'ai aucune raison de vous ménager, répondit le Patriarche. Votre ami est sur le fil du rasoir et nul ne sait comment le mal va évoluer, de quel côté il va tomber.

— Il… Il a une chance ?

— Personne n'en a jamais réchappé. Il est loin d'avoir votre constitution…

Jag sentit des larmes lui baigner les yeux. Continuer à vivre sans Cavendish ne le tentait guère. Il n'en avait.pas le goût.

Une porte s'ouvrit soudain qui fit refluer les ténèbres.

Précédée par une énorme lampe-tempête qui jetait sur les murs des lueurs aquatiques, une silhouette pénétra dans la pièce, que Jag reconnut tout de suite malgré la pluie intérieure qui lui brouillait la vue.

Il s'agissait du Noir qui l'avait tenu en respect dans la lande.

— On a un problème de distribution, annonça-t-il en déposant la source de lumière sur une tablette avoisinante. Toutes les lignes se mettent en court-jus ! Ça risque de durer un moment alors il faut en revenir aux bonnes vieilles méthodes…

— L'oxygénateur ? s'inquiéta le vieux Dean.

Le Noir eut un geste apaisant.

— Tout ce qui touche au bloc opératoire et à la réanimation est indépendant. De ce côté-là, tout baigne. Et lui, demanda-t-il en désignant Jag, comment il va ?

— Aussi bien que possible, dit le Patriarche.

— Je suis bien content qu'il en soit sorti, affirma le colosse. J'étais pas très fier de moi…

Sur ce, il s'esquiva et revint aussitôt, porteur d'un bol fumant qu'il posa à la tête du lit.

— Voilà de quoi l'aider à remonter la pente ! déclara-t-il.

Puis, devant le silence qui succédait à chacune de ces sorties, il comprit que sa présence n'était pas souhaitée et il s'en fut sur une dernière boutade qui ne fit rire que lui.

— C'est un brave garçon, fit le vieux Dean lorsqu'ils furent de nouveau seuls.

— Il m'aurait tué sans hésiter si j'avais persisté à vouloir monter dans l'hélicoptère, dit Jag avec rancœur. S'il nous avait laissé monté à bord, Cavendish n'en serait pas là !

— Rien n'est moins sûr. Il vous a tout de même laissé du ravitaillement et c'est peut-être grâce à ça que vous êtes encore en vie…

— Comment ça ?

— Lorsqu'on est contaminé, la nourriture est la dernière barrière qui vous sépare du néant. Ça ne soigne pas vraiment mais ça repousse l'échéance. Vous avez faim ?

Jag secoua la tête en signe de dénégation.

— Il va falloir vous forcer si vous ne voulez pas rechuter.

Justement, Jag n'était pas du tout certain de vouloir s'en sortir.

— Qu'est-ce que c'est ? grimaça-t-il en jetant un œil sur le bol fumant que lui tendait à présent le Patriarche.

— Du charognard bouilli. Ce n'est pas très appétissant mais nous n'avons rien d'autre à vous proposer.

Une nausée secoua Jag. Des images atroces lui revinrent en mémoire.

— Je ne pourrai jamais avaler ça ! se défendit-il.

— On a tous dit ça et maintenant on est bien contents de pouvoir en avoir au moins une ration quotidienne. Comment vous vous appelez ?

— Jag. Jag fils de Patch !

— Eh bien, il faut manger, Jag ; coûte que coûte ! C'est une bête immonde, c'est coriace, ça n'a pas très bon goût, on ne s'y habitue jamais, mais il faut considérer les choses sous un aspect comique, avec du recul…

— Comment ça ?

Un sourire en coin éclaira une seconde le visage austère du Patriarche.

— Nous avons rajouté un élément à la chaîne : nous sommes devenus les fossoyeurs des fossoyeurs ! Mangez à présent. Je reviendrai plus tard !

Comme il atteignait la porte, Jag l'interpella :

— Dites, pourquoi restez-vous dans cette région ?

— Je vous expliquerai tout cela plus tard, lorsque vous serez en état de tenir debout. En attendant, mangez, c'est le plus important. Si votre ami s'en sort, il vaudrait mieux que vous soyez là…

Et Jag se retrouva seul, plongé dans un abîme de perplexité.

*

*   *

Durant la période qui suivit, Jag connut des états de veille entrecoupés de plages de sommeil profond qui altérèrent chez lui toute notion de temps.

Tant et si bien qu'il eût été incapable de dire s'il demeura alité quelques heures, quelques jours, voire même plusieurs semaines.

Il se livra à quelques pitoyables tentatives pour se lever, essais non transformés qui le firent renoncer, ses jambes se révélant impuissantes à le soutenir. Ce constat de faiblesse le rendit furieux. Jamais, même dans les moments les plus pénibles de son existence, il ne s'était senti à ce point humilié. Enchaîné à un mur dans un cul de basse-fosse, rivé à un timon et tirant une charrue, rabaissé à la triste condition d'esclave, jamais il ne s'était senti si diminué.

De fait, en y réfléchissant, il se rendit compte qu'il n'avait jusqu'ici vécu que sur sa force pure. Bien sûr, il était capable de penser, de réfléchir, mais dans cette nouvelle dimension sauvage le geste prévalait souvent l'idée. La force, la volonté, et l'instinct. Voilà ce qui l'avait amené jusque-là. Et aujourd'hui que ses muscles le

trahissaient, il se sentait totalement désarmé, ne trouvait plus ses marques.

Heureusement, ces crises de pessimisme furent compensées par la présence d'une fille chargée de veiller sur lui.

Au début, Jag ne fit que l'entr'apercevoir. Elle ne fut d'abord qu'une forme floue, un visage aux traits imprécis sur lequel il ne porta qu'un regard de circonstance.

Puis, insensiblement, sans qu'il en soit conscient, il se mit à attendre, à espérer sa venue.

Chacune de ses apparitions lui causait un trouble grandissant. Il n'en finissait pas de la détailler, ce qui n'était pas si simple si l'on songe qu'il le faisait en cachette, ne se sentant pas en mesure d'entamer des joutes amoureuses.

Dans les moments de creux, c'est-à-dire entre deux visites, il s'astreignait à faire le point, à ranger ses idées, et ce qu'il découvrit alors le consterna.

Malade, diminué, relevant tout juste de la mort, le corps encore meurtri, son compagnon, son ami, son frère à l'agonie, il s'enflammait pour une inconnue ! C'était ahurissant mais il n'y pouvait rien. La nature, la vie était la plus forte qui se chargeait d'instiller une nouvelle sève dans un cœur desséché.

Honteux, Jag commença par se cabrer, refusant tout net d'adhérer à un sentiment qui le reléguait à l'état de renégat de l'honneur, du devoir.

Puis sa résistance fondit et il s'installa dans son bonheur tout neuf comme un pied constellé de cors, cals, et autres durillons dans une chaussure en feutre. Retenant son souffle de peur qu'il fasse éclater son cœur gonflé de passion, il la détailla, la regarda vivre.

Elle était aussi fine, aussi gracile que lui fort et brutal.

Elle se déplaçait avec une grâce naturelle, s'affairait en des gestes coulés, harmonieux, ressemblant à certaines danseuses des peuples scénites.

Lorsqu'elle se tournait vers lui, Jag sentait sa gorge s'obstruer. Elle lui paraissait parfaite, irréelle. Personne ne pouvait avoir cette beauté, ce rayonnement. Personne qui soit matériel…

Dès qu'elle entrait dans la pièce, l'atmosphère basculait. Elle apportait dans son sillage lumière, soleil, sérénité… Une image illumina Jag, lui venant du plus profond de ses souvenirs, alors qu'il n'était encore qu'un enfant craintif attaché aux histoires saupoudrées de soufre que colportaient les conteurs errants.

Cette fille était une fée. Il ne pouvait en être autrement. Tout dans son comportement l'indiquait. Une de ces créatures diaphanes dont la simple venue bouleversait le mauvais ordonnancement des choses.

Elle avait un visage d'ange. Des traits purs, réguliers, qui rappelèrent à Jag ceux de l'Icarienne qui avait mis au monde le premier enfant de la nouvelle race. Des cheveux d'or, coupés court sur le front, en soulignaient l'ovale parfait, se terminaient en une longue natte scintillante qui reposait sur son épaule nue. Mais ce qui fascinait le plus Jag, en définitive, c'était ses mains. Des mains aux doigts longs et fins qui transformaient l'action la plus anodine en une figure quasi artistique.

La conjoncture ne se prêtait guère aux grands échanges et de ce fait les relations du couple ne se bornaient qu'à des dialogues de circonstancié, tels que banalités et conventionnelles politesses.

Cependant les apparitions de cette porcelaine firent plus pour la convalescence de Jag que l'infâme pot-au-feu de rapaces qu'elle lui apportait régulièrement.

Un matin, avec l'insupportable brouet, elle amena un livre.

Jag s'en saisit maladroitement, presque religieusement.

Bien sûr, Jag n'avait pas été sans voir de livres. Il ne s'agissait nullement pour lui d'une découverte. Maintes fois il avait observé autour de lui des personnages ancrés à cette chose étrange, le regard à la fois fixe et fiévreux, comme s'ils mangeaient avec leurs yeux, tournant un feuillet comme on passe d'un plat à l'autre.

Jag savait également que les signes rébarbatifs qui couraient de page en page, disposés selon un rituel qui lui échappait, que ces signes donc, assemblés, finissaient par raconter quelque chose.

Le vieux Patch lui-même lui avait avoué tenir pour au moins la moitié de ses connaissances du livre. Intrigué, Jag lui avait alors

demandé des précisions, puis la clé de ces amas de papiers, mais le vieux avait refusé tout net.

— D'abord, il ne suffit pas de savoir pour être un bon maître, avait-il argumenté. Et puis, si tu veux mon avis, ça ne servirait à rien de te titiller l'esprit avec des pratiques d'hier. Tu es un homme d'aujourd'hui, Jag, de demain. Ta vie, c'est la réalité du présent, la survivance dans cette nouvelle dimension sauvage. Je pourrais t'apprendre à lire, c'est certain. Seulement tu ne trouverais pas dans ces pages les réponses aux questions qui mèneront ton existence. Tout ce que tu découvrirais ne pourrait que te rendre songeur, puis amer. Tu vivrais dans le culte du passé, la nostalgie t'amollirait l'esprit et le comportement et tu finirais par perdre ton identité. On verra ça plus tard, quand ton caractère sera définitivement trempé…

Et l'affaire en était restée là. Puis le vieux Patch était passé de vie à trépas et Jag avait vécu sans plus jamais se soucier du problème.

Jusqu'à ce jour, Jag n'y avait plus pensé que de très loin, associant cette connaissance à un luxe réservé aux Puissants de toutes sortes, aux nantis cousus d'or, pourris de vices.

Et voilà qu'après une longue parenthèse, le livre réintégrait son univers. Intrigué, gêné, Jag observa longuement le volume, en caressa la reliure et la couverture, le gainage de cuir épais, incapable d'adopter une contenance, à la fois coincé par son ignorance et déconcerté surtout par le geste de la jeune femme qu'il assimilait à un cadeau.

— J'espère que ça vous plaira, intervint-elle, devant ce qu'elle prenait pour de l'hésitation. C'est l'histoire de mes ancêtres, l'histoire de cette terre, du bétail, du blé et du pétrole…

— Du bétail, du blé et du pétrole, répéta Jag d'une voix neutre.

Une lueur d'angoisse traversa les yeux de la fée.

— Vous l'avez peut-être déjà lue ? fit-elle prématurément désappointée.

— Non, non ! s'empressa Jag en secouant la tête. Je… Je suis sûr que c'est un excellent livre.

Jamais il ne s'était senti aussi pitoyable. Ses doigts se resserrèrent autour du volume et il fut soudain saisi d'une folle envie de le déchirer. Puis son regard croisa celui de la jeune femme et il se

calma instantanément. Cette fille devait terrasser les hommes plus sûrement que la lèpre de la lande.

— Je ne sais même pas votre nom, fit-il d'un seul coup.

Un instant désarçonnée, la fée eut un sourire grave qui éclaira son visage sous un nouveau jour.

— L,I,L,A, comme la fleur mais sans S, répondit-elle avec malice.

Dépassé, Jag eut un sourire de circonstance.

— C'est très joli, s'empressa-t-il. Et pas commun.

Une fois seul, il se maudit de son lamentable stratagème. Il aurait été mille fois plus simple d'avouer son ignorance plutôt que de vouloir la dissimuler comme une tare. D'autant que la fille n'avait pas été dupe à ce qu'il semblait. Comment allait-il s'en sortir, à présent ? Les prochaines visites le mettraient au supplice. Il aurait bonne mine lorsqu'elle lui demanderait où il en était de sa lecture, ce qu'il pensait du déroulement de l'histoire !

Furieux contre lui-même, il ouvrit le volume, chercha un moyen de déchiffrer l'inépuisable cohorte de signes. Rapidement pris de vertige, il fit défiler les feuilles, espérant une gravure qui lui permettrait au moins de détecter la bonne manière de tenir le livre.

Hélas, tout n'était qu'écriture.

Désespéré, Jag se laissa aller en arrière, grimaça sous la douleur sourde qui irradiait encore de sa côte finalement fêlée.

Ses pensées dérivèrent alors sur Cavendish et il eut honte de son comportement futile. Son ami luttait contre la mort et lui se préoccupait seulement de ne pas passer pour un bégaud aux yeux d'une femelle dont il n'avait saisi qu'une partie du prénom.

— Comme-la-fleur-mais-sans-s, murmura-t-il à plusieurs reprises.

Il décida finalement que ça lui allait très bien.

CHAPITRE VIII

Tout en remontant l'allée centrale du camp, le vieux Dean faisait le détail de la situation d'une voix morne.

De nouveau sur pied, en pleine possession de ses moyens, Jag l'écoutait, atterré.

Cavendish avait vu juste. L'uranium était bien responsable de cette désolation. Une énorme station orbitale à propulsion nucléaire était tombée à la pointe ouest de la lande.

Dès lors, la radioactivité avait évidemment provoqué des dégâts considérables à la faune et à la flore de la région, mais elle avait eu des conséquences imprévisibles et infiniment plus dramatiques.

La discussion amena les deux hommes au pied d'un mirador en bois brut haut d'une vingtaine de mètres au sommet duquel trônait une plateforme d'où l'on pouvait avoir une vue d'ensemble sur les alentours de la base.

— La radioactivité ne nous a pas épargnés non plus, commenta le Patriarche en agrippant un barreau de l'échelle qui menait au faîte du mirador. Nous avons eu beaucoup de morts et les survivants se sont regroupés autour des deux derniers puits de pétrole en activité. Ici, nous sommes à Robel. Spade est à l'est, à une dizaine de kilomètres. Nous nous sommes réorganisés tant bien que mal, et en dépit de quelques incidents inhérents à la nature humaine, tout se passait plutôt bien…

Désignant alors l'échelle, il demanda :

— Tu te sens assez fort pour grimper jusque là-haut ?

Jag approuva du chef. Il avait complètement récupéré. En fait, il ne s'était pas écoulé plus de quatre jours depuis qu'il avait repris connaissance, même si cela lui avait semblé durer des siècles. Il se

sentait bien des bouffées de langueur de temps à autre mais c'était facilement surmontable. Bien sûr, il aurait pu rester un peu plus longtemps à fainéanter mais cela ne correspondait pas à sa nature. D'autant que les circonstances ne s'y prêtaient guère et qu'il était curieux d'en apprendre plus. Et puis il avait à peu près épuisé tout son capital de finasseries à déjouer les attaques pernicieuses de Comme-la-fleur-mais-sans-s, cette dernière commençant à trouver louche qu'il détourne systématiquement la conversation chaque fois qu'elle abordait le chapitre lecture. Cela lui avait permis de la connaître mieux, de poser des jalons pour une conquête qu'il se réservait d'entreprendre au moment qu'il jugerait opportun.

Sa première visite avait évidemment été pour Cavendish et il en était ressorti bouleversé.

La vision de son ami attaché, saucissonné à son lit, avec des tuyaux dans le nez, dans la bouche, d'autres sondes plantées sur ses bras maigres, sur ses flancs ravinés, cette vision de cauchemar l'avait quasiment anéanti. Quittant la salle, il était resté debout dans le couloir, livide, adossé au mur, incapable de réagir.

C'était là que le vieux Dean l'avait rejoint.

— Faut pas t'affoler, petit, lui avait-il alors murmuré en lui pressant amicalement le bras. Il est encore vivant après tout ce temps, c'est bon signe. Il ne faut pas te fier aux apparences. C'est spectaculaire mais pas vraiment aussi terrible que ça paraît. On l'a attaché pour qu'il ne mette pas de pagaille dans tout l'appareillage. Et tous ces tuyaux, c'est pour le nourrir, le soutenir, pour forcer son organisme à réagir. Il n'a quasiment plus de réflexe, et surtout pas celui de vivre, alors il faut aller chercher son dernier souffle de vie, l'accrocher, l'amplifier. Il faut remécaniser ses fonctions. Ce traitement, petit, on le lui fait subir, on le lui inflige. On est obligés d'aller contre sa volonté puisqu'il n'en a plus. Maintenant, ça suffit, viens voir ce qui t'attend ! Tu voulais savoir pourquoi nous ne quittions pas la région, le moment est venu d'éclairer ta lanterne !

Et c'est alors qu'ils avaient commencé à parcourir le camp. S'assurant que Jag suivait bien, le Patriarche escalada prestement l'échelle, se hissa sur la plate-forme où Jag le rejoignit passablement essoufflé.

Le vieux Dean le laissa récupérer, puis il reprit :

— Tout se passait trop bien. Notre survie aura finalement été de courte durée. Robel et Spade ne seront bientôt plus que deux nécropoles…

Comme Jag le fixait avec effarement, il toupilla doucement, doigt tendu, désignant la marée blanchâtre qui les entourait.

— Voilà le premier ennemi, commenta-t-il en riant nerveusement. Les œufs de grenouilles…

Comme Jag le regardait, incrédule, pétrifié, il expliqua ;

— Eh oui ! des œufs de grenouilles. La radioactivité n’a pas seulement détruit, elle a aussi provoqué une mutation chez certaines variétés de batraciens qui hantaient nos marécages. Au lieu de disparaître, comme la plus grande partie de la faune, ces grenouilles, des Dendrobates, ont commencé à se reproduire à une vitesse effroyable. L’ennui, c’est qu’en temps normal, les Dendrobates sont des amphibiens dont il vaut mieux éviter le contact car leur peau sécrète un alcaloïde dangereux, quelque fois mortel s’il passe dans le sang. Le phénomène de mutation n’a rien arrangé, au contraire. Les nouveaux Dendrobates ont triplé de volume et ils sont agressifs. Ils sont plus venimeux aussi. Soumis à leur contact, on est pris d’affreuses démangeaisons ; la peau brûle à ce point qu’on commence à s’écorcher vif. Puis les membres se mettent à gonfler, le corps double de proportions et dans le plus mauvais des cas, lorsque le cœur est robuste, on finit par mourir d’étouffement dans d’atroces souffrances…

Effaré, Jag eut une grimace dubitative.

— Nous n’avons à aucun moment aperçu la moindre grenouille, souffla-t-il.

— La ponte terminée, les femelles et les mâles rentrent sous terre pour y mourir ; c.’est un comportement tout à fait incohérent mais nous l’avons vérifié.

— Et… cette espèce de mousse, qu’est-ce que c’est ?

— Une couverture. Une gangue de protection. Juste avant la ponte, les femelles produisent une espèce de mucus que le mâle fouette à l’aide de ses pattes arrière. Il se forme alors une drôle de mousse dense, quasi compacte, où la femelle peut déposer ses

œufs. Le mâle les arrose de sa semence pour les féconder tout en poursuivant son manège et ainsi les œufs se retrouvent littéralement enveloppés de mousse. Il finit par se former une véritable croûte d'écume en surface qui protège les œufs de la sécheresse et des prédateurs.

Là, le Patriarche marqua un temps d'arrêt, considérant longuement la vastitude livide.

— Lorsque tout se passe normalement, la ponte n'a pas cette ampleur, reprit-il. Mais là, les lois de la nature sont transgressées. Il n'y a plus d'équilibre naturel. Plus rien pour enrayer cette prolifération démente. Plus d'oiseaux, à part évidemment ces saloperies de charognards, plus de serpents, plus de rongeurs, plus de poissons ou d'insectes aquatiques… bref, rien pour empêcher ce caviar blanc de s'étendre…

Malgré les explications, Jag demeurait incrédule. Le vieux Dean lui semblait bien sombre, bien pessimiste dans sa vision des choses. Il ne comprenait pas sa détresse, n'arrivait pas à partager ses craintes.

— Vous ne serez pas les premiers à devoir affronter un pareil fléau, dit-il, je ne vois pas pourquoi vous vous faites tant de souci. La perspective d'affronter une marée de têtards n'est pas alarmante, il n'y a pas là de quoi voir l'avenir en noir.

Le Patriarche eut un rire de gorge.

— La chaîne est rompue, fit-il. Ces saloperies de grenouilles ne respectent plus le cycle traditionnel. Elles sautent un maillon. Leur évolution est plus rapide. Elles passent de l'état d'embryon à celui de grenouille adulte sans plus de transition. Évidemment, le temps d'incubation est plus long mais elles gagnent un stade, évitent celui où elles étaient le plus fragiles, plus vulnérables surtout. Le jour où elles surgiront de leur enveloppe, elles seront adultes, grosses comme le poing, opérationnelles si l'on peut dire. Elles déferleront de tous les côtés. Ce sera un océan, un raz de marée contre lequel nous ne pourrons rien, sinon nous enfermer dans quelque réduit pour mourir de faim.

Sans complètement cerner la situation, Jag commençait à se faire une idée plus précise de ce qui se tramait alentour. Mais il restait

cependant des tas de points obscurs en suspens.

— Mais vous attendez quoi, exactement ? demanda-t-il lorsqu'il eut classé ses idées. Vous ne pouvez pas être à ce point attachés à cette terre que vous ayez décidé d'y mourir ? Pliez bagages, partez ! Vous vous construirez un avenir ailleurs ! La planète est remplie de coins tout aussi accueillants que celui-ci !

— Nous n'avons rien contre la transhumance, répondit le Patriarche, mais nous sommes coincés ici. Le Syndrome de la Panade, comme nous l'appelons, nous empêche de partir. Ce mucus transformé en écume est extrêmement volatile. Tout mouvement, toute agitation dans cette masse d'écume soulève un véritable tourbillon de pollen microscopique ; une poussière invisible à l'œil qui s'infiltre partout, dans le nez, dans les poumons, et qui finit par passer dans le sang. Tout se fait tranquillement, insensiblement, à l'insu des futures victimes qui ne remarquent rien, et pour cause. Puis l'organisme se trouve soudain saturé et le processus s'enclenche. On ressent une profonde vacuité, un grand détachement et tout ce qui nous semblait important, voire même vital, devient dérisoire, dénué du moindre intérêt. On n'a plus envie de rien. Sinon de poser son cul et d'attendre. C'est la seule volonté qui nous reste. Ne plus bouger et attendre la mort avec sérénité. Voilà pourquoi nous ne bougeons pas.

Cette révélation impressionna Jag car elle le plaçait dans un contexte dont il avait eu à souffrir. Lui s'en était tiré sans trop de mal mais Cavendish n'avait pas eu la même chance.

— Mais vous disposez d'hélicoptères, pourquoi vous ne vous en servez pas ?

Le Patriarche secoua longuement la tête.

— On aurait pu, au tout début, avoua-t-il. Seulement on ne s'est pas vraiment méfiés. Tout ça nous semblait anodin, pas vraiment dangereux. Un phénomène local. Puis la ponte s'est intensifiée, et les œufs ont commencé à grossir, faisant progresser l'océan d'écume… Quand on s'est réveillés, il était trop tard. En fait, on ne s'était pas inquiétés car on ne savait rien de ce pollen et de ses effets… Ensuite, il était trop tard. Le piège était en place. Et il nous a fallu du temps pour comprendre ce qui arrivait à certains de nos

compagnons soudain prostrés, dépressifs. La marée en a profité pour progresser, pour s’étendre à perte de vue… Et elle continue de gagner du terrain, la nuit surtout ; sans qu’on sache vraiment pourquoi, c’est la nuit que les œufs se développent…

Des images vinrent s’inscrire dans la tête de Jag. Il revécu ce petit matin où Cavendish avait découvert la vastitude blanche alors que lui se rasait. La veille au soir, le terrain était dégagé jusqu’à l’horizon… Il eut soudain froid dans le dos. En fait, c’était lui qui avait insisté pour passer à tout prix. Bien sûr, il s’en était remis à son cheval, à l’instinct animal… Mais le danger n’offrait pas un caractère habituel, la menace n’était pas immédiate. Le péril était élaboré, intelligent.

La voix du Patriarche tira Jag de ses pensées.

— Le problème avec les hélicoptères, c’est qu’ils ont une autonomie restreinte et qu’ils ne sont pas fait pour le transport. Alors on s’en servira en tout dernier ressort, juste avant l’éclosion. Ils ne pourront guère emmener qu’une trentaine de personnes, des femmes et des enfants, et nous sommes plus de deux cent cinquante. Il faudra tirer au sort. C’est une solution sordide mais nous n’avons pas le choix.

Le visage de son infirmière traversa l’esprit de Jag. Combien de chances avait-elle de figurer parmi les heureux gagnants de cette sinistre loterie ?

— Il doit bien y avoir une solution, murmura-t-il tout haut.

— C’est ce qu’on a longtemps cru, fit le Patriarche. Si tu en trouves une, on ne t’en voudra pas !

— Je ne prétends pas être plus malin que vous tous, se défendit Jag, mais souvent, à force d’avoir le nez dans la fourmilière, on oublie qu’on a des jambes pour en sortir.

— C’est vrai, admit le vieux Dean, un peu de sang frais ne peut pas nous faire de mal.

— Rien ne résisté au feu, dit Jag, vous pourriez certainement incendier la lande…

— On a essayé et ça marche. Seulement nous ne produisons pas assez de pétrole pour pouvoir nous frayer un chemin aussi long. Il nous faut de l’énergie pour alimenter les lance-flammes qui nous

permettent de repousser l'avance de la Panade, il nous en faut aussi pour alimenter la base en courant électrique, et il nous en faut encore pour faire voler les hélicos chaque jour pour les missions de ravitaillement. De plus, il faut stocker pour assurer le départ de ceux que le sort aura désignés…

La tête tourbillonnante d'idées, Jag resta silencieux à contempler la fièvre qui animait le camp. Dans le contexte, c'était tout à fait étonnant de voir l'agitation qui régnait partout. Des grappes d'enfants se poursuivaient en criant, comme si de rien n'était. Somme toute, il n'y avait rien là de bien extraordinaire, le monde de l'enfance s'adaptant très vite aux contingences les plus rigides. Ce qui était plus confondant, par exemple, c'était de voir les adultes vaquer à leurs différentes obligations. Jag fut stupéfait par le spectacle de deux hommes affairés à repeindre la façade d'un bâtiment.

Surprenant son trouble, le Patriarche expliqua :

— Nous avons choisi de vivre comme s'il n'y avait pas d'échéance. C'est le seul moyen de ne pas sombrer. Ce n'est pas toujours facile mais c'est ça ou la folie.

— C'est très courageux, dit Jag.

— Nous avons toujours fait face ; nous continuons.

Une chevelure rousse, flamboyante, attira soudain l'attention de Jag. Un déclic se fit dans sa tête, des images affluèrent, gelées jusque-là par son inconscient.

— Cet homme à la chevelure presque rouge, il pilotait l'hélicoptère qui s'est posé près de nous…

— Il s'appelle Ogden. C'est un homme pas bien facile à vivre. D'ordinaire, il est campé à Spade mais pour l'heure il est bloqué ici par la révision complète de son hélico…

Sourcils froncés, le masque farouche, Jag cherchait dans sa mémoire le détail qui le chiffonnait.

— Il avait un masque ! explosa-t-il tout à coup. C'est ça ! Il portait un masque alors que son compagnon n'en avait pas ! Pourquoi cette différence ?

— – C’est encore une anomalie inexplicable, dit le Patriarche. Les Blancs sont sensibles à la poussière d’écume, et pas les Noirs. C’est un pied de nez du Destin !

— Et ces masques, ils ne protègent pas ?

— Si, mais pas suffisamment. Ils ne font que retarder les effets du pollen. Au sol, ils assurent dix minutes d’invulnérabilité. Après, il faut changer les filtres. C’est très contraignant, pas efficace à cent pour cent, et de toute façon nous ne disposons pas de masques pour tout le monde.

La fièvre de Jag retomba. Il croyait avoir mis le doigt sur quelque chose d’important, devait ravaler son enthousiasme. La montagne accouchait d’une souris. Chaque pion qu’il poussait se trouvait immanquablement stoppé. La situation paraissait vraiment bloquée, insoluble.

Dépité, Jag, laissa de nouveau son regard parcourir la base, fut bientôt distrait par l’énorme machine métallique, haut monstre à la forme de mante religieuse qui pompait le pétrole dans un incessant mouvement de va-et-vient.

En temps ordinaire, le travail de cet imposant dinosaure l’aurait littéralement hypnotisé et il serait resté des heures à l’admirer. Là, il se lassa très vite, la tête farcie d’idées contradictoires.

Furieux de se découvrir stérile, impuissant à changer le cours des événements, il se mit à jurer mentalement, apostrophant la nature, le sort, vouant aux gémonies les hommes de l’ancien monde, créateurs d’une technologie destructrice.

Enfin calmé, il toisa la marée blanchâtre, se remit à cogiter. Combien de temps Cavendish et lui avaient-ils mis pour arriver jusque-là ? Ils avaient passé deux nuits, cela faisait environ deux jours et demi, en gros, non trois journées de progression. Environ trois cents kilomètres. Plus car il fallait compter avec la croissance des œufs qui poussait la marée d’autant… C’était hallucinant !

— Vos hélicoptères, vous pensez qu’ils pourront franchir la… Panade ? demanda-t-il abruptement.

Le vieux Dean approuva du chef.

— Ils ont une autonomie moyenne de cinq cents kilomètres, ça devrait suffire. Pour un aller simple, ça ne devrait pas poser de

difficultés. Ce sera certainement juste mais ça passera.

— Cinq cents kilomètres, souffla Jag anéanti. Le salut est hors d'atteinte, du moins pour un homme normal. Et nous ne pouvons compter sur personne pour nous venir en aide. Cinq cents kilomètres ! On est au moins sûrs de ne pas avoir de problèmes de voisinage !

— C'est pas si sûr, intervint alors le Patriarche.

Décrochant une grosse paire de jumelles fixées à un montant du garde-fou à claire-voie, il la tendit à Jag et désigna le sud.

— Jette donc un coup d'œil par là et tu verras notre deuxième ennemi…

CHAPITRE IX

À l’œil nu, on n’apercevait strictement rien, sauf peut-être un vague liseré sombre.

Chaussant les jumelles, Jag faillit tomber à la renverse.

Devant lui, loin, se dressait un mur de tanks, une barrière de chars d’assaut, un littoral de blindés.

Cette vision à la fois incongrue, dantesque et surréaliste arracha un juron à Jag.

Pas vraiment sûr de ne pas avoir été le jouet d’une hallucination, il reprit son observation, beaucoup plus longuement cette fois, en peaufinant le réglage des oculaires.

Il n’avait pas eu la berlue.

Des tanks étaient bien alignés sur toute la largeur de l’axe sud, énormes scarabées à la carapace d’un noir mat. Tous les canons étaient pointés sur la lande, semblant se concentrer sur une même cible : la base.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Jag en abaissant les jumelles.

Le vieux Dean gonfla les joues.

— Nous n’en savons rien. Ils sont arrivés peu de temps après la chute de la station orbitale mais on ne dispose pas de dates précises car à l’époque nous étions occupés à lutter contre les effets de la radioactivité qui nous brûlait toutes nos récoltes, tous nos arbres, anéantissait tout notre bétail, décimait nos amis, nos familles… Un matin, quelqu’un les a repérés mais rien ne prouve qu’ils n’étaient pas déjà là la veille ou bien avant.

— C’était avant ou après la ponte ?

Le Patriarche haussa les épaules.

— C’est difficile à dire car on ne sait pas vraiment quand a commencé la ponte. Elle est partie de la zone des rizières et c’était un coin que nous avions abandonné en priorité. Alors je ne peux vraiment pas te renseigner.

Devant cette nouvelle anomalie, Jag ne put que rester muet. Un peu intrigué, certes, mais surtout fatigué. Il finissait à peine de cerner les limites d’une catastrophe qu’une autre se précisait, tout aussi extraordinaire.

Quoique, à bien y réfléchir, ces tanks ne compliquaient guère la situation. C’était simplement une extravagance de plus.

Un instant, Jag eut la tentation de regagner son lit et d’attendre là que les œufs soient arrivés à maturation. Mais sa pugnacité naturelle reprit rapidement le dessus et une foule de questions lui vint à l’esprit qu’il formula aussitôt :

— Ces chars, vous ne les aviez jamais vus avant ? Je veux dire ailleurs, au-delà de votre territoire ?

Le vieux Dean secoua la tête :

— Non. Je vois ce que tu veux dire mais c’est non. Il y a des coins à épaves, des cimetières mécaniques qui sont en fait d’anciens champs de bataille, mais nous n’avions rien de ça dans nos régions. Et puis jamais des engins abandonnés ne se présentent avec un pareil ordonnancement. Ceux-là sont bien en ligne, en position d’attaque…

Jag resta perplexe.

— Pour attaquer qui, quoi ? Tout ça n’a pas de sens ! À quelle distance sont-ils d’ici ?

Le Patriarche eut une moue.

— Une quinzaine de kilomètres, à peu près.

— Ils peuvent atteindre le camp d’aussi loin ?

— Non. Il faudrait qu’ils se rapprochent pas mal.

— Et ils ne bougent pas ?

— Ils n’ont pas avancé d’un mètre depuis leur apparition. Ils sont là, c’est tout.

Décontenancé, Jag se massa longuement la nuque.

— En fait, on pourrait en déduire qu'ils sont juste là pour vous barrer le chemin, pour vous empêcher de partir par le sud… Ça ne tient pas debout !

Le vieux Dean secoua longuement la tête :

— Non, mais c'est pourtant la seule explication plausible. C'est évidemment ce qui nous est venu à l'esprit : nous pouvions tenter d'emprunter toutes les directions sauf précisément celle-là. Il n'en fallait pas plus pour que nous décidions de comprendre ce que cachait cette menace… Dans un premier temps, nous avons envoyé deux hélicoptères avec pour mission de survoler ces chars et d'aller même au-delà, pour voir ce que cette ligne de blindés entendait protéger…

— Et alors ?

— Alors les deux appareils se sont écrasés.

Les yeux de Jag s'exorbitèrent.

— Tous les deux ?

— Oui. Nous avons perdu le contact radio juste avant la double catastrophe mais l'un des pilotes a eu le temps de nous dire que ses instruments de bord semblaient complètement affolés et que son moteur avait des ratés. Et puis ils sont tombés comme des pierres… Comme ils volaient haut, ils n'avaient aucune chance de survivre à l'impact.

— Les tanks ? s'inquiéta Jag.

— Non. Nous suivions la scène d'ici et je peux t'affirmer qu'aucun des chars n'a ouvert le feu. Les hélicoptères sont tombés d'eux-mêmes, sans que personne n'intervienne, comme s'ils s'étaient trouvés soudain en panne de carburant.

— Et ce n'était pas le cas, évidemment ?

— Non, bien sûr. On ne laisse jamais les appareils décoller avec le plein, pour éviter des tentations malsaines aux pilotes, mais leur autonomie dépasse toujours l'heure de vol, et là c'était dix fois plus qu'il n'en fallait.

— Ces pilotes, ils ne sont peut-être pas mort, du moins sur le coup ; personne n'est sorti des chars pour leur porter secours ?

— Personne ne sort jamais des chars, déclara le vieux Dean avec amertume. Nous n'avons jamais aperçu le moindre mouvement autour des blindés, et ce n'est pas faute d'avoir surveillé, tu peux me croire…

S'interrompant, il désigna les jumelles que Jag avait toujours en main.

— Avec ça, on peut même voir la nuit. On ne s'en est pas privés, comme tu peux le penser. En vain. Jamais rien n'a bougé. Alors nous avons envoyé trois patrouilles de reconnaissance, toutes composées d'hommes forts et expérimentées. Aucun n'est jamais revenu…

Sur ce, le silence s'installa, à peine troublé par la rumeur qui scandait la vie du camp.

Machinalement, Jag porta de nouveau les jumelles à ses yeux.

— Voilà où nous en sommes, commenta alors le Patriarche. Entourés par des milliards d'œufs enfermant des batraciens venimeux et bloqués par une poussière invisible qui nous transforme en zombies si l'on tente la moindre action… Et je ne parle pas de cette ligne de chars qui attendent là, venus d'on ne sait où, comme de gros crapauds d'acier… Si tu veux mon avis, Jag, ton ami et toi n'avez fourni d'efforts que pour venir vous fourrer dans la gueule du loup !

— Quand c'est l'heure, c'est l'heure, renvoya Jag. Seulement je me trouve encore bien jeune pour mourir !

Puis, sautant du coq-à-l'âne, il demanda :

— Qu'est-il arrivé aux éclaireurs ?

— Ils sont parvenus jusqu'aux tanks sans encombre, répondit le Patriarche d'une voix morne. Nous les avons perdus de vue alors qu'ils franchissaient la ligne de blindés…

— Ils ont peut-être tout bonnement filé, ricana Jag. Le salut était peut-être derrière les tanks ?…

Le vieux Dean eut une grimace douloureuse.

— Non, murmura-t-il. Je ne peux pas croire ça. C'est impossible. Ils avaient tous de la famille ici, des femmes, des enfants, des amis. Mon fils faisait partie de la seconde expédition, je suis sûr que lui

serait revenu… s'il avait pu. Je ne peux pas parler pour les autres mais je sais ce qu'il valait. Comme je sais qu'il est mort. Je le sens tout au fond de mes os…

Respectant le trouble bien légitime de son interlocuteur, Jag s'appuya sur la rambarde du mirador, observa longuement la lande recouverte de mucus.

— L'éclosion, c'est pour quand ? demanda-t-il soudain.

— Trois, quatre jours au plus tard. Mais c'est juste une estimation. En fait ça peut se produire n'importe quand. C'est difficile à déterminer avec précision…

— On dispose tout de même d'une journée, non ?

Le Patriarche eut un hochement de tête affirmatif.

— Sans problème. En fait, on a de la chance dans notre malheur : la météo est avec nous. Il y a bien longtemps que nous n'avons plus eu de franc soleil ; sinon la chaleur aurait certainement précipité les événements…

Songeur, Jag resta un moment silencieux à contempler l'horizon. Puis, prenant soudain une profonde inspiration, il annonça :

— Je crois que je vais aller voir ce qui se passe du côté de ces tanks !

— C'est de la folie ! décréta le vieux Dean. Tu cours à la mort !

— Mourir pour mourir, autant risquer le tout pour le tout. Mais j'ai la ferme intention de revenir !

— Une douzaine d'hommes sont morts en s'approchant de ces blindés ! Et je ne compte pas les équipes des hélicoptères.

— Une douzaine d'hommes ont disparu, rectifia Jag.

— Ça ne change rien ! Ils ne sont pas revenus et ils étaient dans une autre condition que la tienne. Tu es convalescent au cas où tu l'aurais oublié ! Rien qu'à escalader cette échelle, tu soufflais comme une bise d'hiver !

— J'ai traversé toute la lande, rappela Jag, et ça personne ne l'avait fait avant moi. Cette fois je serai équipé, ce sera presque une balade de santé.

Ébranlé, le Patriarche ne trouva rien à rétorquer.

— Vous savez, reprit Jag, ce qui fausse souvent les jugements, ce sont les croyances. Douze de vos compagnons ont disparu en allant voir ce qui se cachait derrière ces chars et ça a suffit à geler les mentalités. Mais rien n'est jamais définitif. Ce qui rend les choses impossibles c'est précisément de les croire impossibles.

— Je pars avec toi ! décida soudain le vieux Dean.

— Non, refusa Jag. Votre place est ici, au milieu des vôtres. Ils ont besoin de vous. Dans certains cas, le courage ce n'est pas d'aller au-devant de l'inconnu, mais de rester là où on a besoin de nous.

— Je te trouve bien jeune pour avoir toujours raison, grogna le Patriarche en prenant un air faussement agacé.

— Et moi je me trouve trop jeune pour mourir, rétorqua Jag, c'est pour ça que je dois aller voir ce qui se trouve au-delà de cette ligne de blindés !

CHAPITRE X

Dans un premier temps, Jag avait pensé partir seul mais le vieux Dean l'avait rapidement convaincu de s'entourer d'au moins deux éléments, ne serait-ce que pour que l'un d'eux revienne rendre des comptes en cas de malheur.

L'argument était un peu fumeux, surtout si l'on s'en rapportait aux équipes précédentes, composées de quatre hommes chacune, dont aucun n'avait jamais joué le rôle d'observateur, mais Jag accepta finalement car il n'avait jamais conduit d'automobile, bien que Cavendish ait à tout prix voulu le mettre au volant de sa voiture électrique après leur incursion dans Éden, et que le moment était mal choisi pour apprendre.

Comme la journée était déjà bien engagée, les deux hommes avaient décidé de fixer le départ pour le lendemain matin à l'aube. Ce répit laisserait à Jag le temps de faire le tour de la question et de dresser un inventaire de ce dont il pourrait avoir besoin sur place.

Pour le recrutement, le Patriarche préféra en laisser l'initiative à Jag.

— C'est toi qui pars, lui dit-il, je ne veux pas t'imposer qui que ce soit. Mes critères de sélection ne seraient pas forcément les tiens et nous avons besoin de bousculer les habitudes…

Ne tenant pas à ce que l'affaire prenne une tournure officielle, avec réunion générale et speech approprié, Jag avait demandé au vieux Dean de simplement faire passer le mot.

— Je ne veux que des gens motivés, expliqua-t-il. Si on provoque un rassemblement avec demande de volontaires, certains se sentiront obligés de faire un pas en avant et on n'en sortira pas.

Tandis que si le bruit se répand… tout seul, eh bien, chacun restera libre de son choix.

Ensuite, Jag regagna sa chambre et il commença d'attendre en tentant de mettre de l'ordre dans ses idées. Il lui fallait bien décortiquer la situation s'il ne voulait rien oublier qui lui fasse défaut le moment venu.

Le premier postulant fut Roddy, le Noir qui l'avait tenu en respect dans la lande. Une vieille connaissance. Il alla droit au but.

— Il paraît que tu projettes d'aller voir ce qui se passe au-delà du rideau de blindaille ! exposa-t-il. C'est une idée qui me va comme un gant et j'aimerais bien être du voyage.

Un peu pris de court, Jag resta silencieux, toisant son interlocuteur, se demandant ce qui pouvait bien motiver sa démarche.

— Tu ne me dois rien, finit-il par lui dire. Ce n'est pas parce que tu nous as abandonnés dans la lande qu'il faut te sentir obligé de m'accompagner.

— Il y a un moment que je veux aller me rendre compte de ce qui se trame par là, fit le Noir. Seulement après les trois tentatives ratées, le Patriarche n'a plus voulu entendre parler de rien. De plus il prétendait que j'étais le meilleur tireur de nous tous et qu'on avait besoin de moi pour assurer les missions de ravitaillement.

— C'est vrai ?

— Quoi ?

— Que tu es le meilleur tireur ?

Roddy gonfla les joues.

— Si ça doit avoir de l'importance, .c'est oui. Enfin je rate rarement ma cible, qu'elle soit mouvante ou fixe, mais c'est parce que je sais prendre mon temps. Maintenant il n'est pas du tout certain que je sois aussi adroit face à quelqu'un qui veuille ma peau.

— Tu sais conduire ? s'inquiéta soudain Jag.

— Oui, répondit le Noir un peu désarçonné.

— Alors tu fais l'affaire !

— Ah bon ? Et c'est parce que je sais conduire ?

Jag eut un sourire.

— Pas seulement. D’abord, tu me sembles motivé, curieux des choses ; ensuite, tu sais tirer et ce n’est pas négligeable ; de plus, tu sais exactement ce que tu vaux, et ça, c’est plus rare. Pour couronner le tout, tu sais conduire, c’est parfait. Et puis tu es noir et ça signifie que tu peux te déplacer partout sans prendre de précautions. C’est beaucoup de qualités pour un seul homme !

Comme il s’apprêtait à refermer la porte, le Noir s’adressa une dernière fois à Jag :

— Il y a un drôle d’insecte qui campe devant ta porte, prévint-il. Il était déjà là quand je suis arrivé. M’est avis qu’il ose pas frapper. Tu devrais t’en inquiéter…

Intrigué, Jag s’avança, s’engagea dans le chambranle de la porte.

Un curieux personnage se tenait debout dans le couloir, vêtu d’une chemisette et d’une espèce de long short dix fois trop grand pour lui.

En fait, à mieux y regarder, Jag se rendit compte que l’ampleur des vêtements n’était pas en cause, qu’il s’agissait d’une impression fausse due à l’extrême maigreur de celui qui les portait.

— Tu voulais me voir ? s’enquit Jag surpris.

— Je m’appelle Armyan mais pour tout le monde ici je suis le Criquet, fit le nouvel arrivant d’une voix extrêmement douce. Je n’ai pas besoin de vous dire pourquoi…

Effectivement, Jag n’avait pas besoin d’explications. Jamais il n’avait vu quelqu’un d’aussi grêle. Ce garçon n’avait que la peau sur les os et chacune de ces articulations gonflées par le rachitisme apparaissait comme autant d’erreurs de la nature.

En le contemplant, Jag ne put s’empêcher de penser à Angel.

Seulement Armyan n’était plus un enfant, loin de là, et sa croissance était à son terme.

Ce qui renforçait encore son côté chétif, c’était son incroyable grandeur. Jag était d’une taille au-dessus de la moyenne, puisqu’il mesurait près d’un mètre quatre-vingt-dix, mais l’autre le dépassait d’un empan au moins.

De plus, il était doté d’un cou interminable, blafard, agrémenté d’une pomme d’Adam proéminente, pointue, qui allait et venait sans

cesse, donnant l’impression d’une pointe de couteau promenée sur une peau trop tendue. Le sommet de sa tête s’enorgueillissait d’un bob en toile bleue duquel s’échappaient des mèches blondes hirsutes. Son visage n’offrait aucune particularité, si ce n’est deux yeux d’un admirable vert céladon, un étonnant regard de jade qui vous donnait l’impression, lorsqu’il croisait le vôtre, de contempler un océan de tranquillité, d’apaisement, d’infinie bonté.

Seulement, dans un univers où personne ne se préoccupait véritablement de découvrir la nature de son prochain, le regard d’Armyan n’avait aucune chance de jamais compenser le mauvais tour que la nature lui avait joué en le dotant d’une apparence aussi grotesque.

— Entre, dit Jag en s’effaçant.

L’autre eut une parodie de sourire qui éclaira pourtant son visage de parchemin.

— C’est peut-être pas la peine, grimaça-t-il, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps.

— Si tu le dis…

— Je… J’étais venu pour… mais je comprends que ça ne puisse pas coller… Je ne vous en veux pas… Excusez-moi !

Comme il tirait déjà sa révérence, Jag le happa par le bras, stoppant sa fuite.

— Si tu as pris le temps de venir jusqu’ici, je peux prendre le temps de t’écouter, dit-il. Entre !

Et il le tira dans la pièce, fermement mais sans brutalité, de peur de démanteler la fragile architecture de son squelette.

— Alors ? fit Jag lorsqu’ils furent enfermés, face à face.

Puis il ressentit comme une honte à agir comme un tourmenteur et il invita son interlocuteur à prendre la seule chaise de la pièce tandis que lui s’asseyait au pied du lit.

— Roddy sera du voyage, déclara Jag lorsqu’ils furent installés. Il sait conduire, il sait tirer, et il peut se promener dans la lande sans masque. Dis-moi ce que tu comptes mettre dans la balance ?

Pris de court, Armyan se pencha en avant, dut ramasser son bob, le fit sans bouger d’un poil, en dépliant son interminable bras.

— Je… je sais également conduire mais ça ferait double emploi, lâcha-t-il.

Comme le silence s'installait, Jag le talonna :

— C'est tout ?

Armyan se prit alors la tête à deux mains, cherchant désespérément ce qui pourrait bien le mettre en avant. Sous l'action de la réflexion, ses joues caves se creusaient encore, donnant à ses pommettes un relief macabre.

— Tu tires ? s'inquiéta Jag.

— Pas vraiment.

— Tu sais peut-être te battre ?

L'autre eut un ricanement.

— Ça ne me viendrait même pas à l'idée !

— Tu faisais quoi, avant ?

— Avant quoi ?

— Avant tout ça, lorsque la lande était couverte de blé, d'arbres à fruits ?

— Je regardais, j'écoutais, j'apprenais et j'essayais de dispenser ce que j'avais engrangé. N'étant pas fait pour les travaux rudes, je faisais l'école aux enfants.

Une lueur d'intérêt traversa le regard de Jag.

— Tu sais lire ?

— C'est à peu près la seule chose que je sache faire convenablement. Quand j'étais gosse, les autres n'étaient pas tendres avec moi alors je me suis réfugié dans la lecture, dans le rêve… J'ai lu tout ce qui me tombait sous la main, des contes pour enfants, des revues scientifiques, des romans… C'est fou ce que les anciens aimaient écrire !

— Tu saurais apprendre à lire à quelqu'un ?

— J'ai appris à lire à toute la marmaille des deux camps.

— Tu saurais apprendre à une grande personne ?

Armyan se redressa sur sa chaise, dépassé.

— Un enfant ou un adulte, ça ne fait pas de différence ! On peut apprendre à tout âge.

— C’est… C’est pour mon ami, Cavendish, fit Jag précipitamment. Il fait celui qui sait parce qu’il a un peu honte de son ignorance mais en fait il en souffre. Et moi, je ne peux pas lui apprendre ; c’est un homme sensible, je ne veux pas le heurter. Tu crois que tu pourrais faire quelque chose pour lui ?

— C’est une simple question de volonté. Vouloir, c’est presque savoir.

— Alors, c’est d’accord, fit Jag en se levant. Tu seras du voyage !

— C’est… C’est vrai ? bredouilla Armyan en dépliant son interminable carcasse.

— Nous partirons demain matin, tôt. On se réunira ce soir pour préparer le matériel.

— Et si on ne revenait pas ? demanda Armyan. C’est un marché de dupes.

Jag haussa les épaules.

— Je suis certain qu’on s’en sortira, dit-il. Sinon on se retrouvera tous dans un monde meilleur et tu auras toute l’éternité pour remplir ton contrat !

*

*   *

Comme prévu, le soir, les trois hommes se réunirent pour faire le point. Chacun donna son avis et de la confrontation des différents points de vue naquit une liste d’objets jugés indispensables que le trio s’affaira à rassembler.

Puis les trois hommes se séparèrent et chacun s’apprêta à vivre ce qui serait peut-être sa dernière nuit.

Un peu perdu dans ce camp où il n’avait pas d’habitudes, Jag marcha vers le mirador, escalada l’échelle métallique pour gagner la plateforme d’observation.

Là, il décrocha les jumelles et braqua les oculaires sur la ligne de blindés.

Bien que le vieux Dean le lui eût affirmé, il fut tout surpris de constater que les jumelles permettaient d'y voir pratiquement comme en plein jour.

Ce fut là son seul sujet d'étonnement. Il eut beau attendre des heures, les yeux vissés à la double lorgnette, il n'enregistra pas la moindre activité dans le secteur Sud.

Dépité, il finit par regagner sa chambre, l'esprit encombré de folles conjectures. Préoccupé, il terminait de se déshabiller, dans l'obscurité la plus totale car il ne tenait pas à pomper de l'énergie pour rien, lorsque son instinct l'avertit d'une présence.

Immédiatement figé, il hésitait sur la conduite à adopter, lorsqu'une douce lumière envahit soudain la pièce, dispensée par une petite lampe nouvellement installée à la tête de son lit, sur la table de chevet.

Le souffle coupé, Jag resta pétrifié, incrédule.

Il ne s'était pas trompé, il y avait bien quelqu'un dans la chambre.

Couchée dans son lit, les draps tirés jusque sous le menton, Comme-la-fleur-mais-sans-s le contemplait, fascinée. Elle avait pu se faire une idée grossière du corps de Jag mais n'avait jamais eu le loisir de le voir dans son ensemble et ce qu'elle découvrait la laissait muette.

Il faut dire que Jag n'avait pas la complexion du premier venu. Il ressemblait à un fauve, un de ses magnifiques félins dont le moindre mouvement est à lui seul tout un spectacle.

On pouvait sans vouloir le blesser comparer Jag à un splendide animal. Il se dégageait de lui une espèce de magnétisme qui laissait pantois. Son regard farouche fouaillait les entrailles et il était bien difficile de ne pas succomber à son charme.

Son incroyable musculature n'était pas son moindre atout.

Entraîné jusqu'à la saturation par Patch, son père adoptif, Jag avait commencé très tôt à se développer. Puis il y avait eu les longues courses derrière les chevaux, et aussi l'inhumaine épreuve du joug, tout le temps qu'il avait passé chez les gratteurs de terre à tirer la charrue, les tombereaux, les souches des grands arbres déracinés, toute une suite de péripéties qui avaient concouru à lui forger une anatomie hors du commun.

Le travail au joug lui avait développé les dorsaux, fabriqué des épaules anormalement puissantes, sculpté un grand dentelé dont le relief laissait confondu ; ses pectoraux et ses abdominaux avaient pris une ampleur en regard, ainsi que ses bras nantis de biceps surprenants, de longs supinateurs saillants comme des ventres de gibier ; les cuisses n'étaient pas en reste non plus avec les tenseurs, les couturiers, jusqu'aux jumeaux renflés des mollets, qui roulaient sous la peau en autant de nœuds musculeux.

Le spectacle avait de quoi étourdir.

De son côté, Jag avait du mal à réaliser.

Ils restèrent un moment sans rien dire, de peur de briser l'enchantement, à se regarder, à se boire des yeux, chacun lisant la montée du désir dans la prunelle de l'autre.

Puis la jeune femme choisit de rompre le silence.

— Ce n'est pas dans mes habitudes de me jeter à la tête du premier venu, déclara-t-elle, mais nous ne vivons pas un moment ordinaire. Tu pars demain, je ne sais pas si tu reviendras et de toute façon nous sommes tous condamnés. Et puis j'en avais terriblement envie, surtout…

Le cœur battant, Jag se rapprocha du lit, tira doucement le drap puis le rejeta d'un seul coup, découvrant une nudité sculpturale. Un ventre plat, des seins drus, incroyablement charnus, dressés comme deux dômes provocants, des cuisses fuselées…

Éperdu de désir, Jag s'agenouilla, posa sa tête sur le ventre palpitant.

Une main courut alors sur ses épaules, lui caressa la nuque avec une douceur extrême.

— Viens, maintenant, souffla alors la jeune femme. J'ai trop envie…

Dans un état second, Jag la rejoignit, s'installa entre ses jambes écartées à demi relevées. Il demeura un instant immobile, stupéfait de ce qui lui arrivait, à la détailler. Il remarqua qu'elle avait une fine chaînette d'or autour du cou, à laquelle était accrochée une minuscule croix.

— Viens ! le supplia-t-elle, haletante.

Impatiente, elle se releva sur un coude, tendit son bras, posa la main sur la verge tendue de Jag, l'empauma. Puis ses doigts glissèrent sous les testicules, se refermèrent sur eux, les enserrèrent juste ce qu'il fallait pour que l'étreinte ne dégénère pas en douleur.

Des éclairs dans la tête, Jag ne s'appartenait plus, partagé entre le désir de prolonger éternellement cet état de grâce, de se lancer dans des prémices interminables, et celui de ne plus différer, de plonger sans plus attendre dans cette chair qu'il convoitait.

La jeune femme trancha pour lui.

S'emparant à nouveau de son membre, elle le dirigea à l'entrée de son sexe ruisselant, le promena sur toute la longueur de sa fente déhiscente, puis, d'un violent coup de reins, elle se jeta en avant, s'empalant littéralement dans un feulement de tigresse.

Précipité dans la fournaise, Jag s'abattit sur elle. Leurs bouches se joignirent, leurs dents s'entrechoquèrent. Étroitement mêlés, ils partirent alors dans une chevauchée infernale qui les amena rapidement aux portes du plaisir.

*

*   *

En se réveillant, bien avant l'heure du départ, Jag se retrouva seul. Comme-la-fleur-mais-sans-s avait regagné sa chambre, sans bruit, furtivement, comme elle était venue.

Comme il faisait sa toilette, Jag eut une surprise en croisant son image dans la glace. La jeune femme lui avait passé sa chaîne autour du cou. Sur son torse, la minuscule croix brillait de mille feux.

Une bouffée de tendresse envahit Jag. Il n'était pas près d'oublier cette nuit. La jeune femme s'était montrée insatiable. Et lui avait su répondre à sa fougue. En fin de compte, il avait compris qu'elle s'appelait Lila. Tout bêtement. Sa méprise lui arracha un sourire. Bien sûr, il ne s'était pas vanté de sa bévue. De toute manière il préférait Comme-la-fleur-mais-sans-s. C'était moins commun, moins claquant.

Puis son sourire se gomma. Il avait appris d'autres choses au cours de la nuit. Qu'elle était la compagne du fils du vieux Dean, entre autres. Du coup, leur relation prenait un goût d'amertume. Bien sûr, l'autre avait disparu mais ça ne résolvait rien. L'esprit de communauté restait attaché à certaines valeurs et beaucoup n'auraient pas compris qu'une récente veuve se laisse aller, donnant libre cours à son tempérament. Même si les circonstances avaient un caractère exceptionnel.

Fataliste, Jag s'ébroua. Ce n'était guère le moment de se créer des problèmes. Il y avait d'autres choses à régler, plus urgentes. Pour le reste, il verrait plus tard. S'il revenait… Et s'il y avait lieu de s'inquiéter de l'avenir.

*
*   *

Cavendish était pâle comme un suaire.

Ses lèvres bleutées soulignaient la lividité de son visage.

Immobile, l'éclaireur ne respirait que par le biais de la machinerie. Ses poumons se gonflaient sous l'action de l'oxygénateur tandis que l'on pouvait suivre les battements de son cœur sur l'écran rond d'un oscilloscope.

Debout près de lui, Jag était complètement anéanti. Que restait-il de l'homme débordant de vitalité qu'il avait connu ? Comment croire que ce gisant avait été un combattant si redoutable ?

Comment croire surtout que ce corps de marbre se réchaufferait un jour ?

Rythmant la survie de Cavendish, un feu follet scintillant se matérialisait régulièrement sur l'écran de l'oscilloscope.

Une étincelle. On aurait dit une étincelle. Une braise infime qui couvait sous la cendre. Comment un si minuscule brasillon pourrait-il ranimer un feu dévorant ?

La mort dans l'âme, Jag quitta la chambre, les épaules voûtées. Il se sentait coupable. Cavendish pouvait mourir pendant son absence

et il ne pouvait se faire à cette idée. Il aurait voulu être là, l'assister, lui tenir la main, ne pas l'abandonner en une période aussi cruciale.

Mais il fallait aussi faire avec tout le reste, ne pas renoncer. Ces œufs qui allaient éclore…

Dans la cour, près des bâtiments de la raffinerie, Roddy et Armyan l'attendaient tous deux installés dans une jeep armée d'une mitrailleuse.

Sans rien dire, Jag prit place à l'avant, près du Noir.

Il ne faisait plus vraiment nuit mais pas encore jour. Les ténèbres se diluaient petit à petit, laissant entrevoir un ciel toujours chargé.

Le camp s'éveillait doucement. Des femmes marchaient comme des somnambules, rentrant chez elles, après avoir assuré leur part de travail, accrochées toute la nuit à des lances thermiques, balayant inlassablement les abords de la base de leur jet de flammes afin d'endiguer l'avance de la marée blanchâtre.

Le vieux Dean était là, précédant une assistance clairsemée, surtout composée de curieux. Les regards étaient tous ternes, les visages fatigués. Manifestement, personne ne croyait plus en rien et surtout pas à cette opération de dernière minute.

Il n'y eut pas de discours, pas de commentaires, pas de paroles de circonstance.

Malgré lui, Jag chercha la silhouette de Lila, l'aperçut, un peu en retrait, en ressentit un vif plaisir bien qu'il ne puisse lui adresser le moindre signe de connivence.

Alors, d'une tape de la main sur le capot du véhicule, il donna le signal du départ.

CHAPITRE XI

La jeep franchit bientôt les limites de la base, cordon noirâtre fait de déchets calcinés.

L’air empestait le carburant brûlé.

Puis le véhicule tout terrain s’engagea dans la lande proprement dite, ses pneus aux profondes sculptures arrachant la pourriture en gestation avec d’ignobles bruits marécageux.

Les œufs, écrasés, crépitaient comme les grains de raisin à la pressure.

Nantis de masques enfilés au périmètre du camp, Jag et Armyan dégoulinaient de sueur. Au volant, Roddy devait faire des prodiges pour conserver son cap.

— Cette saloperie n’arrêtera donc jamais de grossir, jura-t-il. J’ai l’impression de rouler sur un océan de merde !

— Laisse-les mûrir encore un jour ou deux, grogna Jag. Je ne tiens pas à me retrouver en pleine lande au moment de l’éclosion !

Le Noir haussa les épaules :

— Là ou ailleurs, personne n’en réchappera…

Jag ne releva pas. Au fond, Roddy avait raison. À quoi bon se débattre, gesticuler comme aurait dit Cavendish ? L’horizon était barré, de toute façon.

Cette image le ramena aux chars et il se pencha à l’arrière, vers Armyan. Assis sur une caisse juste recouverte d’une couverture, les genoux sous le menton, il n’avait jamais tant mérité son sobriquet de « Criquet ».

— À ton avis, demanda Jag, pourquoi est-ce que les hélicos n’ont pas pu approcher des blindés ?

— On ne peut être sûr de rien mais ça ressemble assez à un truc que j'ai lu et que les anciens baptisaient impulsion « radio-flash » ou effet EMP, electromagnétic pulse…

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est produit par une explosion nucléaire. Ça crée une boucle de courant qui passe de l'air dans le sol, puis de nouveau dans l'air et ça donne naissance à un champ magnétique azimutal. Comme l'exploitation avait déjà formé un champ électrique, la combinaison des deux débouche sur l'effet EMP.

— Tu ne pourrais pas être plus clair, râla Jag.

— Ça veut dire en gros que tout ce qui fonctionne avec de l'électricité est instantanément détruit dès qu'on rentre dans son champ d'action.

— Et ça viendrait d'où ?

Sous son masque, Armyan eut une moue.

— Pour tout dire, je n'en sais rien. En fait, c'est juste une supposition, une façon d'expliquer les choses parce que je ne pense pas que cet effet électromagnétique induit soit stable dans le temps, c'est-à-dire durable. Les chars ont pu en être victimes, ce qui pourrait expliquer leur immobilité, mais ça ne tient pas pour les hélicoptères qui sont venus plus tard. Il doit y avoir d'autres causes…

— Bref, tu ne sais rien, rigola Jag.

— Pas grand-chose, avoua Armyan. C'est pour ça que j'ai voulu venir, pour comprendre.

— Et les hommes, s'inquiéta Jag, les équipages de ces chars ? Ils seraient morts ?

Armyan hésita, puis son regard courut de la mitrailleuse sur pied jusqu'à la ligne noire des blindés.

— Peut-être bien qu'il n'y a personne à l'intérieur, lâcha-t-il au bout d'un moment.

— Personne ? répéta Jag interloqué.

— L'écoute pas, intervint alors Roddy en se vissant l'index sur la tempe. C'est sa tête qui est vide, oui !

*

*   *

Jag, qui n’avait pas d’idées préconçues, ne partageait cependant pas l’opinion du Criquet.

Les tanks, séparés d’intervalles d’une dizaine de mètres, étaient trop bien alignés pour que la manœuvre ne soit pas délibérée. Cette formation rectiligne n’était pas le fait du hasard et il fallait bien y voir la patte de l’homme. Seulement comme avait coutume de dire le vieux Patch : « Une balle engagée dans un canon finit toujours par être tirée… »

Donc si on avait pris la peine d’amener des chars jusque-là, c’était dans un but bien précis, pour qu’ils servent. Et contrairement à la logique, les blindés demeuraient là, menaçante de par leur simple présence, hiératiques, mais pas vraiment opérationnels.

Au fur et à mesure que la jeep progressait vers eux, que leurs contours se dessinaient, ils prenaient une tout autre dimension, gommant tout l’horizon.

— Ça y est, clama soudain Roddy, on rentre dans la zone interdite !

Sur tous les cadrans du tableau de bord, les aiguilles oscillaient furieusement. Les lampes témoins se mirent à clignoter.

— Les scientifiques d’avant appelaient ça la « région source », intervint Armyan.

— Région source ou pas, on s’arrête ! commanda Jag.

Le Noir lui jeta un regard au vitriol.

— Si on stoppe, c’est l’enlisement ! prévint-il.

— On s’arrête ! répéta Jag.

Le véhicule immobilisé, Jag prit les jumelles, se leva. Une cinquantaine de mètres plus loin, à peu près sur la même ligne, se trouvaient deux des trois voitures des expéditions précédentes. La dernière avait choisi un autre angle de pénétration et elle était abandonnée à quelques hectomètres, sur la droite.

Prudent, Jag avait préféré ne pas s’aventurer trop avant afin de conserver la jeep en état de fonctionner. Elle pourrait s’avérer

précieuse pour un éventuel voyage retour.

Braquant les jumelles sur les chars, il les eut bientôt à portée de main. Un frisson lui parcourut l'échine. Simultanément, un signal d'alarme se déclencha dans sa tête. La mort planait au-dessus de ces monstres. C'était une impression presque palpable pour Jag. Ils dégageaient des courants négatifs.

Pourtant, rien ne bougeait. C'était le calme, le silence le plus absolu.

— Et si on faisait demi-tour ? proposa tout à coup Armyan. On était tout aussi bien à la base.

— De toute façon nous sommes foutus…

Comme Jag se retournait vers lui, surpris, le Noir se mit à tempêter.

— Vos masques ! tonna-t-il. Vous ne changez pas les filtres assez souvent. Ils sont saturés au bout de dix minutes !

Jag se pencha et changea vivement le filtre à vis du masque du Criquet. Il fit de même pour lui. L'opération terminée, il se livra à un rapide inventaire.

— Il nous en reste six chacun, annonça-t-il en essayant de dissimuler son trouble.

— Ça laisse une heure d'autonomie, commenta Roddy, et encore il faut penser au trajet retour. Sans être pessimiste, on est plutôt mal embarqués ! D'autant que le Criquet n'est pas bien résistant.

— C'était juste un passage à vide, dit Armyan. Ça va mieux, maintenant.

— Tu te sens d'attaque, vraiment ? demanda Jag.

Comme son interlocuteur acquiesçait, Jag décida de passer la vitesse supérieure.

— On s'équipe et on y va ! lança-t-il.

*

*   *

S’enfonçant jusqu’à mi-bottes dans l’épaisse, couche de mucus, le trio progressait vers la ligne de blindés.

Toutes les trois enjambées, Roddy enfilait des chapelets de jurons, pestant contre le vent de folie qui l’avait fait se porter volontaire.

— Je suis venu pour en découdre, pas pour faire office de mulet ! répétait-il sans arrêt.

— Pour en découdre avec qui ? susurra Jag. Il n’y a pas âme qui vive.

— C’est précisément pourquoi il veut se battre, ricanait Armyan. Parce qu’il n’y a personne.

— Toi, le Criquet, regarde plutôt où tu marches, râlait alors le Noir. Tu pourrais bien te casser le col du fémur !

Au moment de quitter la jeep, il avait évidemment fallu se charger du matériel prévu et la faible constitution d’Armyan ne lui permettant pas d’efforts ni violents ni prolongés, ses deux compagnons avaient dû se répartir l’équipement.

Jag, qui ouvrait la marche, s’arrêta soudain.

— Je vais aller devant, prévint-il lorsqu’ils furent parvenus à une centaine de mètres du formidable rideau d’acier. Continuez d’avancer mais doucement. Et ne restez pas l’un près de l’autre, séparez-vous. Pas la peine de transporter le matériel plus loin, mieux vaut rester libre de nos mouvements. Il sera toujours temps de revenir le chercher.

— Et si tu te fais tuer ? ricana Roddy.

— Si je me fais tuer, faites ce que vos jambes vous commanderont. Dans ces cas-là, rien ne sert d’aller contre leur instinct. Et puis si je me fais tuer, sans vouloir vous effrayer, vous n’aurez pas trop le temps de me regretter !

Sur ce, Jag s’ébranla après s’être soulagé d’un caisson de bombes incendiaires.

Bien campé sur ses jambes, le Noir mouilla l’extrémité de son pouce, humecta la mire cuivrée de son arme, un vieux fusil Sharp qui portait à plus de quinze cents mètres, épaula.

— Le premier qui passe sa tête hors de sa boîte de conserve, je lui taille une raie au milieu, marmonna-t-il.

*
*   *

Nanti d'une Winchester 30/30, arme qu'il connaissait bien, Jag avançait doucement.

Dans sa tête, le signal d'alarme clignotait à tout va. Jamais il n'avait ressenti une aussi pénible impression. Un pressentiment sinistre lui broyait la poitrine. Les poumons pris dans les mâchoires d'un étau, il avait toutes les peines du monde à reprendre son souffle.

Il s'arrêta soudain, comme englué, étreint par une sourde appréhension, ayant la conviction d'être entré dans un piège au caractère définitif. De plus, il avait la sensation d'être surveillé, soigneusement épié.

Planté là, à une quinzaine de mètres d'un char, il prit le temps de le détailler longuement.

Une chose lui sauta immédiatement aux yeux. Il ne savait pas grand-chose du matériel militaire mais chaque engin qu'il avait croisé jusque-là portait un emblème, un sigle, le drapeau d'une ancienne puissance. Celui-là comme tous les autres restait vierge de toute inscription. Une véritable armée fantôme…

De près, le blindé apparaissait comme un authentique monstre. Une citadelle imprenable.

Le regard de Jag s'attarda sur les deux mitrailleuses, sur l'interminable canon pointé haut, sur les chenilles, larges comme l'avant-bras, épaisses comme deux mains superposées… Il ne devait pas faire bon se trouver sur leur chemin !

Prenant sur lui, Jag reprit sa progression, avançant en zigzag, afin de tester les éventuels occupants du tank.

Rien ne bougea, le mufle des mitrailleuses demeura dans la même position.

Jag ne put réprimer un soupir de soulagement. Le danger viendrait d'ailleurs. De manière moins brutale, moins expéditive.

Un péril inconnu, exceptionnel.

Fort de ce nouvel état d'esprit, Jag décida de tout prendre à contre-pied. Les paroles du vieux Dean lui revinrent en mémoire : « Nous les avons perdus de vue alors qu'ils franchissaient la ligne des blindés », avait-il dit en parlant des membres des précédents commandos.

Circonspect, Jag jeta un regard inquisiteur au-delà du char, n'entrevit rien de spécial, que la poursuite de l'océan de mucus qui s'étendait loin, très loin jusqu'à un horizon flou.

Aucune trace des autres, en tout cas.

Le cœur battant la chamade, Jag arriva à hauteur du tank.

CHAPITRE XII

Contournant une des monstrueuses chenilles de l'engin, Jag s'engagea prudemment dans le couloir qui séparait les deux blindés.

Là, il s'arrêta, en proie à un étrange malaise.

Narines palpitantes, il se mit à humer l'air ambiant à petits coups. L'atmosphère s'était modifiée sans qu'il arrive à déterminer l'origine de ce changement. L'air était devenu âcre, piquant. Un bourdonnement sourd lui emplissait les oreilles.

Inquiet, il regarda longuement autour de lui, cherchant une explication rationnelle au double phénomène. En vain.

Figés, Roddy et Armyan avaient suivi sa progression une quinzaine de mètres en retrait. Le Noir conservait son fusil braqué sur la tourelle du monstre d'acier tandis que le Criquet attendait, bouche bée, raide comme un piquet, la main droite refermée sur la sangle du caisson métallique renfermant les bombes incendiaires qu'il traînait derrière lui.

L'attention soudain attirée par un grésillement qui lui semblait émaner du char, Jag se rapprocha, posa délicatement le bout de ses doigts sur le carter de la chenille, les retira vivement en poussant un cri.

À l'arrière, ses deux compagnons l'imitèrent en sursautant. Il s'en fallut d'un cheveu que l'index de Roddy n'écrase la détente de son arme.

Hébété, profondément dérouté, Jag regarda avec effarement l'extrémité de ses doigts, puis l'endroit où il venait de les poser. Ses empreintes étaient devenues blanches comme le givre. Une vive douleur l'avait secoué, le taraudait encore et l'irradiait jusqu'aux tendons de son poignet.

Faisant longuement jouer ses doigts qui retrouvaient insensiblement leur élasticité, Jag se livra à une analyse rapide de ce qui venait de lui arriver.

Dans un premier temps, il aurait été tenté de dire qu'il s'était brûlé. En fait, c'est ce qu'il avait ressenti. Simplement, auparavant, tout avait débuté par une incroyable sensation de froid.

Tout en se massant les phalanges, Jag recula, de manière à prendre du champ. S'il en croyait le bout de ses doigts à la fois pétrifiés et cuisants, ce tank était un véritable bloc de glace.

Pourtant, sous l'empire d'un tel froid, l'engin aurait dû normalement se trouver recouvert d'une fine pellicule de givre, pour le moins.

Circonspect, dubitatif, Jag dégaina l'un de ses poignards, celui qu'il portait à la ceinture, chercha sur le char un point qui lui convienne ; son choix se porta sur une énorme tête de rivet de l'une des roues et il y porta délicatement la pointe de son arme.

En quelques secondes, la lame se mit à bleuir, tout en se couvrant d'une constellation de minuscules étoiles blanches.

Puis elle se brisa net, dans un tintement cristallin.

Jag resta un instant sans réaction, à observer la lame fragmentée de son couteau. Puis, de deux doigts, sans efforts, il finit de l'émietter, comme s'il s'agissait là d'une feuille de tabac trop sèche.

— Maugrebleu ! souffla-t-il en se redressant.

Ce qui venait de se produire dépassait l'entendement. Un poignard trempé dans le meilleur acier ne pouvait pas se désagréger comme ça !

Rétrospectivement, il eut une idée de ce qui aurait pu advenir de sa main, et par extension de lui tout entier, et un vertige le saisit.

— Jag ! s'inquiéta Roddy. Qu'est-ce qui se passe ? Ça ne va pas ?

D'un geste, Jag lui intima le silence. Puis sa directive lui apparut bien gratuite car il apparaissait comme évident que personne ne pouvait se tenir embusqué à l'intérieur de ces engins, du moins s'ils étaient tous comme celui-là. Ce dont on pouvait à peu près être sûr

si l'on s'en remettait à l'inactivité totale relevée par les différents guetteurs de la base.

À bien y réfléchir, c'était à peu près le seul point cohérent de toute cette histoire. Pour le reste, rien n'était résolu, bien au contraire.

Perplexe, Jag se recula. Outre la formidable morsure du froid, il s'était senti comme attiré par le métal… Ce n'était peut-être qu'une impression mais il préférait se fier à son instinct.

D'un léger sifflement, il attira l'attention de ses compagnons.

— Vous pouvez venir, les prévint-il, mais surtout ne touchez pas aux tanks !

Abandonnant sa charge, Armyan fut le premier à le rejoindre. Roddy, plus prudent, donnait l'impression de progresser sur un tapis de crotales. Son teint d'ébène se plombait de minute en minute et sa peau ruisselait d'une sueur épaisse et luisante.

Lorsqu'ils furent près de lui, Jag s'efforça de leur rapporter ses propres constatations, ce qui ne fut pas tout à fait simple vu le caractère extraordinaire de ses révélations allié au fait qu'il s'exprimait par le biais d'un masque qui ne filtrait pas que la poussière du mucus.

Comme Armyan, sceptique, entendait marcher vers l'arrière du mastodonte d'acier, Jag le retint in extremis.

— Pas par là ! hurla-t-il.

Devant les yeux exorbités de Roddy, il tenta de s'expliquer.

— Les autres ont disparu en passant la ligne, dit-il. Il vaut mieux être prudent…

Et, ce disant, il lança ce qui restait de son poignard vers l'arrière du tank. Tourbillonnant dans l'air, le couteau se mit brutalement à scintiller avant de disparaître purement et simplement, comme happé par une mâchoire invisible.

Les trois hommes restèrent un moment statufiés, à fixer le néant ; puis ils s'entre-regardèrent, médusés, chacun lisant sa propre stupeur sur le visage de l'autre.

— Ce… Ce n'est pas possible, s'étrangla Armyan. Il a disparu ! Le poignard, il s'est volatilisé !

Soudain, l'atmosphère changea. Une violente odeur d'acide se répandit partout alentour et l'air ambiant se mit à crépiter.

— J'ai comme des fourmis dans les jambes ! se plaignit tout à coup Roddy.

— On ferait bien de filer, grimaça Jag. Et tout de suite !

Ils s'éloignèrent aussitôt, coururent jusqu'à ce que s'estompe tout à fait le désagréable effet que leur faisait vibrer le corps.

— Bon sang, j'ai oublié les bombes ! s'écria Armyan en pivotant brusquement.

Jag le rattrapa par l'épaule, l'empêchant une nouvelle fois de donner tête baissée dans un piège mortel.

Une trentaine de mètres derrière eux, un étrange halo de lumière bleuâtre venait de cerner le caisson d'explosifs.

L'emballage métallique parut soudain parcouru de violentes décharges électriques. Ses contours frissonnèrent, se gondolèrent, devinrent imprécis avant de se fondre en une boule d'énergie pure.

— Merde ! gronda Roddy. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

La sphère étincelante s'éleva brusquement, vira à quatre-vingt-dix degrés, et fonça, au-delà des chars où elle se volatilisa littéralement.

Il ne restait pas la plus petite trace du caisson. Le mucus, intact, en conservait encore pourtant l'empreinte, prouvant s'il en était besoin au trio qu'il n'avait pas rêvé.

— Voilà ce qui a dû arriver aux précédents commandos, déclara Jag. Ils ont été en quelque sorte avalés par ce mur…

— Quel mur ? s'inquiéta le Noir.

— C'est une façon de parler, renvoya Jag en chaussant ses jumelles.

Roddy eut un haussement d'épaules.

— Mur ou pas, ça ne tient pas debout ! gronda-t-il. On ne disparaît pas comme ça !

Jag lui passa les jumelles.

— Regarde attentivement le sol au niveau de la dernière roue des tanks, lui recommanda-t-il.

L'autre ne découvrit rien, ne fit que râler de plus belle.

— Regarde mieux, insista Jag.

Ses doigts courant sur la molette de réglage, le Noir finit par trouver une anomalie.

— On dirait que la lande n’est pas tout à fait de la même couleur…

Chaussant les jumelles à son tour, Armyan poussa un rugissement.

— C’est bien ça ! lâcha-t-il. La couche de mucus s’arrête juste à l’arrière des chars. Au-delà, c’est moins crémeux, plus blanc…

Il hésita quelques secondes avant d’ajouter :

— C’est de la neige…

Le Noir se vissa l’index sur la tempe.

— De la neige, ici ? hoqueta-t-il. Et puis quoi, encore ? Il n’est pas tombé un seul flocon de neige dans ce pays depuis que mes ancêtres s’y sont installés ! Et ça fait un bail ! Et il n’avait jamais neigé avant non plus ! Qu’est-ce que tu viens nous chanter là ?

— La vérité, dit Jag. C’est bien de la neige. J’en mettrais ma main au feu.

Confondu, Roddy ne sut que balancer rageusement son fusil dans la mélasse.

— J’ai déjà entendu des conneries, mais de ce tonneau-là, jamais ! Vous savez quelle température il y a ici, dans la journée, vous deux ? Au moins trente degrés, et sans soleil ! Vous avez déjà vu de la neige sous un pareil climat ?

Armyan, qui avait rechaussé les jumelles, les laissa retomber sur sa maigre poitrine, l’air pensif, le regard fiévreux.

— Ces chars viennent d’une autre époque, déclara-t-il en fixant l’alignement de blindés, comme fasciné.

Jag et Roddy se tournèrent vers lui, pas tout à fait sûrs d’avoir bien compris.

— Qu’est-ce que tu racontes, Criquet ? grommela le Noir.

— Je dis que ces tanks viennent d’une autre époque, répéta Armyan d’un ton pénétré.

Le Noir gonfla les joues, se massa longuement la nuque en grimaçant, les yeux au ciel.

— Si tu veux mon avis, il est temps de changer ton filtre, garçon. Et toi aussi, Jag. Quand on commence à voir de la neige par plus de trente degrés au-dessus de zéro, c'est qu'on a la cervelle qui fait de la chaise longue.

Armyan haussa les épaules.

— C'est la seule explication plausible, même si elle te semble démente, se défendit-il. Ces chars n'appartiennent pas à notre temps. Ils viennent du passé.

— Comment ça ? fit Jag attentif.

— Et pourquoi pas de l'avenir ? ricana Roddy.

— Parce que ce sont des engins dépassés ; ils sont le reflet d'une technologie ancienne…

— Et comment ils seraient arrivés jusque-là, et précisément dans cette formation ? demanda Jag.

Armyan n'hésita qu'une poignée de secondes.

— Il pourrait s'agir d'une espèce de faille temporelle, révéla-t-il les yeux dans le vague.

Devant le silence interrogateur, il reprit :

— Une cassure du temps, si vous préférez, expliqua-t-il.

Le Noir eut une grimace de commisération.

— Moi je préfère rien du tout, et surtout pas tes commentaires biscornus ! La cassure, elle est dans ta tête, oui ! Et j'ai bien peur que tous les filtres du monde ne puissent jamais la raccommoder !

Jag balaya l'objectif de la main.

— Continue, exigea-t-il, va jusqu'au bout de ton idée !

Armyan dodelina un moment du chef, cherchant ses mots, avant de se lancer :

— Le temps n'est pas qu'une suite de moments. Nous le vivons comme ça mais en fait il est comparable aux choses de notre environnement. Il est lié à l'espace, au mouvement… En fait, il faut le prendre comme une quatrième mesure fondamentale. Nous

connaissons la longueur, la hauteur, la largeur, eh bien, il faut y ajouter le temps. C'est aussi une dimension…

À la fois fasciné et dépassé, Jag écoutait Armyan parler. Il n'arrivait pas à bien amalgamer tous les concepts du discours mais il se découvrait avide d'un savoir qui, à n'en pas douter, ne pouvait en aucun cas desservir son possesseur.

Le vieux Patch n'avait peut-être pas été très clairvoyant à ce sujet… Quoique, à bien y réfléchir, tout ce que le vieux lui avait enseigné l'avait au moins amené jusqu'ici. Armyan avait sensiblement le même âge que lui mais il avait toujours vécu entouré, n'avait pas eu véritablement à se défendre contre des agressions d'un caractère mortel. De fait, leurs connaissances pouvaient s'épauler. Lui, avait la technique du combat, de la survivance, et l'adolescent…

Jag en était là de ses pensées lorsqu'il remarqua qu'il avait effectivement toujours assimilé Armyan à un adolescent, alors qu'ils étaient de la même génération.

— Dès lors que l'on considère le temps comme une simple dimension, tout devient plus compréhensible, poursuivait Armyan. Il devient matérialisable, quasi palpable, et on peut admettre un accident, un glissement, une fracture…

— Va falloir une méchante attelle pour réduire cette fracture-là ! rigola Roddy.

— Et ça nous viendrait d'où ? demanda Jag.

Derrière son masque, Armyan eut une moue :

— Je ne vois que la chute de la station orbitale…

Le Noir haussa les épaules :

— Elle est tombée à la pointe Ouest !

— C'est juste une hypothèse mais il faut en tenir compte. J'ai lu des histoires qui relataient à peu près la même chose. Seulement c'était le contraire qui se produisait : tout ce qui entrait dans un périmètre donné disparaissait…

— Ça voudrait dire que ces chars ont disparu dans le passé ? grimaça Roddy.

Haussant les épaules, Armyan désigna la ligne de blindés :

— Ça veut surtout dire que ces tanks ont au minimum un siècle, qu'ils n'ont rien à faire ici, et qu'ils sont pourtant bel et bien là !

Il marqua un temps d'arrêt, puis ajouta :

— Ça peut aussi vouloir dire que les membres des précédents commandos ne sont pas morts mais qu'ils sont simplement passés de l'autre côté !

— De l'autre côté de quoi ? s'inquiéta Roddy.

— De l'autre côté de la faille.

— Mais qu'est-ce qu'il y a derrière ? s'énerva le Noir.

Armyan poussa un profond soupir qui embua les verres de son masque.

— Il n'y a qu'un moyen de savoir…

— Tu prendrais le risque d'y aller ? demanda Jag.

— Si je n'ai pas le choix, oui.

— Et qui te dit que tu arriverais intact de l'autre côté ? insista Jag. Les tanks sont plus froids que la glace et leurs passagers sont morts.

— Les blindés ne sont pas sortis de la faille, expliqua Armyan. Ils sont encore quasiment à l'état gazeux. On le voit bien à la jumelle, les contours arrière sont encore flous ; ça veut dire que le cul de ces blindés est enchâssé dans la fracture. Il faudrait pouvoir en dégager un, le faire avancer de quelques mètres…

— Pour quoi faire ? aboya Roddy.

— Les occupants du char pourraient nous apporter pas mal d'enseignements : à savoir qui ils sont, d'où ils viennent, et ce qu'on risque de trouver au-delà de la faille…

Jag esquissa une grimace.

— Même avec le plus puissant des treuils, nous n'y parviendrions pas, jugea-t-il. Les câbles se briseraient comme du verre avec ce froid. Et on ne peut quand même pas se jeter tête baissée dans cette brèche sans savoir ce qu'on va y trouver…

— Encore un peu de temps et on n'aura plus à s'interroger, ricana soudain Roddy en ramassant son fusil.

Et, devant l'air interrogateur de ses deux compagnons, il pointa son index vers une drôle de tache noire et jaune qui émergeait maladroitement du mucus lactescent.

— Voilà notre première grenouille, lança-t-il. Ou bien c'est une prématurée, ou bien l'éclosion vient de commencer. Et si c'est le cas, ces jolies fleurs vont percer de plus en plus vite !

À une cinquantaine de mètres, le batracien s'agitait, s'extirpant de sa gangue protectrice.

Épaulant rapidement, le Noir pulvérisa l'animal, laissa son regard courir sur la lande.

— On dispose de combien de temps ? demanda Jag.

Roddy eut une grimace.

— C'est difficile à dire. Au début, elles vont sortir au coup par coup, et on pourra les contenir ; puis ça va aller en s'amplifiant jusqu'à un raz de marée incontrôlable. Il y en aura partout. Le paysage va devenir mouvant. Elles vont tout noyer, tout submerger, tout ensevelir. Elles finiront par s'entasser sur une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Personne ne pourra leur échapper !

Douché par ce tableau apocalyptique, Jag s'ébroua.

— Il vaut mieux faire un bond dans l'inconnu que d'attendre là, décida-t-il, au bout d'un moment.

Puis, s'adressant à Armyan, il lança :

— Va à la jeep et préviens le Patriarche de ce que nous avons découvert. Dis-lui qu'il y a une possibilité de sortie même si nous ne savons pas sur quoi elle débouche. Il doit bien y avoir un moyen d'amener tout le monde jusque-là, ceux qui voudront, du moins ; les autres feront comme bon leur semble. Demande aussi du matériel de tractage, mais vite !

— Quel matériel ?

— Des camions, un treuil, des câbles, des grappins… Demande également qu'un hélico nous apporte au moins trois lances thermiques en attendant…

Le Noir le fixa, interdit.

— Des lances thermiques ?…

Jag approuva de la tête.

— On va essayer de dégeler un de ces tanks, grogna-t-il.

CHAPITRE XIII

Jag et Armyan finissaient de remplacer le filtre de leur masque lorsque l'hélicoptère se posa à proximité de la jeep.

Près d'eux, Roddy continuait de surveiller la lande, tirant de temps à autre. Pour l'heure, il en était à son sixième coup au but.

Finalement, Jag avait décidé d'accorder crédit aux hypothèses d'Armyan. Ces chars pouvaient très bien venir d'ailleurs, d'une autre époque, et dans ce cas de figure il n'était pas stupide de vouloir se renseigner à la source, c'est-à-dire en interrogeant l'équipage des blindés, à condition toutefois qu'ils en soient pourvus et que le froid ne leur ait pas été fatal. Pour s'en assurer, il fallait d'abord tirer l'un des tanks du champ magnétique de la faille, le sortir de l'espèce de no man's land où il n'existait que sous forme de gaz solide extrêmement froid, vraisemblablement d'une température de plusieurs centaines de degrés sous le seuil de la glaciation.

Le pilote de l'hélico était une vieille connaissance. Il s'agissait d'Ogden, l'homme à la chevelure flamboyante.

— Les camions ne vont pas tarder, dit-il en accueillant Jag et Armyan qui venaient décharger le matériel. Alors, vous avez trouvé une solution ?

— Pas encore, dit Jag, mais on s'y emploie.

Le rouquin eut un soupir.

— Faut que je retourne là-bas, grogna-t-il à travers son masque. Ces saloperies de grenouilles ont commencé à sortir dans les secteurs Est et Nord. Le tirage au sort a été avancé. Les heureux élus partiront dans moins d'une heure.

Une question démangeait Jag. Il aurait voulu savoir si la jeune femme avait tiré un bon numéro mais il se refusait à attirer l'attention

sur elle pour simplement satisfaire sa curiosité.

— On va peut-être trouver une porte de sortie pour tout le monde… fit-il après une pause.

— Je ne crois pas que votre truc fera recette, renvoya le pilote. Personne ne veut se risquer dans la lande. Les gens préfèrent dresser un mur de feu autour du camp. Ils pensent que ce sera suffisant pour les empêcher d'approcher.

— C'est stupide ! cracha Jag. Il y a des milliards d'œufs sous cette couche de mucus. Les Dendrobates balaieront les camps en un rien de temps !

Ogden eut un haussement d'épaules indifférent :

— C'est possible. Mais la plupart pensent le contraire. Bon, il faut que j'y aille. Je vous ai aussi amené des filtres supplémentaires. Bonne chance.

Comme il repartait en direction de son appareil après avoir aidé au déchargement du matériel, la lande s'empanacha de tourbillons de pourriture crémeuse.

Les camions approchaient.

*

*   *

La grenouille, un spécimen entièrement rouge, avait crevé la couche de mucus à quelques centimètres du patin d'atterrissage de l'hélico.

En quelques frémissements, elle s'était débarrassée des scories d'humeur gélatineuse qui adhéraient encore à sa peau. Une membrane violacée recouvrait la moitié de ses yeux. Elle demeura de longues minutes immobile, indécise, à observer le monde étrange qui l'entourait.

Une détonation l'effraya et elle se détendit avec une rapidité inouïe.

D'un bond, elle se hissa jusque dans le cockpit de l'hélico, atterrit sur le siège du pilote avec un léger bruit humide.

Puis elle sauta sur l'autre siège, se glissa sous les papiers qui l'encombraient.

Dehors, le rouquin revenait vers son engin. Il grimpa dans la bulle transparente, s'installa aux commandes. Là, il lança le rotor en jurant.

Ogden n'avait jamais été doté d'un heureux caractère mais aujourd'hui c'était encore pire que d'habitude. La malchance le poursuivait. Il y avait quatre hélicoptères pour huit pilotes. Mais le tirage au sort en cercle fermé l'avait complètement défavorisé et les départs vers le salut se feraient sans lui.

Voilà ce qui le rendait d'humeur massacrante.

Il avait bien pensé à forcer la chance, en s'enfuyant tout seul, mais son appareil ne disposait pas du plein de carburant. Il pouvait toujours prendre la tangente mais jusqu'où irait-il ? Il jeta un coup d'œil à la jauge. Avec ce dont il disposait, il franchirait bien la moitié de la distance. C'était nettement insuffisant. Il lui restait cependant une possibilité et il était de plus en plus décidé à la tenter.

À Jag, il n'avait remis qu'une infime quantité de filtres. Le reste, il l'avait gardé. Une fois à bout de carburant, il pourrait toujours marcher. En changeant régulièrement les filtres de son masque, il avait une chance. Revêtu d'une combinaison étanche, ça devait pouvoir se faire. Du moins c'était toujours aussi bien que d'attendre là une solution miracle.

L'hélico s'arracha de la lande, prit de la hauteur. C'était décidé, il filait. Il allait mettre le cap sur l'est. Il avait préparé sa route.

Tendant la main, il partit à la recherche de la carte qu'il avait posée près de lui.

Un contact mou, gluant, le tira de sa fièvre. Il retira prestement ses doigts, faisant glisser la carte, découvrant un batracien rougeâtre de la grosseur d'une balle de tennis.

Il hurla. Une peur sans nom déferla en lui et il eut un terrible sursaut qui déséquilibra l'hélicoptère.

Puis il essaya de surmonter sa frayeur. Après tout il ne l'avait peut-être pas touchée, cette grenouille de merde. Il avait eu la sensation, c'est tout. D'ailleurs il ne ressentait pas le moindre trouble.

Le plus pressé, dans l'état actuel des choses, c'était de s'en débarrasser.

Il se demandait comment il allait mener cette évacuation à bien lorsque son regard tomba sur sa main.

Sa peau se violaçait, se craquelait tandis qu'une substance glycogène dégoulinait lentement le long de sa main.

D'immondes boursouflures agitèrent son avant-bras, remontèrent au biceps avant de gagner l'épaule, disloquant les articulations.

Le cou fut saisi de spasmes atroces tandis qu'un gargouillis marécageux fusait de sa bouche entrouverte.

Partout sur son corps, d'impressionnants hématomes spontanés éventraient l'épiderme, libérant des coulées de sanie.

Il entendit ses os craquer.

Son corps avait doublé de volume et il continuait d'enfler démesurément.

Sous la monstrueuse poussée, son masque sauta.

De foudroyants glaucomes l'aveuglèrent, des tumeurs grosses comme des têtes d'enfants lui bloquèrent la respiration, sa cage thoracique explosa comme une armature radiale, son crâne prit des proportions grotesques, ses vêtements se déchiraient sous l'incroyable explosion de sa chair.

Les yeux jaillirent des orbites, et les ongles se fichèrent dans le cuir des sièges comme des carreaux d'arbalète.

Le rouquin se dilatait, envahissait l'habitacle de l'hélico.

Les commandes disparurent, comme phagocytées, et la masse de chair, comme une écœurante grappe de ganglions, se colla sur toute la superficie de la bulle avec de répugnants bruits de succion.

Puis le rouquin explosa comme une grenade.

Alors l'hélico tournoya un instant entre ciel et terre avant de chuter comme une pierre.

Un gigantesque champignon de flammes embrasa la lande.

Témoins du drame, Jag et ses compagnons n'avaient rien compris.

*

*   *

La longueur des câbles augmentait fatalement les risques de rupture mais dans les circonstances présentes, Jag n’avait pas d’autres choix.

On ne pouvait en effet se rapprocher trop près des blindés sans encourir les foudres du fameux effet EMP cher à Armyan.

En retournant devant le mufle du tank, Jag eut de nouveau la pénible sensation d’être surveillé. Il resta un moment à observer les différentes meurtrières qui perçaient le blindage avant, ne décela aucun mouvement. Tout semblait mort à l’intérieur du char, absolument silencieux en tout cas.

Équipés chacun d’une lance thermique, Roddy et Armyan s’approchèrent à leur tour.

Jag leur désigna la roue avant, à crémaillère.

— Placez-vous de chaque côté et chauffez-là à la liquéfier ! commanda-t-il. C’est là que nous fixerons les grappins.

Ensuite, il se tourna vers les chauffeurs des camions, leur lança :

— Ne démarrez que lorsque je lèverai le bras. Et n’ayez pas peur de mettre le paquet !

Hochant la tête, les deux hommes regagnèrent leur cabine tandis que Jag s’affairait à vérifier la tension des câbles.

Alors, après un dernier regard inquisiteur au blindé, il empoigna des grappins-araignées et donna le signal du départ à ses compagnons.

Aussitôt, les lances entrèrent en action sous la forme de deux puissants traits de feu, quasi compacts, qui enveloppèrent les roues du char.

Dans le silence sépulcral, les lances thermiques ronflaient comme les forges de l’enfer. Frappées de plein fouet par les langues de feu, l’acier ne se déformait pas d’un pouce.

— Augmentez la puissance ! réclama Jag.

— On est déjà à la limite ! râla Roddy qui essayait tant bien que mal de protéger son visage de l’insupportable fournaise.

Insensiblement, mais peut-être n'était-ce là qu'un effet d'optique, une solarisation due à l'aveuglante splendeur des chalumeaux, l'aspect des roues se modifiait, changeait de teinte.

Le masque brûlant, Jag se pencha. C'était bien ça. L'acier se réchauffait. Un frisson d'aise le parcourut. Ses mains se refermèrent sur les grappins.

Puis, mentalement, il se mit à égrener les secondes, imaginant la remontée de l'ahurissante température du char. Combien de temps faudrait-il encore attendre ?

Sous l'empire de l'incroyable chaleur crachée par les lances, le mucus qui adhérait aux chenilles se rétractait. Des œufs éclataient comme des grains de maïs. Une abominable odeur de chair roussie, de viande carbonisée flottait autour du char.

— Qu'est-ce que tu attends, qu'on se consume sur pied ? râla le Noir ruisselant de sueur, les yeux exorbités.

Sur les avant-bras de Jag, ses poils se tordaient comme des larves de trichines.

Soudain, il respira un grand coup. Puis ses lèvres se retroussèrent, découvrant une denture de carnassier, et il plongea. Il planta rageusement le premier grappin dans le creux de la roue, tendit violemment le câble pour assurer la prise, fit signe au Noir de continuer à chauffer, puis il rejoignit Armyan de l'autre côté du blindé.

Placer le second grappin n'offrit pas plus de difficulté.

Alors il leva le bras en hurlant.

Le moteur des camions se mit à rugir, les treuils à grincer sinistrement. En se tendant, les câbles sifflèrent comme des serpents. Se reculant d'un pas, encourageant de la voix ses deux compagnons à chauffer encore et encore, Jag vit tout à coup le monstre d'acier frémir puis avancer de quelques centimètres.

Bien qu'elle fût des plus infimes, cette extraordinaire progression déchira soudain le voile du temps, dévoilant l'espace d'un éclair les secrets de l'abysse.

Les ténèbres épouvantables d'une guerre lointaine.

Dans cette incroyable brèche, Jag aperçut un charnier de corps exsangues broyés, laminés par les tanks ; des soldats en larmes, à genoux, suppliant la mort qui déferlait sur eux comme une marée montante et dévastatrice.

La neige était rouge et un suaire de glace recouvrait le massacre. Un monolithe de misère arraché à la carrière de l'Histoire.

Soudain, derrière les blindés, la lande se mit à palpiter, semblable au ventre mou d'une salamandre.

De folles images se mirent alors à traverser la faille, illuminant l'espace une nanoseconde avant de s'épanouir comme les flashes d'un générique insensé.

Puis tout s'accéléra encore.

Et tout se mit à vibrer.

Alors, Jag eut peur de comprendre. Mais non, c'était bien ça : la faille se rétractait en aspirant tout sur son passage.

Roddy fut le premier emporté par le tourbillon.

Le souffle l'enveloppa, le décolla de terre, le fit tournoyer comme un cerf-volant en plein désarroi avant de le projeter droit comme un obus dans la gueule de la brèche.

Balayé à son tour, Jag parvint à se raccrocher au câble. De l'autre main, dans un réflexe fou, il se saisit du bras d'Armyan qui décollait également.

— Ne me lâche pas ! hurla ce dernier, tétanisé par la peur.

Sous la force de l'aspiration, Jag sentait ses muscles se déchirer comme de la soie.

Il se mit à hurler de douleur, mêlant ses cris à ceux de son compagnon de misère.

Dix fois, cent fois en quelques secondes, il faillit lâcher prise. C'était trop dur, insupportable. Sur son biceps hypertrophié, des dizaines de veinules claquèrent comme des cordes de nylon.

Et il avait beau faire, sa main n'en finissait pas de glisser sur le câble d'acier.

Derrière lui, la faille se refermait, aspiration d'un titanesque cétacé.

Les blindés s’envolèrent à leur tour, rejoignant le cyclone qui grimpait droit vers le ciel.

Puis la brèche se referma enfin et la tourmente cessa, aussi brutalement qu’elle était apparue.

Jag s’effondra, évanoui, aux côtés d’Armyan qu’il n’avait pas lâché.

*

*   *

Dans la lande de nouveau paisible, plus rien ne bougeait.

Un silence sépulcral pesait sur l’endroit.

Sous les câbles tendus gisaient les corps de Jag et d’Armyan, tandis que les camions, pétrifiés, semblaient toujours tirer le dernier tank comme le soc absurde d’une charrue surréaliste.

Quelques têtes de grenouilles Dendrobates perçaient un mucus raide comme une banquise.

Le paysage était figé.

Le temps arrêté.

Jag remua légèrement. Il se sentait brisé, anéanti, rompu comme marionnette entre les mains d’un facétieux titan.

Il ouvrit lentement les yeux, comme s’il craignait en précipitant les choses de faire resurgir l’effroi. Il ne restait qu’un seul char, juste devant lui.

Jag se redressa en grimaçant. À ses côtés, Armyan, toujours inconscient, respirait faiblement. Rassuré, il fit alors prudemment jouer ses muscles et articulations. Le temps finirait par gommer les multiples déchirures autour desquelles s’articulaient de véritables nœuds de souffrance.

Tout cela était de peu d’importance en regard de ce qui venait de se produire. On ne pouvait pas dire que son action avait été brillante. Il avait eu là une bien fâcheuse initiative. Comme échec, il était difficile de faire mieux. Il avait provoqué la disparition et certainement la mort de Roddy en déclenchant un processus qui

avait à tout jamais fermé la porte à l’espoir. Et l’infernal mucus n’avait pas disparu, lui !

Massant doucement la paume de sa main droite cruellement brûlée par le câble, Jag s’absorba dans la contemplation de la lande.

Son regard glissa vers une grenouille à la tête rouge qui émergeait aux trois quarts de son cocon protecteur.

La posture et l’immobilité du batracien l’intriguèrent à tel point qu’il s’en rapprocha avec précaution. Là, s’accroupissant, il découvrit que l’animal semblait mort, comme paralysé alors qu’il s’apprêtait à bondir hors du mucus.

Circonspect, Jag enroula un mouchoir autour de sa main, effleura la grenouille. Laquelle se brisa alors comme une figurine de verre filé !

Stupéfait, Jag sursauta, considéra sa main enchiffonnée avec incrédulité. Puis, se débarrassant du mouchoir, il enfonça ses doigts dans le mucus qui s’effrita également avant de s’écouler lentement comme du sable.

Décontenancé, Jag cherchait à analyser les conséquences de ce phénomène lorsque un bruit attira son attention.

Le canon du char venait de s’abaisser de quelques degrés.

CHAPITRE XIV

L’obus partit en sifflant, éventrant le silence de la lande.

Le premier camion se désintégra dans une boule de feu dont les flammèches léchèrent un ciel aux nuages étrangement statiques.

Puis la tourelle vira sur le plan horizontal et le canon du blindé cracha derechef, transformant le second véhicule en un amas de ferraille tordue d’où montait un tourbillon de fumée noirâtre.

Les câbles rompues couraient sur la lande comme des lombrics géants.

Le monstre d’acier s’ébranla soudain dans un grondement infernal, ses chenilles écrasant le mucus, le réduisant en une poussière blanchâtre.

Hypnotisé par le spectacle, Jag n’avait pas bougé. Ce n’est qu’en voyant Armyan allongé en plein sur le chemin du blindé qu’il parvint à briser la fascination morbide qui lui engluait l’esprit.

Alors que le tank n’était plus qu’à quelques mètres de l’adolescent, Jag s’élança en hurlant, plongea comme s’il cherchait à se faire broyer par le mastodonte, boula sur le côté après avoir agrippé Armyan au passage.

Les chenilles écrasèrent la lance thermique dans une gerbe d’étincelles amarantes.

Dans les bras de Jag, Armyan ouvrit soudain les yeux.

— Que s’est-il passé ? murmura-t-il.

Alors, pour la première fois depuis qu’il avait repris connaissance, Jag se rendit compte qu’il évoluait sans masque. La tourmente le lui avait arraché, ainsi que celui d’Armyan lorsqu’ils se débattaient contre le souffle dément.

— Où sont les autres tanks, où est Roddy ? fit Armyan en revenant à la charge.

Jag plaqua rapidement sa main sur la paume de son compagnon, puis il lui désigna le char arrêté à quelques mètres d'eux. Visiblement, les occupants de ce tank avaient l'intention de massacrer tout ce qui passerait à leur portée. Seulement le paysage de la lande ne leur était sans doute pas familier et ils mettaient du temps à se repérer, à comprendre.

Serrant Armyan contre lui, Jag le fit rouler jusqu'aux abords du char, sur le flanc gauche. D'après ses observations, l'équipage n'avait pas de vue franche sur les côtés. Donc, en se tenant là, les risques étaient moindres.

— Mais on n'a plus de masque, souffla tout à coup Armyan à son tour conscient de l'anomalie.

— On verra ça plus tard, fit Jag. Pour l'instant, c'est l'équipage du char le plus dangereux. Ils doivent être complètement perdus dans leur boîte de conserve. Ils vont bien sortir à un moment ou à un autre…

Comme Armyan acquiesçait des paupières, ils se relevèrent en silence et se glissèrent à l'arrière. La tornade ayant emporté l'essentiel de leur matériel et la quasi-totalité de leurs armes, Jag dégagea le couteau qu'il portait à l'intérieur de sa botte.

Pour ne pas être en reste, Armyan commença par déboucler fiévreusement la ceinture de son curieux pantalon.

Dans un premier temps, Jag jugea que c'était là un bien curieux moyen de défense, mais il comprit mieux lorsque son compagnon lui montra qu'il s'agissait en fait d'une fronde.

Comme Jag le fixait, interdit, il se fouilla et exhiba bientôt des billes d'acier luisantes de la taille d'un œuf de pigeon.

— Avec ça, je tue même des vautours, précisa-t-il fièrement.

Jag eut une parodie de sourire. Un couteau et une fronde, avec ça, ils n'étaient pas fauchés !

Puis on entendit claquer le système de déverrouillage de la tourelle et les souffles se suspendirent.

*

*   *

Le tourelleau du chef de char s'entrouvrit de quelques dizaines de centimètres, comme les valves d'un coquillage.

Jag retint sa respiration. Si l'autre soupçonnait une présence, il s'enfermerait à jamais et tout serait dit. C'était déjà pur miracle que lui et Armyan n'aient pas été repérés. Mais tout s'était passé si vite, aussi.

Dans son poste d'observation, le pilote de l'engin devait se poser des rondes de questions. Sur sa position d'abord. Et il devait également s'inquiéter du sort des autres blindés…

Donc il devait sortir, il n'y avait pas d'autre solution.

Dans l'attente, Jag se ramassa, muscles tendus. La proximité de l'action le galvanisait à ce point qu'il ne sentait plus rien des maux et douleurs collectionnés ces dernières heures.

La tourelle s'ouvrit enfin, et Jag eut une nouvelle surprise. Une femme. Ce char était dirigé par une femme !

Il aperçut d'abord une casquette râpée ornée d'une tête de mort, des cheveux blonds qui descendaient en cascade sur un blouson de cuir noir. Puis ce fut au tour du buste, suivi d'une jambe nue chaussée de botte épaisse qui prit appui sur le blindage…

En ayant assez vu, Jag prit une profonde inspiration et il s'élança.

Mue par une espèce de sixième sens, la fille se retourna alors, un pistolet Lüger en main. La vue de Jag ne sembla pas la démonter, bien au contraire. Un rictus de haine déchira ses lèvres carminées au moment où elle tira.

La balle brûla la joue de Jag avant de s'écraser sur le carter de chenille où elle ricocha en miaulant.

Enivré par l'odeur de la poudre, Jag percuta le corps de la femme et il l'arracha littéralement du tank. Accrochés l'un à l'autre, ils roulèrent dans le mucus. La fille se battait comme une lionne en furie. Elle griffait, mordait, glissait entre les mains impuissantes de Jag qui, le premier moment de colère passée, hésitait à se servir de sa force. D'un autre côté, s'il laissait cette absurde joute s'éterniser il

ne manquerait pas de se retrouver écorché vif, dépecé comme un vulgaire lapereau.

— Maintenant, ça suffit ! rugit-il soudain.

D'une pirouette, il chevaucha son adversaire, la crocha sèchement par le col de son blouson et la terrassa d'un swing fulgurant à la pointe du menton.

Le coup n'aurait pas agenouillé un buffle mais il se révéla d'assez bonne facture cependant pour endormir la fille blonde.

Essoufflé, Jag s'affairait à récupérer son couteau et le pistolet, tous deux abandonnés sans le vouloir au cours de la lutte, lorsque la voix suraiguë d'Armyan déchira le silence :

— Jag ! Attention !

En combattant avisé, élève de la rude école de Patch, Jag plongea avant de se retourner. Il entendit le staccato d'une arme automatique, vit la couche de mucus se pointiller, échappa in extremis à la rafale en roulant sur lui-même.

Simultanément, Armyan se dégagea du tank et fit tournoyer sa fronde. L'air se mit alors à chanter puis le calot d'acier fusa tout à coup de sa gaine de cuir pour aller percuter une deuxième fille, brune celle-là, juste entre les deux yeux, à la racine du nez. Lancée à une folle vitesse, la bille pénétra des trois quarts, créant un choc irréversible, faisant éclater le cerveau.

Le regard fixe, la fille lâcha sa mitraillette qui dégringola le long de la caisse blindée en un singulier tumulte, puis elle bascula lentement vers l'avant du char, morte sur le coup.

Fort de cette expérience qui avait failli très mal tourner, Jag se releva, griffa la mitraillette au passage et bondit sur le tank. Il engagea le canon de son arme dans le tourelleau, attendit l'index crispé sur la détente. En vain. Il avait fait le tour de l'équipage.

Alors il se tourna vers Armyan et le remercia.

— Sans toi, je posais mes os ici, dit-il.

L'autre haussa les épaules en souriant.

— C'était pas bien sorcier, elle était quand même plus grosse qu'un vautour !

Descendant du blindé, Jag s'intéressa à sa dernière adversaire. Elle était aussi brune que l'autre était blonde. Un casque de cuir souple encadrait son visage ovale et son blouson de toile fourrée était constellé de décorations métalliques dont Jag ignorait la signification. Des trophées, certainement. Un frisson lui parcourut l'échine. Une armée de femmes… Une armée du passé, pourtant, à ce que soutenait Armyan. Voilà qui projetait un nouvel éclairage sur les agissements de ceux d'avant… Pour le reste, la jeune femme était vêtue d'un pantalon de peau et de bottes à longues tiges au cuir brillant et extraordinairement souple.

Armyan avait à son tour entrepris de détailler le char. Une visite succincte dont il revint fiévreux.

— Je crois savoir d'où elles viennent, dit-il en rejoignant Jag qui fermait machinalement les yeux noisette de la brune.

La vue de la morte le fit alors bredouiller.

— Je… je suis désolé, fit-il. Je ne voulais pas…

Jag le rassura de la main !

— C'était elle ou moi. Qu'est-ce que tu disais, tu as découvert quelque chose à l'intérieur du char ?

Armyan secoua négativement la tête :

— Rien, justement. Que des cartes d'État-Major. Mais je crois que j'ai suffisamment d'indices pour approcher la vérité…

Du pouce, il désigna le mastodonte d'acier :

— Ce tank, c'est un modèle Panzerkampfwagen VI « Tiger II » appelé plus couramment Tigre Royal. Tel qu'il est là, on l'a juste repeint et désidentifié. À son époque, il y a un siècle et demi, il était considéré comme le plus redoutable blindé du monde. C'était une formidable machine de guerre…

Il s'interrompit, cherchant autour de lui un détail qui servirait à étayer sa démonstration. Son regard s'arrêta sur la blonde, toujours inanimée, allongée sur le dos, son blouson ouvert sur une poitrine impudiquement offerte. Finalement, il s'accroupit près du cadavre de la fille brune et s'affaira à lui écarter les mâchoires sous les yeux de Jag intrigué.

— Regarde ça, regarde un peu ! fit-il lorsqu'il fut parvenu à ses fins.

Jag s'approcha. Une grimace de dégoût lui déforma rapidement les lèvres. La femme avait été horriblement mutilée. On lui avait arraché la langue. Un moignon cautérisé et boursouflé tapissait le fond de sa bouche.

— La malheureuse ! souffla Jag.

— C'est elle qui l'a voulu, le renseigna Armyan. C'est un des traits de caractère de la Division Fantôme.

Devant l'air ahuri de Jag, il poursuivit :

— C'était la dernière division SS du Troisième Reich, expliqua-t-il. Cent cinquante femmes réparties dans soixante Tigres et lancées sur le front russe. Cent cinquante furies, totalement fanatisées. Elles avaient pour mission de déstabiliser la contre-attaque soviétique, de pénétrer loin derrière les lignes ennemies et de semer la panique parmi la population. La langue arrachée symbolise leur détermination et leur refus de se laisser prendre. La Division Fantôme. Malgré les nombreux témoignages, les Russes furent incapables de retrouver la trace de ces chars. C'est de cette disparition que naquit leur légende…

Jag écarquilla les yeux.

— Comment sais-tu tout cela ? demanda-t-il sceptique.

Armyan haussa ses frêles épaules. Sans son fameux bob bleu aspiré lui aussi par la tourmente, il avait encore l'air plus jeune, plus vulnérable.

— Quand les autres gosses vous prennent pour tête de turc, le temps est bien long, bien cruel aussi. Alors on se réfugie dans l'imaginaire. J'ai plongé dans les livres. Ils sont devenus mes compagnons. Le présent m'était interdit, du moins difficile à vivre, l'avenir était trop loin, alors je me suis tourné vers le passé. Sans m'en rendre compte, j'ai emmagasiné des tas de dates, de connaissances. J'étais loin de penser que ça me servirait un jour à expliquer l'inexplicable…

Troublé, Jag laissa son regard glisser sur la lande, au-delà du char. Il fixa les traces de chenilles sur le mucus desséché, les remonta jusqu'à leur source. Elles semblaient surgir du néant. Un

néant qui avait accouché d'une division de chars d'assaut vieux de plus d'un siècle…

Il se baissa, désigna le mucus cristallisé, pétrifié.

— Je ne sais pas ce que cette faille a créé mais si toute la lande est comme ça, les camps pourront être évacués, dit-il.

Armyan leva les yeux au ciel. Les nuages étaient bas, moutonneux, statiques, comme figés.

Près d'eux, la fille blonde se mit à gémir.
Arrachée d'une guerre perdue pour rebondir dans un monde agonisant livré à la barbarie, elle était loin d'avoir gagné au change.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ? demanda Armyan.

— Je ne sais pas trop, marmonna Jag. Mais je préfère prendre mes précautions. Passe-moi ta fronde.

Comme il finissait de lui lier solidement les poignets, elle ouvrit les yeux et fixa Jag. La haine à l'état pur embrasait son regard. Sans en faire cas, notre homme la chargea négligemment sur son épaule avant de prendre le chemin de la jeep.

Au passage, les deux hommes jetèrent un long regard à ce qui restait des deux camions. L'un des chauffeurs avait été pulvérisé par l'explosion de son véhicule ; l'autre, éjecté, gisait allongé à quelques mètres de là.

Déposant leur prisonnière dans la jeep qui avait par miracle échappé à la vindicte des tankistes, Jag rejoignit son compagnon agenouillé près du conducteur.

Livide, Armyan considérait avec effarement sa main posée sur l'épaule du gisant.

Ses doigts avaient crevé le tissu, la chair…

Mais ce n'était plus du tissu, ni de la chair, rien qu'une espèce de poudre grisâtre.

— J'ai simplement voulu l'empoigner pour le retourner, expliqua Armyan, et… et voilà ce qui est arrivé !

— Maugrebleu ! jura Jag en s'accroupissant à son tour. Qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie ?

Anéantis, ils commencèrent à tourner autour du corps, l'observant, cherchant à en tirer quelques enseignements.

Sous leurs pas, le mucus craquait comme de la neige avant de se dissoudre en poussière fine, quasi impalpable.

Puis ils durent bien se résoudre de nouveau au contact et le phénomène se reproduisit de la même façon.

Le corps s’effritait dès qu’on y touchait de manière un peu trop rude.

La solution apparut alors à Jag parce qu’il était un homme d’instinct, de terrain, et surtout parce qu’il n’avait pas de barrières intellectuelles.

Se relevant, il regarda longuement autour de lui, comme s’il découvrait le paysage.

— Il n’y a pas le plus petit souffle de vent, dit-il au bout d’un moment. Et ce silence, tu entends ce silence ?

Comme Armyan le fixait, décontenancé, il lâcha :

— Le temps s’est arrêté !

CHAPITRE XV

De Robel à Spade, le temps s'était cristallisé, fondant la lande et ses habitants en une masse monolithique, statues de chair pétrifiée dans les postures du quotidien, nécropole baroque baignée d'une lumière atrocement statique.

Des femmes de pierre, plantées comme les symboles impies d'une ville hérétique, entouraient le camp, feignant à l'aide de lances thermiques inutiles de repousser un mucus qui ne progressait plus.

La mort semblait avoir pris une option sur le camp.

Armyan au volant, la jeep circulait au ralenti parmi les corps immobiles, entre ces visages tourmentés figés dans la glaise du temps.

Sur le mirador fleurissait une sentinelle de marbre.

L'endroit ressemblait à la reconstitution d'une époque lointaine, à un fantastique musée de cire qu'Armyan et Jag parcouraient, le cœur serré.

La jeep stoppa devant la plus dérisoire de toutes ces scènes : une file de femmes et d'enfants englués devant les hélicoptères qui devaient les emmener vers une illusoire Terre Promise.

Exode larvaire étouffé dans l'œuf.

Calé derrière le volant, Armyan pleurait sans bruit, essuyant sans cesse son visage d'un revers de manche comme s'il avait peur d'être pris en faute.

— Mais pourquoi ne sommes-nous pas… gelés comme eux ? répétait-il désemparé.

Jag haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Je n’en sais fichtre rien, grogna-t-il. Sans doute étions-nous trop près de la faille au moment où tout s’est produit… On a dû se trouver hors de la dépression…

En fait, Jag parlait pour parler. Pour ne plus écouter ce silence pesant, accusateur. Il lui semblait que tous ces regards figés étaient braqués sur lui, le condamnant irrémédiablement. Après tout, il était l’artisan de la catastrophe.

Descendant de voiture, il marcha vers l’infirmerie, retrouva Cavendish dans l’état où il l’avait laissé, bardé de tuyauteries, relié à ses machines.

Une main d’acier lui étreignit le cœur. Il eut envie de s’asseoir là, au chevet de son ami, et d’attendre jusqu’à la fin des temps.

Une bouffée de découragement l’envahit. Attendre quoi ? Il avait l’éternité devant lui.

Fortement déprimé, il s’arracha de la salle de réanimation, se lança dans les couloirs.

Dehors, Armyan l’attendait. Il avait retrouvé son père, s’était assis près de lui et monologuait à voix basse. Il évoquait le temps lointain de son enfance. Rejeté par tous, il avait souvent fait le vœu de se retrouver seul, survivant d’un holocauste de circonstance. Et voilà que le destin exauçait son souhait et qu’il n’y trouvait aucune satisfaction, bien au contraire.

À travers les vitres d’une fenêtre, Jag aperçut une image qui réchauffa son cœur.

— Comme-la-fleur-mais-sans-s, souffla-t-il.

La jeune femme était occupée à fouiller dans un tiroir. Contrairement aux autres, que le phénomène avait fixés sur la pellicule du temps dans des attitudes qui les rendaient grotesques, la jeune femme elle demeurait toujours aussi belle et infiniment désirable.

Jag resta un long moment à la contempler, puis il finit par s’ébrouer et il rejoignit Armyan qui émergeait petit à petit de son terrible coup de déprime.

— Tu crois qu’ils sont toujours vivants ? demanda-t-il à Jag. Qu’il reste une étincelle de vie en eux, je veux dire ? Tu penses qu’ils

voient, qu'ils entendent ?

— Ça m'étonnerait, fit Jag. Mais je peux me tromper.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Jag eut une moue en guise de réponse.

— Tu crois que c'est partout comme ça ? insista Armyan. Même au-delà de la lande ?

— C'est difficile à dire. Mais tout est possible. Il faudrait aller voir pour se rendre compte. Quoi qu'il en soit, ça ne résoudrait rien. Notre problème est ici…

Puis Jag se tut car un déclic venait soudain de jouer dans son esprit. De fait, la décision avait presque mûri à son insu, s'était dessinée par petites touches pour s'imposer presque brutalement. Il ne pouvait accepter cette situation. Il devait repartir, se colleter avec le Temps, même s'il avait toutes les chances d'y laisser sa vie. Il devait le faire. Pour tous ces gens figés, pour Comme-la-fleur-mais-sans-s, pour Cavendish, et pour lui surtout. Il avait toujours fait face.

— Je vais retourner là-bas, lança-t-il à brûle-pourpoint.

Armyan leva sur lui un visage ridé par l'incompréhension.

— Où ça ?

— Près du char.

— Pour quoi faire ?

— La faille ne doit pas être totalement refermée, dit-il, et si le temps s'est bloqué c'est certainement parce que chaque chose n'est pas revenue à sa place. Il suffit peut-être de renvoyer le tank et ses passagers dans leur époque pour que tout redevienne comme avant…

— Et comment tu vas la retrouver, la faille ?

— Je finirai bien par la découvrir, j'ai tout mon temps !

— Mais tu devras être dans le char, tu y as pensé ?

— On verra ça sur place.

— D'après tout ce que j'ai lu, personne n'a jamais retrouvé les tanks de la Division Fantôme…

— Sauf nous, sourit Jag. Et alors, qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Qu'il y a toutes les chances du monde que tous ceux qui

passent dans la faille n'atterrissent jamais nulle part. Ni en d'autres lieux, ni à une autre époque. C'est comme s'ils demeuraient prisonniers des limbes.

Jag haussa les épaules.

— On ne peut pas rester sans rien faire, dit-il. C'est notre seule porte de sortie. Tu vas me conduire la jeep jusqu'à la sortie du camp car je ne tiens pas à provoquer d'accident, ensuite je prendrai le volant.

Armyan lui jeta un regard farouche :

— Ce serait mieux que je vienne avec toi, non ?

Jag secoua la tête.

— Mais il faudra bien quelqu'un pour conduire le char, ne serait-ce que pour le ramener à son point de départ !

Du menton, Jag désigna la blonde allongée à l'arrière.

— Elle saura faire ce qu'il faut, dit-il. Toi tu restes là !

— Je n'ai jamais été à ma place dans ce monde, plaida Armyan. Je n'étais pas fait pour les travaux des champs, partout ailleurs je serais plus à mon aise.

Jag se tourna vers son compagnon, le prit par les épaules.

— Tu dois rester, murmura-t-il. Personne ne sait ce qui va se passer mais ta place est ici. Tu vas être le gardien du camp.

— Et si rien ne change jamais ?

— Alors tu feras comme tu voudras. Pour l'instant, veille à ce que rien ne vienne troubler l'ordonnancement des choses. Et si tout redevient comme avant, tu leur expliqueras ce qui s'est passé.

Armyan poussa un cri :

— Mais si tout redevient comme avant, on va retomber en pleine éclosion !

Jag fit un large geste avec ses deux bras :

— Peut-être, peut-être pas, fit-il. C'est un risque majeur, c'est vrai, et j'y ai, pensé, mais c'est le prix à payer…

De la main, il désigna les hélicos prêts à décoller, les femmes, les enfants.

— Même si on ne sauve que ceux-là, ça vaut la peine, non ? Le monde est à ceux qui bougent. Encore faut-il qu'ils puissent le faire… Allez, maintenant, il faut partir ; je sais que le temps n'a plus beaucoup d'importance mais je crois qu'il vaut mieux ne pas trop attendre.

Armyan amena la jeep à l'orée de la base puis Jag s'installa au volant.

— Ne fais pas cette tête-là, dit-il au moment de démarrer. J'ai la ferme intention de revenir ! D'ailleurs je ne te dis même pas au revoir.

Puis, maladroitement, il accéléra et la jeep démarra en broutant avant de s'enfoncer dans la lande, sous le regard morne d'Armyan.

Parvenu près du char, Jag resta un moment à observer les lieux.

De près, la fougue tombée, les choses étaient moins évidentes. Sa théorie lui semblait valable mais rien ne prouvait qu'il était effectivement dans le vrai.

Restait à la mettre en pratique.

Respirant un grand coup, Jag sauta à terre. Puis, sans plus s'ensevelir dans des méditations, qui ne faisaient en définitive que lui amollir le comportement, il chargea le cadavre de la fille brune sur son épaule et la transporta à l'intérieur du char.

Pour un homme habitué comme lui aux grands espaces, l'habitacle parut bien exigu. L'endroit baignait dans une douce pénombre. L'air sentait l'huile chaude, le carburant. Une odeur pénétrante, entêtante.

Curieux, Jag jeta un rapide coup d'œil alentour, caressa machinalement tout ce qui se trouvait à sa portée, aimant sentir sous ses doigts le poli des différentes choses.

Puis son regard tomba tout à coup sur le visage de la morte qu'il avait calée sur le siège du tireur et son sang se glaça dans ses veines.

La fille se décomposait à une vitesse ahurissante !

Sa peau avait pris une sale teinte verdâtre et elle commençait à se détacher par plaques suintantes.

Puis ce fut au tour du cuir chevelu qui dégoulina bientôt en touffes gluantes sur un visage déjà raviné, creusé de rigoles purulentes qui ne cessaient de croître et s'élargir.

Des filets d'humeur poissaient à présent l'ensemble du corps dont les vêtements venaient de tomber en poussière.

D'ignobles vomissures coulaient entre les jambes de Jag tandis qu'une épouvantable odeur de putréfaction prenait tout à coup possession du lieu.

Jag recula, ne pouvant réprimer un cri d'horreur.

Devant lui, inéluctablement, le corps de la tankiste continuait à pourrir.

Le limon humain se répandait sur le plancher.

Les muscles se décomposèrent à leur tour et les os apparurent.

En l'espace de quelques minutes, le corps fut débarrassé de tout lambeau de chair.

Halluciné, Jag n'eut plus bientôt à ses pieds qu'un squelette aux os jaunâtres !

Il hurla. Le temps était devenu fou. Les jours défilaient au rythme des minutes.

Puis une drôle de sensation lui fit froncer les sourcils. Il leva la main et observa la profonde brûlure qui lui balafrait la paume. Elle était en train de s'effacer, lentement mais sûrement, tandis que s'évanouissaient les nœuds de souffrance qui parsemaient sa musculature.

Un frisson lui parcourut l'échine. Lui subissait à rebours l'accélération du temps. Il rajeunissait !

Catastrophé par cette constatation, il bondit hors du Tigre Royal et courut jusqu'à la jeep, ressentit un soulagement intense en découvrant que la blonde était toujours là.

Mais sa joie fut de courte durée.

La fille était bien là, en effet mais elle subissait elle aussi les avanies du temps.

Sous les yeux de Jag, ses cheveux et ses ongles se mirent à pousser tandis que le visage se creusait de rides grisâtres. Le ventre enflait, les cuisses aussi, se couvrant de cellulite puis de varices

larges comme le pouce et noires comme le goudron. Ses seins s'affaissaient, puis se ratatinaient de l'intérieur.

Elle vieillissait à vue d'œil !

Anéanti, Jag regarda autour de lui. Partout dans la lande le mucus se rétractait, fuyant comme une marée descendante.

Le jour, la nuit, le soleil et la lune se mirent à se succéder à un rythme frénétique, bombardant Jag de flashes plus ou moins luminescents qui insensibilisaient sa conscience.

Comprenant qu'il n'avait plus une seconde à perdre, Jag empoigna la blonde et la traîna jusqu'au char.

L'odeur était toujours là, insupportable, mais Jag ne s'y arrêta pas.

Sa prisonnière y fut par contre très sensible. Et la vue des ossements de sa compagne de combat acheva son conditionnement. Tant et si bien qu'elle gagna le poste de pilotage sans se faire prier.

Braquant sur elle le Lüger afin qu'elle comprenne bien qu'il ne plaisantait pas, Jag lui fit signe de lancer le moteur, puis de démarrer en marche arrière.

Le cœur battant la chamade, Jag se rendit compte qu'il ne rajeunissait pas tout à fait au même rythme que la tankiste vieillissait. Cela ne le rassura pas pour autant.

Bientôt, le moteur se mit à rugir faisant trembler toute la structure du blindé. Presque aussitôt, un souffle chaud s'insinua dans tous les recoins de l'habitacle, baignant Jag d'une sueur acide.

Puis, enfin, le Tigre s'ébranla.

Surpris, Jag trébucha, donna de la tête contre une arête métallique qui lui fit éclater l'arcade sourcilière gauche.

Sonné par l'impact, il partit en arrière, ruisselant de sang, laissant échapper son arme.

Se relevant en hâte, il rejoignit le poste de pilotage sans prendre le temps de ramasser le Lüger. D'après le mouvement du char, ils allaient en marche avant, tournaient le dos à la fracture.

Attrapant la femme par l'épaule, la secouant, lui hurlant de faire demi-tour, Jag s'aperçut alors qu'il s'adressait à une quasi-

moribonde.

Les mains refermées sur le volant de commande en demi-lune étaient toutes tavelées, ratatinées ; de blonds, les cheveux avaient viré au blanc pisseux…

Soudain, Jag ne sentit plus aucune résistance. Sous sa poigne, le corps glissa en arrière avant de basculer doucement sur le côté.

Jag ne s’assura même pas qu’elle était morte, c’était superflu et le temps défilait.

L’enjambant, il prit sa place aux commandes et les yeux rivés à l’épiscope, il chercha à se repérer.

En fait, plutôt que de partir en marche arrière, la tankiste avait préféré carrément faire demi-tour.

Une fine poussière envahit soudain l’habitacle, faisant tousser Jag, le tirant de son observation. Ses cheveux se dressèrent sur son crâne lorsqu’il eut compris qu’il s’agissait de rouille en suspension.

Le Tigre était en train de se décomposer à sa façon !

Avisant soudain le tracé parallèle des chenilles dans une flaque de mucus qui restait, Jag le prit pour phare. Ayant stabilisé le mastodonte, il se rua sur l’accélérateur.

Mâchoires serrées, Jag regardait la distance s’amenuiser doucement. Encore une dizaine de mètres et il parviendrait au point d’émergence. Seulement, dans l’état actuel des choses, rien ne laissait deviner la proximité de la fracture.

Soudain, tout changea.

Il se produisit comme une déchirure dans le décor proche, et tout l’horizon de Jag fut obnubilé par une espèce de spirale scintillante d’où sortait un souffle métallique.

Le Tigre arrivait en plein dessus lorsque la chenille de gauche cassa dans un bruit d’enfer.

Privé de ses deux bandes de roulements, le char pivota doucement avant de s’arrêter au ras de la fracture.

Écumant de rage, Jag tenta quelques pitoyables manœuvres destinées à faire sursauter le mastodonte, mais en vain.

Pestant contre le sort, il quitta son poste en toussant, à demi étouffé par la poussière de rouille, puis il s’extirpa des entrailles du

monstre agonisant par le tourelleau du chef de char.

Au-dessus de lui et sur tout l'arrière, le ciel était d'un noir d'encre. Sans nuages, mais noir, d'un noir brillant comme une laque.

Sortant de la spirale, le souffle prenait de l'ampleur, créant un tourbillon chuintant qui résonnait comme une longue plainte lugubre.

Sautant à terre, Jag se rendit compte que le Tigre Royal s'était arrêté en plein sur la ligne de rupture. Il s'en était fallu d'un rien pour qu'il bascule dans la dimension du néant, la spirale s'enfonçant dans le sol en une espèce de gouffre insondable et palpitant.

Quelques centimètres à peine…

Machinalement, Jag ramassa un caillou qu'il jeta au seuil de la fracture où il tomba durant quelques mètres avant de disparaître dans un éclair livide.

Fort de cette expérience, Jag chercha autour de lui une masse plus importante, quelque chose de poids.

Cette fois, il en était convaincu, la faille n'avalerait pas le tank d'elle-même. Une espèce d'équilibre s'était établi, rétabli plutôt, et on pouvait la considérer comme un monstre affamé qui vient de se remplir les entrailles. Même s'il lui restait un petit creux à satisfaire, la bête ne provoquerait plus, elle demeurerait tranquille dans son coin, quasi repue, à attendre que sa prochaine proie passe à sa portée ou vienne se jeter dans ses griffes.

La faille n'avait plus d'appétit, plus assez en tout cas pour aspirer les derniers éléments essentiels à la bonne harmonie du temps.

Se sentant soudain très oppressé, Jag leva la tête, crut que sa vue lui jouait des tours. La laque noire du ciel semblait si proche qu'il aurait presque pu la toucher rien qu'en tendant le bras. En fait, c'était plus un plafond qu'autre chose. Un plafond qui s'abaissait doucement…

Pris de panique, Jag sentit son estomac se tordre, son cœur remonter jusque dans sa gorge. Du lest, il fallait qu'il trouve du lest !

La solution lui sauta soudain aux yeux, évidente. Elle l'obligeait à se jeter lui aussi dans l'inconnu mais il n'avait jamais vraiment pensé qu'il s'en tirerait autrement.

Bondissant sur le char, il courut jusque sur l'avant, à hauteur de l'épiscope du mitrailleur, puis, de là, calculant soigneusement son coup, il se jeta dans le vide pour se raccrocher des deux mains au canon de 88/71.

Là, suspendu au-dessus de la faille, il attendit d'avoir retrouvé son aplomb.

Sous lui, le souffle se faisait gargouillis.

Les mains moites, les bras pris de tremblements incoercibles, Jag décida de ne plus atermoyer. Se servant du canon comme d'une simple barre fixe, il avança péniblement jusqu'au bout, sans pour autant parvenir à ses fins, c'est-à-dire faire basculer le blindé dans la faille.

S'accrochant alors aux découpes de la bouche pare-feu, il entreprit un rétablissement qui le ramena au-dessus du canon, l'acier contre ses abdominaux.

Là, haletant il prit le temps de cogiter. Il n'avait pas pu se tromper. Normalement, avec son poids, près de deux cents livres, il aurait largement dû faire la différence.

Respirant un grand coup, il décida de donner l'ultime coup de pouce.

D'une terrible détente, il se rejeta en arrière et se laissa carrément tomber.

Arrivé en bout de course, il crut qu'on lui arrachait les bras. Sous la terrible secousse, l'acier lui cisailla les doigts et il dut se mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas lâcher prise.

Il désespérait d'y parvenir jamais lorsqu'un frémissement secoua soudain le blindé tout entier.

Dans un ralenti fabuleux, le Tigre Royal commença par piquer du nez avant de glisser d'un seul coup dans le néant.

CHAPITRE XVI

Jag sentit le feu pénétrer chaque parcelle de son corps.

Du plomb en fusion enfla ses artères comme des entrailles de porc gorgées d'eau, faisant exploser ses viscères, disloquant chacune de ses articulations.

Anéantissement total de la matière, fission de l'atome.

Il traversa un océan de fiel qui gonfla son âme d'amertume.

Aperçut le visage de la Mort dont la faux géante tranchait des milliards de têtes.

Privé de bouche, il s'entendit pourtant hurler.

C'était ridicule, puisqu'il était également dépourvu d'oreilles.

Il se mit alors à pleurer comme un enfant, sans yeux, sans larmes.

Dans la bouche de l'univers grouillaient des continents de lombries.

Il survola les Temples, les Révolutions, les Guerres, les Idoles Renversées et toutes les Ruines À Venir.

Ses mains, comme les mâchoires d'un étau, brisaient les orages.

Mais avait-il seulement des mains, lui, qui n'était plus rien qu'un tourbillon de conscience ?

Il croisa le Néant où flottaient, tels des ballons gonflés d'hélium, Roddy, les membres des commandos qui l'avaient précédé, puis des dizaines de tanks…

Il comprit alors que le sang des innocents ne s'évaporait jamais.

Il traversa des galaxies pétrifiées d'épouvante.

Piétina des Palais aux dalles mouvantes.

Dormit à l’ombre des croix.

S’endormit en rêvant…

Il avait tout fait pour que le char bascule et n’avait évidemment pas pu échapper à la chute.

Il était tombé dans l’inconnu.

La faille l’avait happé.

Jag était mort…

CHAPITRE XVII

— Eh ! Tu comptes dormir jusqu'à quand comme ça ? C'est qu'on a encore pas mal de chemin à faire, faut pas croire !

Il ouvrit les yeux et battit des paupières, aveuglé par la clarté matinale.

La première chose qu'il distingua fut la tête de l'alezan. Ce dernier venait gentiment lui renâcler dans le cou. C'était sa façon de le réveiller.

Repoussant le pur-sang, il se redressa et le décor lui apparut dans sa totalité.

Devant lui s'étendait, plat jusqu'à l'horizon, un paysage tout verduré, parsemé çà et là de nappes miroitantes.

Sur le feu rougeoyant, le café n'allait pas tarder à bouillir.

À quelques mètres de là, Cavendish était occupé à se soulager la vessie tout en écrivant son nom, comme il avait l'habitude de le faire chaque matin pour finir de se désemméler les idées.

— Cavendish !… souffla Jag.

L'éclaireur se retourna, intrigué.

— Bien sûr que c'est moi, fit-il en haussant les épaules. Qui tu t'attendais à voir ? La reine de Saba ?

Abasourdi, Jag resta un moment pétrifié, comme sous l'empire d'un choc trop violent. Il ferma les yeux, pas bien sûr de n'être pas victime d'une hallucination, les rouvrit sur le même spectacle, eut toutes les peines du monde à se convaincre qu'il s'agissait de la réalité.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Cavendish en remarquant son trouble. T'as pas bien l'air dans ton assiette… Je me disais aussi

que c'était pas dans tes coutumes de roupanner si longtemps ! Tu…

Le reste du dialogue se perdit en un murmure confus. Jag avait décroché. Tout s'était mis à tourner dans sa tête. Il rêvait, c'était impossible. Il ne pouvait pas être là. Cavendish ne pouvait pas être là non plus, en train de pisser tout en philosophant. Non. Jag l'avait laissé là-bas, tout là-bas, à des journées d'ici, allongé, entouré de machines, bardé de tuyauteries, pétrifié par un caprice du temps… Ce n'était pas pour le retrouver là, lancé dans des tirades sentencieuses.

— Où sommes-nous ? demanda soudain Jag.

L'éclaireur haussa les sourcils.

— Comment ça, où on est ? Tu le fais exprès ou quoi ? Qu'est-ce que tu manigances encore ? J'ai rallumé le feu, j'ai fait le café, je ne vois pas à quelle corvée tu tentes de te dérober ? Y a plus qu'à se caler les joues et à démarrer !

— Où sommes-nous ? répéta Jag un peu plus durement.

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— Après tout, si ça t'amuse, dit-il. On a enfin terminé de passer toute cette étendue de « peau de lézard » et on est arrivés en pleine verdure, dans l'antichambre du paradis. Mais si tu joues ce jeu pour me tirer les vers du nez, je vais t'affranchir ; après tout, t'as tout à fait le droit de savoir vers quoi on se dirige. On va dans le grenier du monde ! Là où je t'emmène, le blé croît à perte de vue, du blé de toutes les religions, comme t'en as jamais vu… Imagine un peu…

Le monologue vira de nouveau au brouhaha.

Jag ne voulait rien entendre. Cette scène, il l'avait déjà vécue. Pas dans les moindres détails mais c'était la même. Et il ne pouvait pas être là. Pas maintenant. Enfin, il n'avait tout de même pas rêvé. Tout était bien arrivé. La marée blanchâtre, les rapaces, la poussière du mucus, les chars, la faille temporelle, et sa chute dans la spirale du temps… Il avait vécu tout cela, il ne l'avait pas rêvé !

Respirant un grand coup, il chercha à mettre de l'ordre dans ses idées.

La marée blanchâtre. C'était Cavendish qui l'avait découverte. À cet endroit précis, d'ailleurs, par le même matin. À cette différence

près que dans son… Jag se mordit les lèvres. Rêve ! Il avait failli penser « rêve ». Pourtant il n'avait pas imaginé tout ça, il en aurait mis sa main au feu. Par association d'idées, il repensa soudain à l'atroce brûlure qu'il s'était faite en se raccrochant au câble pour les empêcher, lui et Armyan, d'être aspirés par la faille temporelle.

Son regard se porta instantanément sur sa paume droite. Il eut un choc en la découvrant lisse de toute blessure.

Comme il restait là, anéanti à fixer sa main, Cavendish lui lança :

— C'est ton poil que tu cherches avec tant d'application ? Tu dois avoir les yeux tournés vers l'intérieur pour ne pas le voir !

Passant outre les quolibets de l'éclaireur, Jag replongea dans son enfer. La marée blanchâtre. La « Panade » comme l'appelait le vieux Dean. Elle avait commencé un peu plus loin, sauf que ce matin-là c'était Cavendish qui l'avait découverte en dardillonnant.

D'un bond, Jag fut sur pied. La main en visière, il scruta le paysage sans rien découvrir que les moutonnements d'une végétation multicolore, hérissée çà et là de cactus géants qui se silhouettaient figés, hiératiques, véritables sentinelles de ce désert fleuri.

— Planté comme ça, t'as tout l'air d'une pompe à essence, rigola Cavendish. T'as entendu du bruit ? Il nous vient du monde ? Dans ce cas, dépêchons-nous de déjeuner, j'ai pas envie de partager. Et s'il nous fallait en découdre, j'aimerais autant que ce soit la panse pleine ! À jeun, je vaux moins !

— J'ai… Je n'ai pas faim, fit Jag tout désorienté.

— Faut te forcer !

Résigné, Jag accepta. Il connaissait l'entêtement de l'éclaireur et il valait mieux feindre la capitulation que de continuer à faire front.

La tête ailleurs, il avala un gobelet de café avec la sensation d'absorber de l'eau chaude. Puis il s'affaira à rouler ses couvertures, à regarnir ses fontes, à ranger le matériel, tout en jetant de fréquents regards vers l'horizon, guettant un fléau qui ne venait pas.

— Si tu veux mon avis, c'est le pousse-rapière qui ne t'a pas réussi, fit Cavendish. T'as pas bien l'entraînement ! Va falloir

apprendre à te patiner le foie si tu veux pas avoir des réveils apocalyptiques !

Jag opina machinalement. C'était vrai qu'il avait un peu bu, la veille, après avoir liquidé le ragoût de lapin-kangourou. Et si c'était ça ? S'il avait seulement cauchemardé ?

Durant tout le temps des préparatifs, il ne cessa de se répéter qu'il ne s'agissait que de cela : un mauvais rêve.

Puis, au tout dernier moment, lorsqu'ils furent en selle, prêts à s'élancer, tout lui revint avec la force d'une lame dévastatrice et il eut la certitude qu'il n'avait rien inventé.

— Je ne vais pas par là, annonça-t-il alors abruptement.

Cavendish le fixa en serrant les lèvres.

— Ça commence à bien faire, tes caprices, gronda-t-il. Qu'est-ce que t'as dans le cul, ce matin ?

— Je n'irai pas par là, s'entêta Jag. Même pour tout l'or du monde !

— Mais tu es devenu fou, ma parole ! Quelle mouche t'a piqué ? Je t'emmène dans un coin comme tu n'en as jamais vu de ta chienne de vie et tu veux faire demi-tour !

— Ça ne me plaira pas, biaisa Jag.

— Le principal, c'est que ça me plaise à moi, renvoya l'éclaireur. J'en ai soupé de tes variations d'humeur ! Je ne sais pas à quoi tu veux jouer mais je n'ai pas envie de m'asseoir à ta table. Tu feras comme tu l'entends, moi je taille ma route !

Et, ce disant, il fit sèchement volter sa monture pour s'éloigner en plein vers le Sud, vers la lande maudite.

Le cœur serré, Jag le vit prendre du champ, partir sans même se retourner. L'éclaireur devait le croire fou. Mais comment lui expliquer sans justement passer pour un dément ?

De plus, pour la première fois de sa vie, Jag avait peur. Pire, il était terrorisé à l'idée de revivre cette abomination. Peur aussi de ce qu'il allait fatalement découvrir là-bas. Car il n'avait pas rêvé. Un cauchemar ne l'aurait pas marqué d'une empreinte aussi terrifiante.

Il resta là, à lutter contre cette frayeur qui avait planté ses griffes en lui. Il aurait voulu se coucher là, et attendre, et mourir. Car ce qui

l'attendait s'il repartait là-bas était plus terrible que la mort.

L'alezan, dérouté, impatient de rejoindre son compagnon, piochait nerveusement des antérieurs.

Jag lui caressa l'encolure.

— Toi aussi, tu veux y aller ? murmura-t-il. Je t'ai pourtant vu mourir dans la lande, dévoré par les charognards…

Ce souvenir fit frissonner Jag. L'alezan donna de la tête, accompagnant la caresse en renâclant de satisfaction.

Alors Jag eut un léger sourire.

— D'accord, soupira-t-il, d'accord. Mais c'est la deuxième fois que tu choisis l'enfer.

D'une pression des genoux, il libéra sa monture qui s'élança au triple galop à la poursuite de Cavendish.

*
*   *

Le blé ondulait doucement sous la caresse d'une brise délicieusement tiède.

Le voile de nuages avait fini par se déchirer et un ciel bleu azur avait fait place à la grisaille.

Au-delà des cultures dorées s'étendaient des milliers d'hectares de pâturage où paissait tranquillement un bétail luisant de bonne graisse.

Tout comme l'avait prétendu Cavendish, les habitants de cette région ne s'étaient pas laissés abattre par la perspective d'un lointain cataclysme cosmique.

Ils continuaient à mêler avec un égal bonheur la production d'énergie, la culture tous azimuts et l'élevage de viande sur pied.

Appuyé au pommeau de sa selle, un médianitos aux lèvres, Cavendish, ravi, contemplait amoureusement le paysage.

— Alors, répétait-il à tout bout de champ, qu'est-ce que tu dis de ça ? J'avais pas raison ? Heureusement que tes extravagances t'ont abandonné ; tu te rends compte de ce que tu aurais manqué ?

Chaque fois, Jag se contentait d'opiner.

La conjoncture finissait par l'ébranler.

Il était séduit par la beauté du décor, la majesté de ce qu'il découvrait, et rasséréné par le fait que rien ne survenait de ce qu'il n'était plus très sûr d'avoir vécu.

Durant les longues heures de selle, il n'arrêtait pas de repasser le film de ses événements et ne trouvait rien qui vienne corroborer ses craintes.

Pas de récoltes brûlées par l'uranium, pas d'œufs de grenouilles venimeuses, pas de mucus au pollen empoisonneur, pas de concentrations de rapaces…

Un détail avait achevé Jag. Lila. Comme-la-fleur-mais-sans-s… Il avait bien sûr longuement repensé à elle, à la façon dont elle s'était donnée à lui avant son départ. Il avait également repensé à la chaîne qu'elle lui avait passée autour du cou. Une chaîne avec une minuscule croix. Instantanément, il avait porté la main à son cou, le cœur battant…

— Tu dois avoir la peau sucrée, avait rigolé Cavendish en se méprenant sur son geste, ça attire les moustiques ! Mais fais pas cette tête-là, c'est pas dramatique !

Un frisson avait parcouru Jag. Il ne portait rien autour du cou. Pas de chaîne. Pas de médaille, si minuscule fût-elle. C'était encore un indice de moins. Une absence qui le rejetait dans sa solitude.

Soudain, Cavendish le tira de ses méditations.

— On va travailler quelques jours dans la région, dit-il. Les gens de par ici ont toujours besoin de main-d'œuvre. Il leur faut des bras solides et de bons cavaliers pour garder les troupeaux. On va poser nos fontes quelque temps, se payer une halte régénératrice. Tu vas voir de nouvelles têtes, ça te fera le plus grand bien. Et puis certaines de ces paysannes ont la cuisse hospitalière et j'ai jamais craché sur une partie de bête à deux dos !

D'un appel de langue, l'éclaireur lança son rouan, ravi par les perspectives qui s'offraient à eux.

Prudent, Jag prit ses traces, scrutant les environs avec méfiance. Il n'arrivait pas à croire que tout était aussi simple qu'il y paraissait,

même si le ciel n'était traversé que par des nuées de martinets. Le cauchemar allait forcément surgir…

Suivant l'éclaireur, il arriva bientôt en vue d'une maison de bois entourée d'enclos. Dans l'un d'eux s'amoncelaient des dizaines de cadavres de longues-cornes. Des hommes étaient affairés à les saupoudrer de chaux vive tandis que d'autres creusaient une fosse large et profonde un peu plus loin.

L'un d'eux laissa tomber la pelle, la troqua contre un fusil de chasse à canons superposés avant de venir au-devant des deux cavaliers.

Apercevant le charnier, Cavendish stoppa. Jag l'imita, le cœur battant.

L'homme avait environ la cinquantaine. La sueur rigolait sur son torse nu, faisant papilloter l'épaisse toison grisâtre qui lui recouvrait le torse.

— J'ai rien contre vous, les gars, lança-t-il lorsqu'il fut parvenu à bonne distance, mais je vais vous demander de passer votre chemin.

La bonne humeur de Cavendish s'envola.

— Nous ne sommes pas des brigands, protesta-t-il. Nous cherchons juste du travail…

— Y'a pas de travail ! coupa le type.

Puis il cracha vigoureusement entre ses bottes avant d'ajouter :

— Les bêtes sont malades et la plupart des récoltes pourrissent sur pied, alors c'est pas le moment de venir chercher de l'embauche !

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Cavendish.

— Il se passe qu'un de ces foutus satellites s'est écrasé tout à l'Ouest et que les saloperies qu'il contenait sont en train de tout empoisonner, voilà ce qui se passe !

Une main de fer se referma sur le cœur de Jag. Un tremblement s'empara de lui qu'il eut toutes les peines du monde à enrayer. Paradoxalement, la nouvelle était heureuse pour lui. Elle lui rendait son identité.

— Et on ne peut pas vous donner un coup de main ? poursuivit Cavendish.

L'autre secoua la tête.

— On est bien assez nombreux pour enterrer nos illusions, merci bien, renvoya-t-il.

— Bon, eh bien, on va y aller, fit l'éclaireur.

— Vous êtes bien les plus heureux, vous, les sans feux ni lieux, conclut l'homme. Faut être fou pour vouloir construire quelque chose par les temps qui courent !

— On connaît pas notre bonheur, c'est sûr, fit Cavendish. Bon, eh bien, on va reprendre le cours des félicités…

— Si vous voulez un conseil, passez au large du puits de Robel. Y'a réunion là-bas, chez le vieux Dean, pour discuter de la répartition du bétail sain et des terres pas encore contaminées. C'est pas sûr qu'on y apprécie votre présence…

— On passera au large, acquiesça l'éclaireur. Salut !

Comme Cavendish lançait le rouan, Jag s'adressa à son tour à l'homme au fusil :

— Dites, demanda-t-il, vous connaissez un garçon qui s'appelle Armyan ?

L'autre gonfla les joues.

— Le Criquet ? Bien sûr que je le connais ! Mais j'en tire aucune gloire ! Qu'est-ce que vous lui voulez à ce cul de plomb ?

Jag haussa les épaules.

— Rien de particulier, éluda-t-il. On m'a parlé de lui, c'est tout.

L'homme eut un gloussement.

— Sûrement pas en bien ! Il était déjà pas très sociable, plutôt tête en l'air, mais c'est encore pire depuis que cette saloperie de satellite a commencé d'empestouiller la région ! Le voilà qui passe son temps à traquer la gent batracienne ! Si c'était encore pour les manger, je dirais pas, mais les grenouilles qu'on a par ici sont pas bien comestibles ! Enfin… Il faut savoir accepter les gens comme ils sont !

— Vous savez pas où je peux le trouver ? demanda Jag.

— Si vous remontez vers le Sud, vous le croiserez sûrement dans le secteur des rizières… C'est un coin brûlé où personne ne va plus et c'est là qu'il passe le plus clair de son temps…

— Je vous remercie, fit Jag. J'espère que vos affaires finiront par s'arranger…

— C'est juste une question de temps, fit l'autre. Et de courage, aussi. Mais essayez donc de repasser l'année prochaine ; on sera certainement venu à bout de nos ennuis et c'est pas le labeur qui manquera. Et comme vous avez pas l'air d'une mauviette…

— Je ne sais pas où je serai dans un an mais je vous promets de m'en souvenir, fit Jag avant de s'éloigner à son tour.

*

*   *

Il leur fallut parcourir pas mal de chemin avant de parvenir à hauteur des rizières. Comme c'était en plein sur leur route, Jag n'eut pas à intervenir auprès de son compagnon, lequel ne cessait de pester à haute voix depuis qu'ils avaient été informé de la catastrophe qui s'était abattue sur la contrée.

Arrivés au sommet d'un ressaut, ils découvrirent une longue étendue miroitante, s'engagèrent sur une étroite bande de terre qui permettait de conserver les pieds au sec.

La vastitude aquatique était divisée en immenses carrés et l'ensemble ressemblait à une espèce de gigantesque damier.

Dans l'une de ces cases se déplaçait une silhouette que Jag identifia instantanément. Armyan !

Le cœur de Jag cabriola dans sa poitrine. Il aurait voulu piquer des deux, arriver jusqu'au jeune homme comme une traînée de poudre, mais il ne pouvait pas agir de la sorte pour des tas de raisons.

D'abord parce que Cavendish n'aurait rien compris, qu'il l'aurait par la suite enseveli sous un monceau de questions auxquelles, il faut bien l'avouer, il aurait été bien en peine de répondre sans que l'autre le prenne pour un demi-fou.

Et puis, et surtout, parce que Jag était rongé d'appréhension.

Armyan était son seul témoin, la seule marque qui lui restait par rapport à cette fantastique histoire. Lui l'avait instantanément reconnu mais que pouvait-il attendre en échange ? Il revenait sur les lieux d'une action avant que la pièce soit jouée, que pouvait-il espérer dans ces conditions ?

Armyan était toujours vêtu de sa chemisette et de son espèce de short dix fois trop grand pour lui. Ses longues jambes maigres habillées de cuissardes, il marchait inlassablement traînant derrière lui une barcasse à fond plat chargée pour le principal d'une lance thermique reliée à un réservoir d'acier cubique.

Il allait, obstiné, têtu, le regard rivé sur l'eau boueuse, acharné à une quête qui n'appartenait qu'à lui.

Le bruit des chevaux attira son attention et il marcha vers les cavaliers, sans hâte excessive, grillant au passage une grenouille que son pas avait débusquée.

— T'as de drôles de jeux, petit ! clama Cavendish.

Pour toute réponse, Armyan déposa sa lance thermique dans la barcasse. Puis, les poings sur les hanches, il se mit à contempler les deux cavaliers.

— Qu'est-ce que tu fais, au juste ? insista l'éclaireur. On peut savoir ?

Peine perdue. L'autre resta sans rien dire, à les fixer.

Décontenancé, Cavendish se tourna vers Jag.

— Décidément, c'est pas notre jour ! soupira-t-il. Allez viens, c'est pas la peine de s'attarder.

Comme le rouan s'ébranlait, Armyan se rapprocha de l'alezan, lui caressa l'encolure avant de fixer son regard de jade dans celui de Jag.

— Salut, Jag ! murmura-t-il alors.

Un immense vertige saisit alors Jag. Simultanément, une douce chaleur l'envahit. Sa respiration se bloqua, ses yeux se mouillèrent.

— Armyan, souffla-t-il.

Ils restèrent là, à se regarder, uniques survivants d'une incroyable aventure.

— Je t’attendais, fit Armyan.

— Je t’avais dit que j’avais la ferme intention de revenir.

— Ça n’a pas été trop dur ?

Jag poussa un profond soupir.

— Il fallait le faire. Le moins facile, ça a été ces derniers jours ; je me demandais si je n’avais pas rêvé…

— Pareil pour moi, fit Armyan. Je n’étais plus sûr de rien. Je savais ce que j’avais à faire mais je me demandais si je n’avais pas tout inventé. Nous partageons un sacré secret. On a tout de même sauvé le monde, non ?

Jag eut un sourire.

— À deux, on n’a pas eu grand mérite. Et comment ça s’est passé pour toi ?

— Tout s’est gommé. Il a d’abord fait très noir et puis on s’est retrouvés loin en arrière, tout de suite après que la station orbitale soit tombée. On est reparti de zéro, en quelque sorte. Personne n’avait souvenir de rien, il ne me restait qu’à agir pour le mieux. Je ne pouvais plus empêcher qu’une chose : qu’on soit envahis par les grenouilles et leur mucus. Alors je m’y suis attelé à ma façon. Je passe pour un illuminé mais je n’ai pas le choix.

— Et Roddy ? s’inquiéta soudain Jag.

— Il est revenu. Il a repris sa place parmi nous. Ils sont tous revenus, tous les membres des commandos, le fils du vieux Dean. Tout est exactement comme avant…

Le regard de Jag s’assombrit. Comme-la-fleur-mais-sans-s avait retrouvé son compagnon. Tout était rentré dans l’ordre.

— Tu vas continuer ? demanda Armyan.

Jag acquiesça longuement de la tête.

— Comme toi, dit-il. Nos routes sont tracées. On ne peut pas toujours mettre le monde cul par-dessus tête !

— Attends ! souffla alors Armyan.

Il fit un rapide aller et retour jusqu’à la barcasse, revint porteur d’un paquet qu’il tendit à Jag.

— Tiens, dit-il, c’est pour toi.

— Qu’est-ce que c’est ?

Le regard d’Armyan s’alluma.

— Une méthode de lecture par l’image. Pour toi…

— Tu… Tu savais ?

— C’était visible comme le nez au milieu de la figure. Et encore plus maintenant que j’ai vu ton équipier. Ce type est aussi sensible qu’un charognard. Apprends et pense à moi, Jag.

— Je n’aurai pas besoin de ça.

Sur ce, ils échangèrent une longue poignée de main avant de s’éloigner chacun sans se retourner.

Comme Jag rejoignait Cavendish, ce dernier s’inquiéta :

— Qu’est-ce que tu faisais encore ?

— Rien, éluda Jag, mon cheval avait un caillou bloqué sous le sabot.

— Ah c’était que ça ! Pendant un moment j’ai cru que tu t’étais mis en tête d’apprendre à parler à ce sourd-muet !

Comme Jag ne répondait rien, il ajouta :

— Ç’aurait bien été dans tes manières, t’as toujours le chic pour te coller dans des situations impossibles !

Ils dépassèrent le puits de Robel, en passant bien au large, puis ils s’éloignèrent vers une autre région, vers un autre monde.